

**PHÉNOMÈNES ÉMERGENTS
LIÉS AUX DROGUES
EN 2004**

**TENDANCES RÉCENTES
SUR LE SITE
DE RENNES**

TREND

Tendances Récentes Et Nouvelles Drogues

Site de Rennes – Rapport 2004

C.I.R.D.D.

Chantal AMAR – Guillaume POULINGUE – Perrine POULINGUE

Sommaire

Sommaire.....	2
Introduction aux rapports de site	4
Le dispositif national TREND	4
Le réseau des sites.....	5
Les contributions.....	8
Introduction générale.....	9
Synthèse du site : les faits marquants en 2004.....	10
Le milieu urbain :.....	10
Le milieu festif.....	11
Le champ repressif	11
Point de repères sur le site.....	12
La Bretagne	12
Le département d'Ille et Vilaine	12
La consommation des jeunes en Bretagne :.....	12
Les décès liés à l'usage de drogues :.....	13
Le dispositif de soins et de réduction des risques	15
Observations et résultats du site en 2004	17
Contextes des milieux observés.....	17
Les usagers de produits illicites au sein des espaces observés	19
L'usage d'opiacés.....	21
L'usage d'autres médicaments.....	26
L'usage de stimulants.....	27
L'usage d'hallucinogènes.....	32
Investigation spécifique : « Les usages des substances psychoactives naturelles sur le site, hormis le cannabis ».....	34
1. Introduction.....	34
2. Situation actuelle de la consommation des plantes sur le site	35
3. Modalités de consommation	39
4. Marché des plantes et modalités d'approvisionnement.....	43
5. Représentations des plantes et risques encourus	46
6. Conclusion.....	48
Investigation spécifique : « L'usage du cannabis sur le site ».....	49
1. Introduction.....	49
2. Les usagers de cannabis sur le site	50
3. Modalités de consommation	54
4. Marché du cannabis et modalités d'approvisionnement.....	59
5. Représentations du cannabis et risques encourus	61
Conclusion :.....	65

Investigation spécifique : Evolution des pratiques d'injection et de partage du matériel d'injection sur le site	66
1. Introduction.....	66
2. Evolution des pratiques d'injection dans l'espace urbain	66
3. Evolution des pratiques d'injection en milieu festif	71
4. Conclusion	78

Introduction au rapport de site

Depuis sa mise en place en 1999, le dispositif TREND (Tendances Récentes Et Nouvelles Drogues) s'appuie notamment sur un réseau de sites situés en France métropolitaine et dans trois départements d'outre-mer. Les 11 sites appartenant au réseau sont les suivants : Bordeaux, Dijon, Lille, Lyon, Marseille, Metz, Paris, Rennes, Toulouse pour la France métropolitaine ; la Guyane et la Martinique pour les départements d'outre-mer. L'ensemble de ces sites constitue un des éléments du système d'information sur les phénomènes émergents liés à l'usage de drogues du dispositif TREND.

La présente introduction vise à fournir au lecteur les éléments nécessaires à une bonne compréhension de ce rapport. La première partie traitera des objectifs du dispositif TREND dans son ensemble et des moyens qu'il utilise ou qu'il s'est forgé pour les réaliser ; la seconde s'attardera plus spécifiquement sur le réseau des sites en décrivant son fonctionnement et les outils dont il dispose pour l'élaboration des synthèses présentées dans la présente édition.

LE DISPOSITIF NATIONAL TREND

Objectifs

L'objectif du dispositif TREND est de fournir, en complément des dispositifs existants, des éléments de connaissance sur les phénomènes émergents liés aux usages de drogues. Ces éléments doivent permettre aux différents acteurs investis dans le champ de la toxicomanie, qu'ils soient médecins, travailleurs sociaux, usagers, responsables publics, de disposer d'informations précoces sur les phénomènes relevant de l'usage de drogues afin d'élaborer des réponses rapides et permettre ainsi une meilleure protection des usagers et de la population en général. L'observation est orientée en priorité en direction de l'usage de substances illicites, lequel, du fait de sa faible prévalence dans la population, échappait aux enquêtes épidémiologiques classiques. Le dispositif TREND est fondé essentiellement sur la détection des phénomènes émergents, lesquels recouvrent soit des phénomènes inédits soit des phénomènes existants mais qui n'avaient pas été détectés par les systèmes d'observation en place.

Dans ce cadre, le dispositif TREND tente d'observer les évolutions à partir de six thématiques principales :

- les populations émergentes d'usagers de produits ;
- les modalités d'usage de produits ;
- les dommages sanitaires et sociaux associés à la consommation de produits ;
- les produits émergents ;
- les modalités d'acquisition de proximité ;
- les perceptions et représentations des produits.

Pour ce faire deux espaces principaux d'investigation ont été délimités : l'espace urbain et l'espace festif techno. L'espace urbain recouvre pour l'essentiel les usages et les modalités d'usage observables dans les structures d'accueil de bas seuil (boutiques et programmes d'échange de seringues), les centres de soins et les lieux « ouverts » tels le monde de la rue et des squats. L'espace festif techno désigne les lieux où se déroulent des événements festifs relevant de la culture techno et ce quel que soit le type d'événement, qu'il ait lieu dans le cadre d'un club, d'un technival, d'une free partie voire d'une soirée privée. Le choix d'investiguer en priorité ces deux espaces s'est fait de manière pragmatique en se fondant sur l'existence d'une tradition d'observation de l'usage de drogues s'appuyant sur des réseaux de personnes compétentes et expérimentées. Toutefois, cela ne signifie nullement que ces deux espaces épuisent à eux seuls la réalité de l'usage de drogues en France métropolitaine et dans les départements d'outre-mer.

Outils de collecte

L'observation dans ces deux espaces s'appuie sur des outils spécifiques de collecte, des investigations spécifiques et des systèmes d'information partenaires qui préexistaient à la création du dispositif TREND.

Les outils de collecte propres au dispositif sont constitués par le réseau des onze sites, le système SINTES (analyse des drogues de synthèse) et la Veille média (analyse des perceptions sur les substances illicites véhiculées par un certain nombre de magazines destinés à un public composé de jeunes adultes).

Les investigations spécifiques portent sur l'approfondissement d'une problématique particulière mise en évidence lors d'une observation.

Les systèmes d'information partenaires comprennent :

- l'enquête OPPIDUM des CEIP (Centre d'évaluation et d'information sur les pharmacodépendances), qui offre une description chaque année des usagers fréquentant les CSST ;
- le système SIAMOIS de l'INVS (Institut national de veille sanitaire), lequel observe l'évolution des ventes de matériel d'injection et de produits de substitution ;
- l'enquête ESCAPAD de l'OFDT (Observatoire français des drogues et des toxicomanies), qui traite, sur la base d'une enquête quantitative, des consommations de substances psychoactives chez les jeunes de 18 ans ;
- les données de l'OCRTIS (Office central de répression du trafic illicite de stupéfiants), qui portent sur les décès par surdose ;
- et les données de la CNAMTS, qui scrutent l'évolution des prescriptions de médicaments appartenant à la configuration de l'usage de drogues.

LE RESEAU DES SITES

Le réseau des sites est placé depuis l'année 2001 sous la responsabilité de douze, (onze depuis 2004) coordinations locales chargées d'assurer la réalisation de la collecte des informations nécessaires à l'identification des phénomènes émergents liés à l'usage de drogues. Celles-ci ont été mises en place après deux années de fonctionnement du dispositif afin de disposer d'un interlocuteur pour chaque site permettant d'épouser au plus près les réalités du terrain. L'objectif de ces coordinations est de garantir, en partenariat avec la coordination nationale assurée par l'équipe TREND de l'OFDT, la constitution et la pérennité d'un réseau local de collecte et d'analyse des informations et de rédiger un rapport annuel local rendant compte des évolutions constatées sur leur site.

Les outils de collecte

Les outils de collecte dont disposent les coordinations locales sont les suivants :

- des observations ethnographiques réalisées dans l'espace urbain et dans l'espace festif techno ;
- des entretiens qualitatifs, réalisés à l'aide d'un cahier guide, avec des équipes en charge de structures de bas seuil, des associations de santé communautaire ou de réduction des risques dans le cadre du mouvement festif techno ;
- des groupes focaux réunissant des professionnels investis dans les champs sanitaire et répressif et des usagers impliqués notamment dans les groupes d'autosupport ;
- une enquête transversale quantitative réalisée, certaines années, auprès d'usagers de structures de bas seuil partie prenante du réseau local.

Les observations ethnographiques

Celles-ci sont réalisées dans l'espace urbain et l'espace festif techno par des enquêteurs familiers du terrain, maîtrisant les méthodes de base de l'observation et de la retranscription d'observation s'agissant de la consommation de produits psychoactifs et des phénomènes qui lui sont associés (préparation, vente, sociabilités spécifiques). Ces enquêteurs sont recrutés par le coordinateur local. Chacun est tenu de remettre chaque mois un compte-rendu de ses observations, lesquelles font l'objet chaque trimestre d'une note synthétique rédigée par le coordinateur.

Les enquêtes qualitatives

Les enquêtes qualitatives peuvent être menées. Elles reposent sur des questionnaires semi-ouverts adaptés à la réalité de chaque espace portant sur chacune des substances intéressant le dispositif TREND. Les substances investiguées pour les deux espaces sont les suivantes : héroïne ; buprénorphine haut dosage (Subutex®) ; sulfate de morphine (Skénan®, Moscontin®) ; méthadone ; codéine ; cocaïne ; crack/free base ; cannabis ; flunitrazépam (Rohypnol®) ; trihexiphenidyle (Artane®) ; autres benzodiazépines ; solvants ; ecstasy ; amphétamines ; kétamine ; LSD ; opium/rachacha ; champignons hallucinogènes.

Pour chaque produit, les thèmes abordés sont relatifs à la disponibilité, à l'accessibilité, au prix, à la préparation, au mode d'administration, aux problèmes de santé, aux caractéristiques des consommateurs, à la perception du produit, au trafic.

Pour l'espace urbain, des questionnaires peuvent être remplis, en collaboration avec le coordinateur, par les équipes des structures de bas seuil partenaires du réseau local. Pour l'espace festif techno, le remplissage est confié à des associations travaillant sur la réduction des risques intervenant dans l'espace festif techno. Ils peuvent être remplacés, selon le contexte, par des entretiens qualitatifs individuels ou de groupe.

Les groupes focaux

La méthode de travail recourant à la constitution de « groupes focaux » s'inspire de la pratique de l'Organisation mondiale de la santé lors de diagnostics rapides de situation. Il s'agit de réunir des personnes ayant une thématique commune mais des pratiques et des points de vue diversifiés. Il est ainsi possible d'observer des convergences d'opinion (ou des divergences) sur l'absence, l'existence, le développement de tel ou tel phénomène. On peut ainsi produire de manière rapide et relativement légère des connaissances sur des évolutions relativement récentes.

Les coordinateurs ont en charge jusqu'à trois groupes focaux :

- Les groupes focaux sanitaires qui rassemblent des professionnels investis dans la prise en charge sanitaire non exclusive d'usagers de drogues (psychiatre, urgentiste, infirmière, généraliste, infectiologue...). Ces groupes doivent essentiellement fournir des informations sur les phénomènes de co-morbidité associés à l'usage de drogues.
- Les groupes focaux répressifs qui réunissent des professionnels de l'application de la loi qui sont amenés à rencontrer fréquemment des usagers de drogues (police, douanes, justice ...). Ces groupes doivent essentiellement fournir des informations sur les évolutions récentes du petit trafic.
- Des groupes focaux composés d'usagers ou d'ex-usagers impliqués dans des groupes d'autosupport. Ces groupes doivent essentiellement fournir des informations sur les produits et leurs modalités d'usage.

Les participants sont réunis pour une séance de travail de quelques heures. Le coordonnateur et un auxiliaire sont chargés d'animer la séance tout en guidant la discussion vers les thèmes privilégiés du groupe focal. Une prise de notes détaillée est extrêmement précieuse pour la réalisation d'un compte-rendu circonstancié et d'une analyse du contenu de la discussion du groupe.

Les enquêtes transversales quantitatives

L'enquête transversale quantitative est réalisée, certaines années, auprès des usagers des structures de bas seuil des différents sites. Le questionnaire évolue légèrement chaque année, essayant de prendre en compte les remarques émises. Le recueil d'informations auprès des usagers se déroule pendant quelques semaines. Celui-ci repose sur un questionnaire fermé qui aborde la description sociodémographique de la personne, quelques éléments de son état de santé, ses consommations de produits psychoactifs.

Autres outils

Observations diverses

Par ailleurs, dans le cadre du réseau des sites, des partenariats nationaux avec des associations susceptibles de rapporter des observations, sous la forme de notes destinées aux coordinations locales, dans les deux espaces d'investigation, peuvent être établis.

SINTES

La plupart des coordinations TREND de métropole est partie prenante du système SINTES (Système d'identification national des toxiques et substances). La base de données SINTES vise à identifier, par le biais d'analyses toxicologiques de produits de synthèse, les nouvelles tendances (suivi épidémiologique) et les nouveaux produits (identification de molécules ou d'associations de molécules inconnues jusqu'alors). Les collectes réalisées au niveau local permettent de disposer d'informations sur la composition des drogues de synthèse qui circulent dans une région donnée.

Les systèmes d'information partenaire

A l'instar de ce qui se passe pour le dispositif national, qui a mis en place un partenariat avec un certain nombre de sources institutionnelles d'informations telles les CEIP, l'OCRTIS, l'INVS ou la CNAMTS, le réseau des sites bénéficie des données prodiguées par chacune des sources susmentionnées mais déclinées à l'échelon local. Ces données, essentiellement quantitatives, permettent une mise en perspective des données qualitatives, qui composent le cœur des rapports de site.

Le rapport qui va suivre est donc le produit de la confrontation, de la mise en perspectives des données obtenues, au niveau local, grâce aux outils de collecte présentés plus haut. Cette méthode de travail, fondée sur le croisement des données, permet d'éviter la simple juxtaposition d'informations. Chaque rapport de site est le fruit d'un processus de confrontations des données disponibles aboutissant à une synthèse des faits qui paraissent les plus pertinents et les plus confirmés. Le système d'information français sur les drogues se trouve ainsi enrichi de connaissances découlant directement des observations quotidiennes des acteurs de terrain, quels qu'ils soient.

Le rapport de site

La rédaction des rapports de site est sous la responsabilité de chacun des coordinateurs de site. Une charte de rédaction et une structure communes ont été établies conjointement par les coordinateurs et l'OFDT. Toutefois chaque site peut adapter le plan en fonction des problématiques locales. Ce rapport a trois objectifs :

- Contribuer à la synthèse nationale annuelle sur les phénomènes émergents liés aux drogues en France.
- Etre un outil d'appréhension des phénomènes émergents liés aux drogues au niveau local pour l'ensemble des personnes intéressées et particulièrement les décideurs et les professionnels.
- Etre un outil de rétro information vers l'ensemble des acteurs du site ayant contribué à la collecte d'information.

Il est important de rappeler que les collectes d'informations réalisées concernent généralement des populations de taille restreinte, particulièrement au niveau local. L'interprétation des phénomènes décrits dans les rapports de site doit donc se faire en prenant en compte les importantes limites méthodologiques liées à l'observation de phénomènes illicites et élusifs. La mise à disposition du lecteur de modifications précoces des drogues de leurs usages et conséquences, pour fascinantes qu'elles puissent être, ne peut faire oublier qu'il ne s'agit que de l'un des aspects de l'observation des drogues et des toxicomanies et qu'il vient en complément de l'appareil épidémiologique classique.

L'enquête quantitative cannabis

Le développement d'un usage fréquent parmi les adolescents et les jeunes adultes ainsi que les niveaux récemment atteints ont amené à s'interroger sur les modalités d'usage et les conséquences de l'usage de cannabis. Afin de collecter des éléments descriptifs, une étude s'est déroulée sur les 11 sites en France auprès d'usagers fréquents de cannabis ayant entre 15 et 29 ans. Ces personnes ont été contactées principalement en ville (milieu scolaire et étudiant, milieu professionnel et lieux festifs) et également lors de prise en charge « cannabis » dans des centres spécialisés de soins pour toxicomanes.

Les contributions

Nous souhaitons remercier, cette année encore, les différents **usagers** qui ont participé de près ou de loin, pendant toute l'année, à la collecte des informations nécessaires à la réalisation de ce rapport et qui ont accepté de répondre aux nombreuses questions, parfois intrusives de notre part.

Responsabilité de site :

CIRDD de Rennes (Centre d'Information et de Ressources sur les Drogues et les Dépendances)

Pour le projet Trend / Sintés¹ :

M^{me} Amar Chantal,	Directrice du CIRDD, coordinatrice du dispositif TREND-SINTES - Bretagne
M. Poulingue Guillaume,	Co-Coordinateur TREND-SINTES - Bretagne
M^{me} Poulingue Perrine,	Enquêtrice, responsable d'observation en milieu festif TREND, co-rédactrice.
M^{elle} Lebrun Maëla,	Enquêtrice, responsable d'observation en milieu urbain TREND
M^{me} Petit Marie Lise,	Documentaliste CIRDD
M^{elle} Gualde Françoise,	Secrétaire CIRDD
M^{elle} Fourdan Cécile,	Chargée de mission CIRDD

Pour la rédaction du rapport : Chantal Amar, Guillaume Poulingue, Perrine Poulingue

Le dispositif TREND s'appuie sur des **personnes ressources** sans lesquelles l'observation et l'analyse seraient impossibles ; qu'elles en soient ici sincèrement remerciées :

Le groupe Focal Sanitaire (GFS):

Dr. Baert,	Centre anti-poison de Rennes
Mme Begue Simon	Faculté de médecine Département de santé publique et expert judiciaire
M. Breger,	CHGR Equipe psychiatrique Précarité
M. Fauvel,	UCSA Maison d'Arrêt de Rennes
M^{elle} Guillaume,	Aides 35. Programme d'échange de seringues
M. Jutel	DCA Equipe de liaison toxicomanie
M. Poras	DCA Equipe de liaison toxicomanie
M^{me} Renault,	CHU Service des Urgences
M^{elle} Tan	SEA Accueil de jour personnes SDF

Le groupe Focal Répressif (GFR):

M. Colliot,	Direction Régionale des Douanes de Bretagne
M. Le Mestréallan,	Police Nationale, Brigade des stupéfiants
M. Guillon	Gendarmerie, Brigade de Prévention de la Délinquance Juvenile
M. Albisetti	Parquet de Rennes

Les participants à l'enquête quantitative cannabis :

M. Jutel et M. Poras	Département des Conduites Addictives, CHGR Rennes
M^{me} Derien	SIMPPS ²
M. Durand, M. Girard, M^{me} Guillaume, M^{me} Lebrun, Mme Poulingue, M. Poulingue, M^{me} Vallée,	

Les responsables des différentes structures : ils ont permis qu'un peu de temps des professionnels de leurs établissements ait été mis au service des investigations et des réunions, nécessaires à la rédaction de ce rapport.

Les capteurs réguliers : ils ont accepté de nous raconter leur vie et de répondre à nos questions. Charles, Dillinger, Silas, Ralph, Bob, Robert, Hélène, Tom, T, ...

¹ Sintés : Système d'Identification des Toxiques Et Substances. Piloté par l'OFDT et relayé en Bretagne par le CIRDD.

² SIMPPS : Service Inter universitaire de Médecine Préventive et de Promotion de la Santé

Le pilotage national de l'étude : Cette étude est financée et pilotée par l'OFDT. Elle a bénéficié de l'appui de l'équipe TREND de l'OFDT

Introduction générale

Le site de Rennes participe depuis 5 ans au dispositif d'observation TREND³ et SINTES⁴ de l'OFDT⁵. L'observation de l'espace urbain a porté sur le site de Rennes et l'observation de l'espace festif sur la Bretagne.

La démarche ethnographique a porté sur ces deux milieux. Nous avons travaillé à partir des deux synthèses semestrielles issues des observations régulières des enquêteurs du milieu urbain rennais et du milieu festif. Ces enquêteurs se sont appuyés sur dix capteurs qui sont des usagers ou des professionnels du champ sanitaire / social

Des entretiens collectifs menés auprès de deux groupes focaux, l'un réunissant des acteurs du domaine sanitaire et l'autre du secteur de l'application de la loi ont permis d'avoir des observations croisées et concertées dans ces deux domaines.

Seize entretiens qualitatifs avec des structures ou personnes clef ont complété les observations ethnographiques.

Les investigations ont été cette année orientées sur deux axes :

- L'identification des phénomènes émergents
- La documentation de phénomènes identifiés à partir des données 2003, comme méritant une collecte complémentaire et un approfondissement. Trois thèmes spécifiques ont été attribués au site de Rennes.
 - L'usage de cannabis
 - Les usages et usagers de substances naturelles (hormis le cannabis)
 - L'évolution des pratiques d'injection et de partage de matériel d'injection

Nous avons essayé dans ce rapport, de retranscrire l'essentiel des propos recueillis lors de ces diverses investigations. Nous avons éliminé ceux issus d'une simple rumeur et non croisés avec d'autres types d'informations, ainsi que ceux qui ne permettaient pas de garder l'anonymat. Ces observations permettent d'approcher une certaine réalité du site. Elles sont à prendre avec la prudence qui s'impose.

Par ailleurs, le dispositif SINTES a apporté des données qualitatives. Les collectes de produits ont été effectuées, en 2004, sur les quatre départements bretons.

Une revue de presse sur les infractions à la législation sur les stupéfiants commises sur le département a été réalisée tout au long de l'année.

Des études spécifiques ont été menées sur le site:

- L'enquête quantitative cannabis.
Elle a cherché à décrire les modalités d'usage et les conséquences de l'usage fréquent de cannabis .

Deux autres études OFDT-TREND ont débuté en 2004 sur notre site et se termineront courant 2005:

- « Abord quantitatif des usages de drogues dans l'espace festif ». Confiée au LARES⁶, elle a pour objet de décrire les usages des substances psychoactives et les conduites à risques de la population qui fréquente l'espace festif « musiques électroniques »
- « Nouvelle Etude Multicentrique de l'OFDT : NEMO ». Confiée au CIRDD, elle vise à estimer localement la prévalence de l'usage problématique de drogues sur la ville.

³ TREND Tendances Récentes et Nouvelles Drogues

⁴ SINTES Système d'Identification National des Toxiques et Substances»

⁵ OFDT Observatoire Français des Drogues et des Toxicomanies .

⁶ LARES : Laboratoire de Recherche en Sciences Humaines et Sociales. Université rennes 2

Synthèse du site : les faits marquants en 2004

EN GENERAL :

Une augmentation de la disponibilité de la cocaïne et du nombre de ses consommateurs.

Les responsables d'observation ainsi que l'ensemble des acteurs interrogés lors des groupes focaux s'accordent autour de l'augmentation de la disponibilité et du nombre de consommateurs de cocaïne. Les prises sont plus importantes et les demandes de consultations sont croissantes. Il apparaît que les risques liés à sa consommation soient peu connus des usagers tandis que les acteurs du domaine sanitaire évoquent une augmentation de troubles cardiovasculaires en lien avec cet usage. La forme base est souvent citée.

Une disponibilité du cannabis toujours aussi importante.

Une augmentation de la forme herbe a été notée. Les magasins d'hydroponie et le souhait d'avoir un produit de qualité semblent concourir à ce phénomène. Des mesures judiciaires, encore en cours, ont été menées à l'encontre des gérants de certains magasins, pour « *cession et détention de produits stupéfiants, incitation et présentation sous un jour favorable* ».

Les demandes de consultations autour du cannabis sont, elles aussi, en nette augmentation.

Parmi les tendances importantes qui restent stables, l'ecstasy.

Ce produit s'est disséminé dans de nombreux milieux et différents types de soirées. Son accessibilité semble toujours très facile. Il est vendu entre 5 et 10€ par tous les types de réseaux d'approvisionnements clandestins de produits illicites. Les prises par les services répressifs sont en augmentation.

Autres substances :

Cette année aucun produit nouveau n'a été rencontré par les acteurs interrogés. L'Ice ou le GHB n'ont pas été mentionnés.

LE MILIEU URBAIN :

Une baisse de la disponibilité et de l'accessibilité du Skénan® LP

L'année dernière le milieu urbain se caractérisait par une forte consommation de Skénan®, le changement réside en une nette baisse de sa disponibilité. ®.

Une circulaire de la CPAM, datée du 19 Février et mis en œuvre par le service médical et la CPAM d'Ille-et-Vilaine en 2004, a été adressée aux médecins et pharmaciens de Rennes. Elle précise le dispositif spécifique encadrant les prescriptions et les délivrances de sulfates de morphine à visée de substitution aux opiacés.

Ces nouvelles dispositions semblent avoir été un élément majeur dans le décroît de la disponibilité.

Les usagers ont, cette année, mis en œuvre un certain nombre de stratégies pour pallier cette diminution. Certains se sont tournés vers la Méthadone®, via un centre « d'accès facilité » qui s'est ouvert cette année, ainsi que vers la Méthadone® de rue. Les autres ont tenté de remplacer avec d'autres médicaments, comme les benzodiazépines. Le recours au Subutex® a peu été observé.

Une augmentation de la disponibilité de l'héroïne et des consultations en lien avec sa consommation

L'héroïne est en augmentation dans le milieu urbain. Elle serait consommée, dans certains cas, pour pallier l'absence de sulfates de morphine. A la fin de cette année, sa disponibilité et sa qualité auraient augmenté, au point de surprendre par ses effets, certains consommateurs « *avertis* ». De même, les acteurs du groupe

focal sanitaire rencontrent de plus en plus de personnes dépendantes à ce produit et qui auraient été initiées souvent dans un cadre festif.

LE MILIEU FESTIF

Une évolution du contexte festif.

L'espace festif techno a dû se réorganiser cette année suite aux différentes mesures légales qui ont été prises. Les grands rassemblements en marge des festivals ont été moins fréquents et ont fait place à des soirées quasi hebdomadaires de plus petite envergure (100 à 200 personnes). Par ailleurs les soirées dans des lieux privés et rassemblant 20 à 50 adeptes de musique électronique et consommateurs de stimulants ou d'hallucinogènes se sont multipliés. Les acteurs de réduction des risques ne peuvent intervenir sur ce type de soirées.

De la Métamphétamine collectée pour la première fois sur le site

Un premier échantillon de Métamphétamine a été collecté, en tant que tel, sur le site par SINTES. Il s'agit d'une gélule de 57mg contenant 29/100mg de Métamphétamine ;

Cette molécule a également été retrouvée dans 4 comprimés d'ecstasy, à raison de 1.5/100, 2mg et 1mg, dans chaque comprimé.

Baisse de la disponibilité la Kétamine, des amphétamines et du LSD.

La Kétamine est moins présente que les années précédentes sur l'espace festif. Le détournement de tels produits anesthésiants aurait été enrayé suite aux mesures prises par les hôpitaux et les vétérinaires. Son origine serait désormais étrangère (Inde, Londres).

Les amphétamines et le LSD sont toujours présents mais en petites quantités. Ces produits sont, de façon épisodique, rencontrés par les acteurs des groupes focaux et ils sont mentionnés à titre anecdotique, dans les notes d'observation ethnographiques.

LE CHAMP REPRESSIF

Une augmentation des infractions à la législation sur les stupéfiants et des saisies.

Les services de police de Rennes⁷ ont vu augmenter globalement le nombre de faits constatés et élucidés⁸. Il s'agit très majoritairement d'hommes majeurs. Le nombre de faits a cependant augmenté chez les mineurs hormis pour le trafic/revente. Pour la gendarmerie il est constaté « *une augmentation sensible de 20% sur l'ensemble des affaires traitées par rapport à la même période en 2003* ».

Pour le « groupe focal répressif », cette augmentation concerne tous types de produits : « *Ecstasy, shit, herbe, cocaïne, héroïne. Tout augmente* » Ils mettent en corrélation l'augmentation des prises avec celles de l'offre et la demande.

Des contextes d'observations modifiés par l'augmentation des actions répressives.

Qu'il s'agisse du centre ville de Rennes ou des milieux festifs, les investigations se sont avérées plus difficiles à mener par l'équipe TREND. Un changement d'atmosphère a été constaté, une certaine crainte s'étant installée chez les usagers suite à l'augmentation des actions répressives.

⁷ Territoire concerné : Rennes et différentes villes périphériques

⁸ La comparaison a été effectuée du 1^{er} janvier au 30 septembre entre les années 2003 et 2004. Résultats : augmentation des faits constatés en 2004 pour trafic et revente + 47% (+ 30% élucidés), pour usages et revente + 38% (+ 34% élucidés) et pour usages + 22% (+ 23% élucidés).

Point de repères sur le site

LA BRETAGNE

La Bretagne avec 3 millions d'habitants⁹, représente 5 % de la population française (7ème rang). La part des 25-59 ans est une des plus faibles de France. La Bretagne vieillit : en moins de dix ans, l'âge moyen est passé de 37 à 39 ans. Toutefois, ce vieillissement n'empêche pas les quatre départements bretons de se situer parmi les premiers départements français en termes de taux de croissance démographique¹⁰.

LE DEPARTEMENT D'ILLE ET VILAINE

Le département d'Ille et Vilaine compte 903 400 personnes¹¹, deux agglomérations principales : Rennes, dixième ville française avec 212 500 habitants et Saint-Malo, avec 53 000 habitants.

La situation économique est dans l'ensemble favorable. On doit souligner l'importance de la population étudiante et lycéenne rennais. Concernant les déplacements de population, le département – comme la région – attirent des flux saisonniers, notamment de populations jeunes, liés aux festivals, dont les plus célèbres sont les Transmusicales (décembre - Rennes), la Route du Rock (août - St Père-Marc-en-Poulet), et Les tombées de la Nuit (juillet – Rennes). Les départements voisins attirent également de nombreuses foules de festivaliers, notamment l'été (Festival Interceltique de Lorient, Les Vieilles Charrues à Carhaix, Au Pont du Rock à Malestroit, Arts Rocks à Saint-Brieuc, Astropolis etc.). Dans le domaine plus underground, des free parties sont en très nette diminution. Par contre les soirées privées de 20 à 200 personnes ont lieu très régulièrement.

LA CONSOMMATION DES JEUNES EN BRETAGNE¹²:

La consommation de tabac se situe très au dessus de la moyenne nationale. Les usages d'alcool sont supérieurs à la moyenne, mais ce sont surtout les ivresses régulières, très au-dessus de celles du reste du pays, qui distinguent la Bretagne comme un cas unique en France pour la consommation d'alcool. Les niveaux d'usages de médicaments psychotropes sont dans la moyenne. Le cannabis s'avère très diffusé en Bretagne : son expérimentation y est très fréquente et ses usages sont parmi les plus élevés mesurés en France, notamment l'usage régulier. En revanche, l'usage quotidien n'y est pas sensiblement plus répandu qu'ailleurs. Les niveaux d'expérimentation des autres produits psychoactifs sont proches de ceux mesurés ailleurs, à l'exception des champignons hallucinogènes, des produits à inhaler (tels que les colles ou les solvants) et du LSD, tous trois au dessus. Tous les chiffres présentés proviennent des données ESCAPAD 2002-2003, sur les individus âgés de 17 ans en âge exact au moment de la collecte (n=1 475).

Caractéristiques distinctives (%) **Document provisoire OFDT**

	Bretagne	Classement en métropole	Reste de la France
Tabagisme quotidien	48	1	39
Usage régulier d'alcool	15	5	12,6
Ivresses régulières	15	1	6,3
Usage régulier de cannabis	16	2	13,1
Expérimentation de champignons hallucinogènes	5,8	1	4,1
Expérimentation d'inhalants	7,6	1	4,9
Expérimentation de LSD	2,3	1	1,3

⁹ Source INSEE du 1er janvier 2004 données provisoires

¹⁰ Données INSEE « la France et ses régions : 2002-2003 »

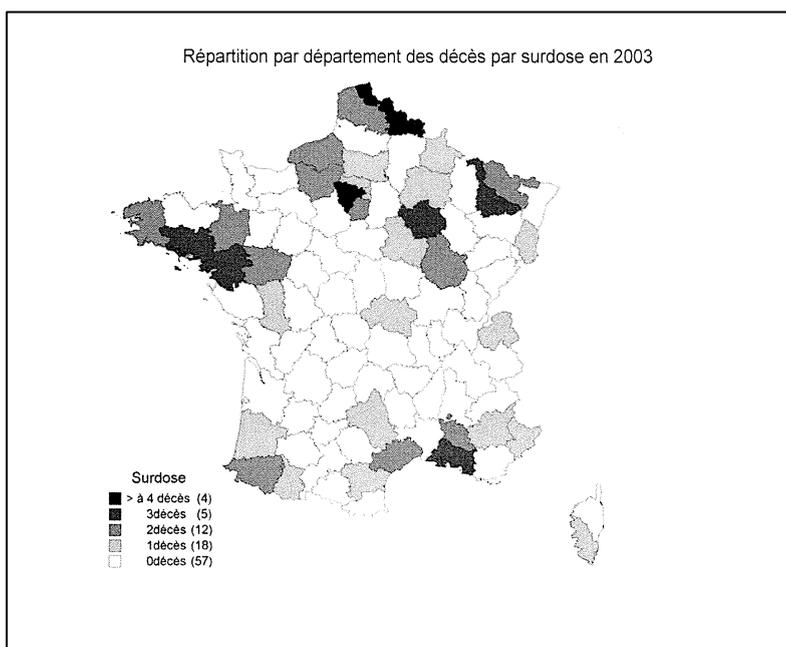
¹¹ Résultats provisoires INSEE au 1er janvier 2003

¹² Données issues de l'enquête ESCAPAD 2002-2003 : à destination des jeunes de 17 ans lors de la journée d'appel

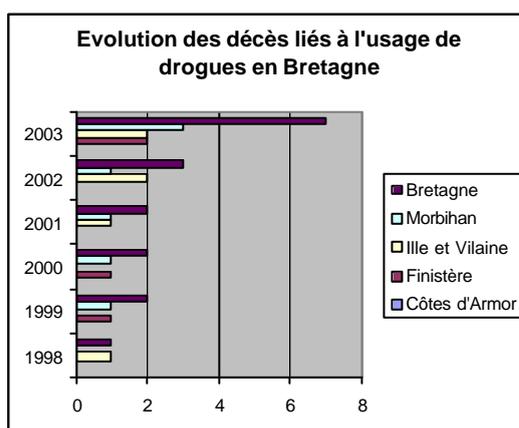
LES DECES LIES A L'USAGE DE DROGUES :

Selon le rapport OCRTIS¹³ 2003, « les services répressifs ont enregistré en France au cours de l'année 2003, 89 décès liés à l'usage de drogues, c'est-à-dire à des surdosages « stricto sensu » ainsi qu'à des accidents divers directement et immédiatement liés aux conditions d'administration de la substance ». La moyenne d'âge est de 32,25 ans. Globalement en France les décès liés à l'usage de drogues sont en diminution: - 10,83% en 2001 ; -9,34% en 2002 et - 8,25% en 2003.

En Bretagne les chiffres sont restés stables de 1999 à 2001. Ils sont en augmentation en 2002 et en 2003. (2 décès en 1999, 2000 et 2001 ; 3 en 2002 et 7 en 2003). A noter, qu'aucun décès n'a été rapporté sur les Côtes d'Armor sur ces années là. En 2003, la Bretagne se situe au dessus de la moyenne nationale.



Rapport OCRTIS 2003



Chiffres tirés du rapport OCRTIS 2003

A noter : en 2004 aucun décès ne nous a été rapporté par le centre anti-poison comme étant directement lié à l'usage de produit. Il faudra attendre le rapport OCRTIS 2004 pour confirmation.

¹³ OCRTIS : Office Central pour la Répression du Trafic Illicite des Stupéfiants

LE DISPOSITIF DE SOINS ET DE REDUCTION DES RISQUES

La Bretagne se classe parmi les régions où les ventes officinales de seringues et de produits de substitution aux opiacés destinés aux usagers de drogues par voie intra veineuse, sont parmi les plus faibles de France. Cependant la progression au recours d'outils et services de réduction des risques est régulière et continue¹⁴.

A noter qu'à Rennes, l'évolution du nombre de patients sous Subutex® et sous Méthadone®¹⁵, entre le 1er semestre 2001 et le 2ème semestre 2002 a été importante. Elle avoisinait 150%.¹⁶

En milieu urbain :

Le département des conduites addictives (DCA) du centre hospitalier spécialisé de Rennes, gère plusieurs services : une unité d'hospitalisation pour les personnes souffrants de maladie alcoolique, un centre de cure ambulatoire en alcoologie, un centre de soins spécialisés en toxicomanie, des équipes de liaison, des appartements thérapeutiques, un centre de délivrance de méthadone et des consultations cannabis.

En 2004, le DCA a mis en place sur Rennes un centre Méthadone® « d'accès facilité ». Par le biais d'un protocole allégé des conditions d'induction à la Méthadone®, il permet à des personnes dépendantes aux opiacés d'avoir plus facilement un traitement de substitution. Les usagers bénéficiant de l'accès facilité doivent se présenter tous les jours au centre (excepté le dimanche). L'arrêt des consommations n'est pas exigé. Un dosage urinaire minute permet de déterminer la dépendance aux opiacés et la dose à prescrire.

La file active des deux centres Méthadone® en 2004 est de 356 personnes soit une augmentation de 7% par rapport à 2003. L'activité ne cesse de croître puisque entre 2002 et 2003 une augmentation de 21% avait déjà été relevée.

Des consultations cannabis se sont mises en place en 2004 sur sept villes du département d'Ille et Vilaine. Celles-ci sont implantées dans différentes structures hospitalières ou associatives. Il s'agit des services spécialisés en addictologie, des centres de cure ambulatoire en alcoologie, des centres médico-psychologiques, d'un point écoute jeunes et de l'union départementale des associations familiales. Une diversité a été recherchée afin de correspondre au plus grand nombre d'usagers et de parents.

Deux distributeurs, récupérateurs de seringues gérés par l'Association d'Aide aux Toxicomanes, de Prévention et de Formation (AATPF) : 8 544 Stéribox ont été distribués en 2004. Une baisse de 27 % avait été constatée entre 2002 et 2003. A contrario, la hausse est de 57 % en 2004 suite à l'installation d'un deuxième distributeur.

Un programme d'échange de seringues (PES) géré par l'Association Aides (60 124 seringues ont été distribuées en 2004, contre 68 500 en 2003 (- 7%). La file active en 2004 est de 153 personnes (2290 passages). A noter que le taux de récupération de seringues usagées est de 72%. Depuis cette année, un infirmier du DCA intervient chaque semaine au PES.

Globalement sur le territoire rennais en 2004, la hausse de distribution de seringues par ces deux dispositifs est de 50%.

En milieu festif :

Le collectif « Orange Bleue », Techno plus, Médecins du Monde, Free-Base et ASUD interviennent lors des événements festifs de type festivals et technivals avec espaces de prévention/RDR skill out, testing...

Ils notent eux aussi une nette baisse de leurs interventions en milieux festifs techno underground.

¹⁴ Source InVS 2002

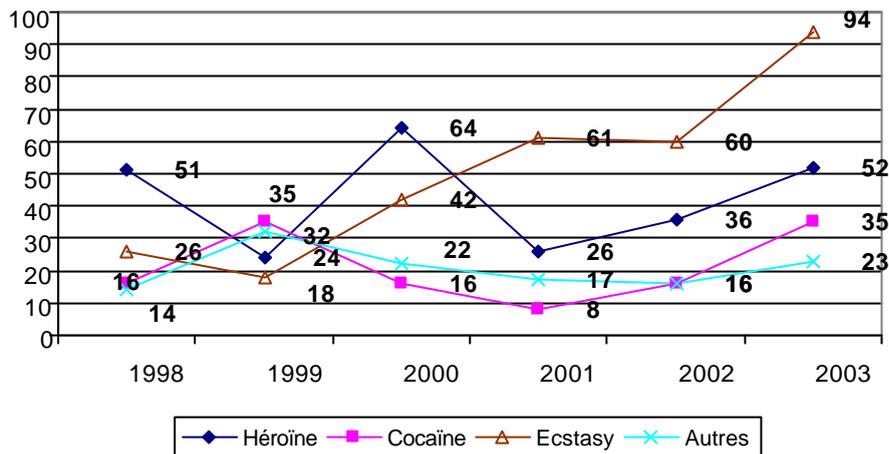
¹⁵ Le Subutex® et la Méthadone® sont des traitements de substitution aux opiacés

¹⁶ Source OFDT

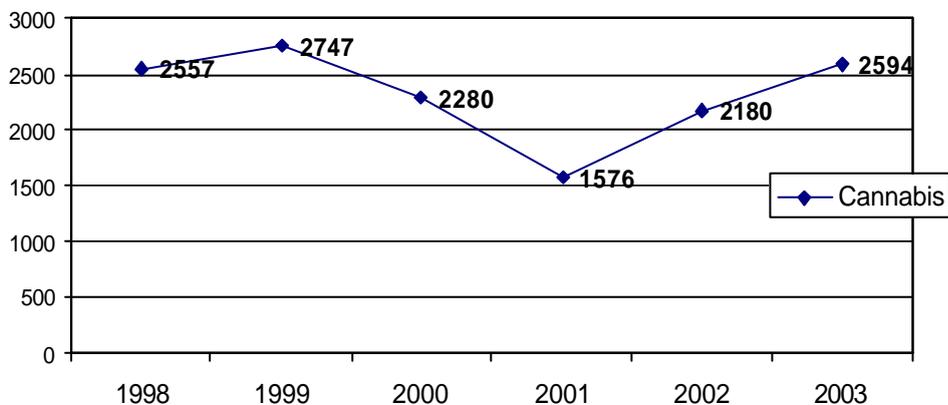
LES INTERPELLATIONS D'USAGERS

En Bretagne, depuis 2001, les interpellations pour usages sont en augmentation pour tous types de produits. Source OCRETIS 2003¹⁷. Elles concernent plus particulièrement le cannabis.

Evolution des interpellations pour usages de produits (autres que cannabis) en Bretagne



Evolution des interpellations pour usages de cannabis en Bretagne



Interpellations pour usage de cannabis dans les 4 départements bretons

(Données tirées du rapport OCRETIS 2003)

	1998	1999	2000	2001	2002	2003
Ille et Vilaine	716	800	727	403	623	837
Morbihan	817	887	700	432	677	726
Finistère	698	724	480	507	618	705
Côtes d'Armor	326	336	373	234	262	326

¹⁷ OCRETIS : office central pour la répression du trafic illicite de stupéfiants

Observations et résultats du site en 2004

CONTEXTES DES MILIEUX OBSERVES

Contexte Urbain

L'observation des usagers de l'espace urbain s'est appuyée sur une démarche ethnographique qui se déroule tout au long de l'année, sur les groupes focaux sanitaire et répressif et sur les entretiens menés auprès de personnes ou structures clefs.

Le contexte urbain est marqué cette année par des « festivités de rue ». Une des places de Rennes a en effet été le théâtre d'évènements. Cette place est le carrefour de rencontres entre usagers du milieu urbain et festif, en particulier le jeudi soir. Chaque semaine de grandes soirées se situent autour de la rue surnommée « Rue de la Soif ». Différents publics se mélangent : les clients habituels des bars, les étudiants, et les personnes dites « en errance ». Diverses substances psychoactives sont consommées : cannabis, cocaïne, amphétamines... Le produit le plus présent étant, sans conteste, l'alcool. Vers une heure du matin, les bars ferment. La rue devient alors le théâtre des festivités. Nombreuses sont les personnes en état d'ébriété. Le voisinage a déposé des plaintes. Les interventions des services répressifs se sont intensifiées et ont occasionné interpellations et gardes à vue. Les médias se sont emparés du sujet. Chez les étudiants et les « zonards », le terme de « guerre » revient souvent à propos de ces dits « *jeudis noirs* ».

Le début du deuxième trimestre est marqué pour le public de rue par des fermetures de squats. Une errance plus importante de cette population est alors observée en ville. Les lieux de consommation s'en trouvent changés. Des pratiques de shoot dans des cages d'escaliers du centre ville ou de certains parkings sont davantage rapportées durant cette période.

Marché des drogues dans le milieu urbain

Les réseaux d'approvisionnement semblent avoir étendu le panel de leurs offres. Ainsi, certains dealers de cannabis proposent à présent l'ecstasy mais aussi la cocaïne. Certains témoignages font remonter que les habitués de l'achat dans la rue se voient de plus en plus sollicités lors de leur ravitaillement en cannabis.

Concernant l'organisation des réseaux, les services du répressif constatent une présence plus importante « *Ils sont plus nombreux, plus visibles. On fait des prises mais peu à la fois... C'est une barrette, cinq grammes et le vendeur a cinq euros parce qu'en même temps il l'a repassé à un autre qui est reparti ou qui a pris le métro. C'est la partie visible de l'iceberg. C'est pas là qu'on va faire les grosses prises, c'est la fin d'un long réseau...* »

Le témoignage d'un usager à propos d'une place où s'effectue le deal confirme la variété des produits et des modes de deal: « *Les produits vendus sur cette place sont le cannabis, les tazes, le speed. Ils n'ont pas tous de la coke. Ils viennent de Paris ou de Rennes...Ils fournissent en cannabis et de plus en plus les ecstas. Ils en vendent par dix ou par cent... Leur prix pour les ecstas : c'est 10 euros quand ils ne connaissent pas, 5 euros si tu les connais et si tu les connais très bien et que tu leur rends quelques services c'est 2 euros, voire cadeau »*

Contexte Festif

Comme pour l'espace urbain, l'observation des usagers de l'espace festif s'est appuyée sur une démarche ethnographique qui se déroule tout au long de l'année par l'équipe TREND, sur les groupes focaux et sur différents entretiens menés auprès de professionnels qui sont amenés à rencontrer ce public.

L'espace festif techno s'est réorganisé cette année suite aux différentes mesures légales qui ont été prises. L'observation de l'équipe TREND a de fait été plus difficile à mener en 2004. Les acteurs de réduction des risques n'ont pu intervenir sur les soirées qui se sont organisées. Les informations concernant la mise en œuvre de ces rassemblements se transmettent en effet dans le cadre de petits réseaux « d'initiés ».

Les observations recueillies cette année proviennent en partie des soirées qui se passent dans des lieux privés et qui rassemblent 20 à 50 amateurs de musique électronique et consommateurs de stimulants ou d'hallucinogènes.

Début Juillet, le teknival qui se déroule en marge du festival des Vieilles Charrues fut avancé par décision préfectorale. Certains y ont vu une volonté des autorités de rompre les habitudes de rassemblement des teufeurs afin d'éclater le mouvement.

Le teknival a été considéré comme très cadré et faisant l'objet de nombreux contrôles *« Il y avait environ dix mille personnes. Les sons étaient disséminés aux quatre coins d'un énorme champ. La tendance était fortement hard-tek, hard-core... Ce n'était que des sons bretons. L'ambiance était bon enfant, moins glauque que d'habitude. En tout cas, c'était un tekos façon préfecture ! Il y avait des contrôles à partir de Rennes, dans les deux sens. Avant d'arriver au site, tu étais contrôlé au moins trois ou quatre fois. »*

Il est important de préciser ici que selon un article du journal Ouest France, les saisies de stupéfiants réalisées sur ce site par les services des Douanes ont été moins importantes que celles qui furent effectuées aux abords d'un autre festival ayant lieu le même week-end.

Les festivals qui ont eu lieu durant cette année, furent jugés comme ayant une ambiance électrique et selon une intervenante en réduction des risques comme étant différents des autres années: *« Ca dépendait des festivals, mais sur beaucoup, une forte présence policière était présente, c'est nouveau »*. Elle constate que *« ...l'année dernière, on avait remarqué qu'il y avait de plus en plus d'ecstas de vendus dans les festivals. Eh bien, cette année, il n'y en avait pas beaucoup. C'est certainement dû au fait qu'il y avait beaucoup de flics »*.

Un autre rassemblement de grande envergure a traditionnellement lieu en Bretagne : le teknival qui se déroule en marge des Transmusicales. Cette année, aucun terrain pouvant accueillir la rave n'a pas pu être trouvé. Il a été constaté des affrontements dans le centre ville de Rennes et en Loire Atlantique.

Suite à ces mesures restrictives vis-à-vis des « teufs », les discothèques ont été prises d'assaut dans un premier temps, mais il semble que le cadre trop strict de celles-ci ait quelque peu refroidi certains teufeurs. *« Avant de parvenir à la boîte, il faut passer à travers la barrière d'un contrôle douanier et d'un contrôle de gendarmerie. Les équipes semblent renforcées. La programmation est influencée par les plateaux free. (...) L'offre de produits semble équivalente à celle des festivals : résine de cannabis et ecstasys. Les consommations ne sont pas ostensibles. Le vent de liberté, ou tout au moins de rébellion qui soufflait dans les free-parties, ne semble plus de mise. »*

Marché des drogues dans le milieu festif

Selon le groupe focal répressif certaines « teufs » sont vécues comme des supermarchés qu'elles soient sur l'espace public ou dans le cadre de soirées privées *« on est dans l'économie parallèle »*. Le fait nouveau est l'augmentation de la circulation de cocaïne. Les alcoolisations massives et l'ecstasy sont toujours bien présents et semblent être *« une tendance lourde »*.

Le trafic permet alors de subvenir à sa consommation personnelle, voire d'arrondir les fins de mois.

C'est le cas d'un usager qui approvisionne son entourage, en résine de cannabis et en cocaïne. Il décrit son deal comme de *« l'épicerie »* : *« Je touche par 10g la coke, à 65 euros le gramme. Je la revends 0,8g à 80 euros. Ca me permet de me faire ma conso et d'avoir un peu d'argent. Mais depuis les Trans, je lâche un peu tout ça. J'ai pas du vendre plus de 150g. »*

Il ne vend qu'à des personnes qu'il connaît. Ces personnes se regroupent afin de lui acheter le produit par 10g. Il s'agit essentiellement de consommateurs en milieu festif. Afin de limiter les risques, il tient à rester dans un cercle restreint et envisage d'arrêter ces activités : *« Il a fallu que je résiste à la tentation d'élargir le cercle de clients. C'est tellement tentant ! Mon système est bien huilé, avec le minimum de risques. Mais les keufs, ça prend une place dans la tête... alors je vais arrêter. J'ai besoin de mon énergie pour d'autres projets. »*

Outre le climat de répression, les relations avec les fournisseurs sont également des sujets d'inquiétudes. Le trafic prend alors une dimension de dangerosité, tout aussi inquiétante, sinon plus, que le rapport à l'illégalité.

LES USAGERS DE PRODUITS ILLICITES AU SEIN DES ESPACES OBSERVES

Caractéristiques des usagers observés dans le milieu urbain

Les observations recueillies en milieu urbain concernent les mêmes groupes que les années précédentes : « *étudiants, zonards et dealers* ». Certaines structures bas-seuil font le constat d'un rajeunissement de leur public. Ainsi les jeunes injecteurs, initiés par de plus anciens, dont ils « *subiraient l'influence* », seraient plus nombreux. Certains professionnels de la santé ne font pas le même constat. Cela nous amène à penser que ce nouveau public ne serait pas dans une démarche de soin.

Caractéristiques des usagers observés dans le milieu festif

A l'inverse, dans le milieu festif, nous avons davantage observé des usagers de plus de trente ans, participant à des soirées privées de moins de cinquante personnes. Il nous a paru intéressant de nous pencher sur l'évolution de leurs consommations, sur la fréquence de celles-ci et sur ce qu'ils recherchent à présent lors de leurs temps festifs.

Parmi eux, la grande majorité est insérée socialement. Ils connaissent les soirées techno et les produits de synthèse depuis environ 10 ans. Bon nombre d'entre eux seraient passés par une phase de consommation importante, correspondant souvent aux premières années. Cette consommation paraît souvent « *en dents de scie* », au gré de la découverte de nouveaux produits, de la lassitude d'en consommer... La rencontre avec le (la) conjoint(e) semble avoir ralenti ou diminué le rythme de consommation. La compagnie de leur groupe de pairs est toujours appréciée et ils « *se lâchent* » lors de soirées occasionnelles.

Le récit d'une soirée, à laquelle était présent un capteur, illustre cette vision de la « fête » chez les plus de trente ans : « *C'était une crémaillère, le regroupement de toute une bande à cette occasion. Au plus fort de la soirée, nous étions 60. L'objectif, c'était faire la fête sur de la musique jouée par des potes et consommer des produits. La demande était largement supérieure à l'offre... Le lendemain soir, nous nous sommes retrouvés à une douzaine. Il y avait du rhum, des joints, de la coke. Certains consommaient du Speed Ball. La soirée était plus calme, plus propice à la discussion... On alternait les rigolades et des discussions philosophiques. C'est plus mon truc, finalement. Je n'arrive plus à passer des nuits entières devant un son à danser, pourtant j'essaye !* »

Cette modification de la vision de la fête, perçue à vingt, vingt-cinq ans comme un défouloir, et à trente ans davantage comme un moment de décontraction et de retrouvailles, se retrouve aussi dans le discours d'un autre consommateur : « *J'ai des projets. En fait, les produits et la teuf ont été remplacés par d'autres choses. On a des projets qui nécessitent d'avoir les idées claires* ».

La teuf n'a plus lieu tous les week-end, elle prend un caractère exceptionnel. Les amis ne sont pas rencontrés tous les jours, il y a une volonté de communication. Il est ainsi récurrent d'entendre : « *Avant dans les teufs, on se parlait, c'était pas aussi glauque* ». Cet investissement dans la teuf qui décroît avec l'âge induit également une modification des comportements vis-à-vis des produits et des usages. Ainsi, un consommateur observe « *une régulation de la consommation. Faire la fête moins souvent, c'est consommer moins souvent des produits. Et c'est plus facile de gérer avec la coke. En plus ça participe au style de soirées que j'apprécie de plus en plus* ».

La cocaïne semble effectivement plus présente chez les plus de vingt-cinq ans, issus de la teuf. La question du prix n'y est sans doute pas étrangère, mais les effets provoqués par la cocaïne pèsent dans la balance : sensation de lucidité, goût de la conversation, perte de la fatigue, consommation possible avec l'alcool et peu de conséquences dans les jours suivant la prise.

Un consommateur rapporte qu'avec l'âge, son comportement vis-à-vis des produits s'est modifié : « *Ma consommation de coke a augmenté, elle s'est substituée à celle des ecstas. Avant, une prise d'ecstas était systématique quand il y avait une soirée. Mais l'ecsta, en prendre, c'est une facture à payer pendant 48h, une phase obligatoire. Je crois que les gens, à partir de la trentaine, ont moins envie de se mettre la tête à l'envers* ».

La prévision de la descente, la perte de sérotonine, sont des freins à la consommation d'ecstas. Cette réflexion sur les conséquences de l'usage de produits et la façon de s'en accommoder s'acquiert avec l'expérience. La fête s'improvise alors de moins en moins. L'emploi du temps des jours suivants, s'aménage en conséquence. « *Je fais des périodes de 15 jours où je rentre chez mes parents, je fais du sport. Même si j'ai toujours envie de danser, je prends du recul par rapport à tout ça. J'en ai moins besoin.* »

Nouveaux environnements culturels observés en milieu festif

Soirées « Punks »

Si les teufs privées semblent toujours exister, elles excèdent rarement 200 personnes. Les grands rassemblements techno sont rares, et de moins en moins underground. Pour des teufeurs désireux de conserver un pied dans le milieu underground, le milieu punk peut s'avérer intéressant.

Si le milieu de la teuf possède ses codes, ses us et coutumes, il en est, évidemment, de même pour le milieu punk. Nous aborderons quelques situations de rencontre entre les deux milieux.

Une soirée où les deux milieux étaient représentés est ainsi décrite : « *Il y avait deux courants musicaux qui s'affrontaient : la techno et le punk. Pendant tout un après-midi, c'était à qui passerait sa musique ! Le soir pareil !* » Une tendance à consommer du speed et de l'alcool plutôt que des ecstas fut observée. Le choix d'un produit stimulant sans effet « *love* » étant peut-être lié au style de musique écouté.

Cette confrontation des deux cultures fut encore plus flagrante lors du « *Fucking Art-Rock* », organisé chaque année en marge du festival « *Art-Rock* », à Saint-Brieuc qui se passe sur trois jours. Chacun des milieux véhiculait le même a priori vis-à-vis de l'autre partie : « *ils sont bourrins* », « *ils respectent rien* », « *ils passent leur temps à se défoncer* », « *ils savent que se battre* »... Le *Fucking* est un événement majeur sur la scène punk française, les « *keupons*¹⁸ » sont nombreux sur ce festival. Ce fut par conséquent aux teufeurs présents de s'intégrer, tâche ardue quand les coutumes ne sont pas les mêmes.

Soirées en « discothèque électro »

La discothèque est un espace festif difficile à explorer. Cependant, des observations par trois de nos capteurs ont pu être effectuées dans certaines discothèques où se déroulent des soirées électro, avec environ 500 participants.

La présence de vigiles empêche le plus souvent l'offre conséquente de produits. La disponibilité dépend davantage de la connaissance des vendeurs que peut avoir l'acheteur : « *Je connais les bonnes personnes. Même s'il y a peu d'offres de produits, mon cercle de proches ou moi, en possédons. En plus, on se connaît tous, il n'y a pas d'histoire d'argent* ».

Un autre consommateur l'évoquera également : « *il y a peu d'offres de produits, ceux-ci restent dans des cercles restreints* ». Il semble qu'il soit alors propre à chacun d'assurer son approvisionnement, en prévision de la soirée. Le gobage serait la pratique la plus utilisée.

Conséquences sanitaires

Les conséquences sanitaires étant décrites selon chaque produit consommé, nous ne nous y attarderons pas là. Cependant, d'une manière plus générale, il a été noté lors du Groupe Focal Sanitaire, un point intéressant concernant la perception que peuvent avoir nombre d'utilisateurs des produits de substitution. En effet, selon ces professionnels, les personnes qui font usage de produits illicites ont plus ou moins l'illusion d'une maîtrise. Certaines d'entre elles ont un regard négatif sur les traitements de substitution considérant qu'ils peuvent occasionner une certaine dépendance : « *Ca leur échappe ils perdent leur autonomie, ils ne sont pas tant dépendants du produit que dépendants d'une institution ou du système de soin et ça c'est des choses que certains ne supportent pas* ».

Outre des populations marginales, c'est apparemment le cas de personnes qui, suite à des consommations d'héroïne en descente d'amphétaminiques, se retrouvent « *discrètement* » dépendantes aux opiacés. Le recours à la substitution et la réputation de la longueur de ces traitements les effrayent, aussi le recours au sevrage, accompagné médicalement, leur semble une solution plus adéquate.

Par ailleurs, les deux groupes focaux font remonter une nette augmentation de l'alcoolisation chez les adolescents. Ainsi, le service des urgences constate un net accroissement des jeunes arrivant en IPM¹⁹ tandis que les autres professionnels du soin voient arriver des jeunes de 18 à 25 ans, en demande d'aide par rapport à l'alcool.

¹⁸ Punk, en verlan.

¹⁹ Ivresse Publique Majeure.

L'USAGE D'OPIACES

L'usage d'héroïne

En milieu urbain l'usage d'héroïne semble avoir évolué. L'an dernier, le sulfate de morphine (Skénan® LP) lui avait «pris la vedette». C'était en effet une solution pour avoir un opiacé de qualité constante, voire supérieure à l'héroïne disponible sur le marché breton, accessible et à bas prix. En 2004, la baisse de l'accessibilité du Skénan® aurait occasionné une augmentation de l'héroïne. Son prix élevé semblerait pousser les consommateurs les plus démunis et les plus dépendants à dealer ou arnaquer et à entrer dans un processus de désocialisation.

Pour le milieu festif, il s'agit, comme l'an dernier, du produit qui permet de clore un épisode festif, mais les professionnels du groupe focal sanitaire s'accordent pour dire qu'il y a «*de plus en plus de demandes d'aide au niveau du soin parce qu'ils sont dépendants de la Rabla*», ce qui laisse entendre que pour certains usagers, la consommation d'héroïne dépasse ce cadre festif.

Disponibilité / Accessibilité

Bon nombre de consommateurs d'héroïne, dont les plus anciens, se sont plaints de ne plus trouver de produit de qualité. Cependant, à la fin de cette année, sa disponibilité aurait été plus importante et sa qualité modifiée au point de surprendre par ses effets certains consommateurs «avertis»: «*Quand je me fais des traces un peu trop grosses, je me réveille quelques heures après sans comprendre ce qu'il m'est arrivé*», ou «*J'ai pas l'habitude de gerber quand j'en consomme, mais les deux dernières fois, ça a été galette, dix minutes après, direct!*».

Lorsque le produit n'est plus disponible, ses consommateurs réguliers mettent en place divers systèmes, outre le développement de leur réseau local de fournisseurs. Les plus téméraires effectuent des «allers et retours» à Paris ou aux Pays-Bas, certains bénéficient d'un traitement de substitution, qu'il s'agisse du Subutex® ou de la Méthadone®, afin que la vie «reprenne son cours» jusqu'au prochain arrivage. Pour d'autres, il s'agit d'un arrêt momentané ou total, en adéquation avec leur vision de la gestion de leur consommation. C'est le cas d'un consommateur qui achète à des personnes en traitement quelques fioles de Méthadone®, afin de passer la phase difficile du manque physique et suspend sa consommation d'opiacés. D'autres encore auront recours au détournement de médicaments. (benzodiazépines, sulfates de morphine...)

Mode d'administration

En terme de tendances récentes vis-à-vis des modes d'administration, nous ne possédons pas d'élément nouveau. Seule une pratique, évocatrice du désir des usagers de ne pas perdre de produit nous a été rapportée. Elle concerne la Chasse au Dragon: «*Tu vois le mec qui sort ce petit bout d'alu, qui a été déplié plusieurs fois et replié soigneusement, traversé de plein de diagonales. Ce vieux bout d'alu, tu sens qu'il a été conservé précieusement, quarante lignes le traversent. Le mec, quand il a plus de brown²⁰, il peut faire recouler une vieille ligne, comme l'injecteur, qui «ferait les cotons»».*

Dans les discothèques ou salles de concert, l'héroïne est majoritairement consommée en sniff. Cette pratique est plus facile à mettre en œuvre, moins voyante et donc moins stigmatisante que la chasse au dragon ou l'injection.

Dans le cadre festif, en dehors des «afters» ou des fêtes en appartement, nous n'avons pas observé ces deux dernières pratiques. Il semble que c'est dans le seul cadre des appartements que ces pratiques se remarquent. Mais si les pratiques s'avouent en «after», elles se déroulent quand même à l'abri des regards: «*Les fumeurs se cachent. Autant les sniffeurs, tu les retrouves dans les premières pièces mais les fumeurs, ils restent entre eux. Non seulement pour ne pas partager le produit avec n'importe qui, mais aussi pour ne pas partager les sensations ressenties*».

En fait, la free-party semble être le seul espace où les différents modes de consommation sont envisageables: «*Tu vois, la free, c'est une façon de faire la fête comme une tortue, tu as ta maison avec toi. Tu viens avec ta voiture ou ton camion et tu peux consommer comme tu le souhaites*».

²⁰ Argot pour désigner l'héroïne brune

Régulation-poly consommation

L'héroïne est souvent associée à la cocaïne, que ce soit pour la descente ou en speed-ball. Mais la présence d'opiacés dans ce cocktail n'est pas toujours relevée par leurs consommateurs: *« Les gens qui prennent de la coke mais pas de brown, c'est insidieux. Ils font moins attention au fait que ce soit de la came. C'est une consommation festive qui peut les amener à avoir du speed-ball chez eux, pour la descente. Ça leur donne des sensations plus « moelleuses » que la cocaïne prise seule...ça te pousse moins derrière ».*

Sanitaire

Sur le plan de l'accès aux soins, le changement que nous pouvons relever cette année concerne cette nouvelle population d'héroïnomanes «festifs» dont la consommation d'héroïne dépasse largement le cadre festif.

Le groupe focal sanitaire rapporte que les personnes qui viennent demander de l'aide sont plutôt insérées et ont le plus souvent un travail *« ils ont un pied dans la socialisation, ils se rendent compte qu'ils n'arrivent plus à gérer leur consommation et ils essayent de bricoler seuls dans un premier temps, avec des bouts de Subutex®, des choses comme ça. Nous on leur propose de leur permettre de se poser à un moment donné et d'orienter vers une prise en charge médicale. Et pour certains qui ne consomment pas beaucoup c'est plutôt une orientation vers le sevrage. Ça existe encore, on donne de l'anxiolytique, des antalgiques et on va gérer l'affaire »*

Groupes de consommateurs

Le milieu des consommateurs d'héroïne est restreint. Un consommateur de ce produit illustre cela : *« C'est comme la coke : quand tu n'en prends pas, t'as l'impression que personne n'en prend... Le monde des consommateurs de came est petit. Que tu achètes dans les quartiers, les cités ou en centre-ville, c'est toujours les mêmes. Du coup quand tu en consommes, celui qui en vend le sait. Ou alors, toi, tu sais qu'il en propose... »* Le noyau de consommateurs de « brown rennais » sort plus pour s'amuser que réellement par goût musical. *« Ce qui compte, c'est faire la fête. La musique, c'est pas toujours celle qu'on préfère ».*

Néanmoins, on ne peut pas affirmer que des personnes issues de milieux culturels assez éloignés (électro et punk, par exemple) se mélangent, dans l'optique de leurs consommations : *« Je peux pas dire non plus que la clientèle de telle boîte électro va dans cette salle de concert punk, rien que pour y trouver de la came ».* Les produits ne seraient pas liés à des genres musicaux. Il s'agirait plus d'une culture de la toxicomanie que d'une culture musicale *« Ca fait plus d'une dizaine d'années que je me drogue et des courants musicaux j'en ai vu passer. J'ai à peu près tout goûté musicalement et je me suis toujours drogué ».*

Perception

Concernant la perception des usagers d'héroïne vendue sous cette appellation, nous n'avons rien remarqué de nouveau. Par contre, la perception des usagers de speed-ball irait dans le sens d'une moindre dangerosité : *« Pour eux, c'est pas la même chose que la came, c'est moins dangereux. Deux grammes de coke et un gramme de brown, s'il y a un syndrome de manque, ils vont se demander ce que c'est. Ils ne feront pas forcément le lien ».*

Il apparaît que les perceptions diffèrent aussi selon le mode d'administration. Lorsque nous interrogeons les fumeurs d'héroïne sur la façon dont les considèrent les sniffeurs, ils répondent : *« Les sniffeurs, ont souvent le même regard que des gens qui ne consomment pas : c'est dangereux...mais bon, il y en a toujours pour passer le pas malgré tout ».*

Diabolisée, l'héroïne est un produit qui fait toujours peur aux non usagers.

Appellations

L'héroïne blanche n'a pas été observée sur le site cette année. Seule la « Brown » a été remarquée.

Concernant l'appellation Rabla, certains consommateurs se méprennent encore sur la sémantique. Il semble qu'il y ait toujours un manque d'information sur *« cette rabla qui sert à atténuer la descente d'ecstasy ».*

Petit trafic

En règle générale, l'héroïne semble venir de Hollande, après avoir transité par Paris. Des personnes ramènent elles mêmes ce produit des Pays-Bas pour leur consommation personnelle et pour leur entourage mais cela ne se fait que ponctuellement. Majoritairement, le trafic serait issu de réseaux bien constitués : « *Il y a plus de came ? Le dealer va à Paris et en rachète à son frangin* ».

En dehors des soirées, les ventes se pratiquent en appartement, hors des places de deal touristique : « *Tu achètes de l'héro, t'as quand même vachement plus confiance en la personne si tu sais où elle habite. Si le mec se cache pas, y a plus de confiance. C'est pas une relation avec un dealer. C'est un mec que tu rencontres, qui peut avoir le produit, que tu revois et qui au final devient plus ou moins un copain ou un ami. C'est pas à sens unique. Les rôles s'inversent. C'est un peu comme 10 personnes qui jouent au poker le week-end* ».

Cette relation plus humaine dans la passation du produit se nuance néanmoins dans la description du processus d'achat que peut faire le consommateur: « *C'est un pote le mec, mais faut pas pousser, c'est pas un ami... T'arrives chez lui, si c'est bien fait, il te propose un trait. Pas pour te faire goûter celle que tu achètes, mais pour te faire goûter, en exclusivité, celle qu'il n'aura que la semaine prochaine. C'est une technique commerciale. Il y a une bonne entente, de la politesse. T'es pas pressé, c'est pas la rue. Ça ressemble plus à la visite que tu ferais à un pote. Si tu achètes, après tu lui offres un trait... Dans la rue, il n'y a pas de partage et si le mec consomme pas, c'est pas le même regard posé sur toi. En plus, le mec, en appart, sait qu'il fait moins de bénéfices. Il a moins de possibilités d'arnaquer. Mais, il a moins de pression. Et si tu lui achètes plus, tu continues de le voir de temps en temps* ».

Quel que soit le milieu d'observation, le prix constaté varie de 50€ à 60€ le gramme. Il semble que sur Paris, le gramme soit cédé à 30€, ce qui explique que certains « usagers-revendeurs » s'y déplacent.

L'usage de Buprénorphine Haut Dosage : le Subutex®

Après la circulaire adressée aux médecins par l'AFSSAPS²¹, rappelant les procédures concernant les prescriptions de Subutex® et sa posologie maximum possible ainsi que l'article du Directeur de la CPAM de Nantes, qui s'insurgeait contre le Subutex® qui « arrive en 11ème position des médicaments les plus prescrits en France », nous n'avons pas observé, en 2004, de modification liée à son usage.

Outre l'administration sublinguale, l'injection demeure un mode d'administration fréquemment évoqué en milieu urbain.

Santé : La détérioration du système veineux reste la complication sanitaire la plus fréquemment rapportée lors de consommation par injection. Par exemple, un consommateur n'ayant plus de veines praticables sur les bras, utilisait par moment la jugulaire. Il était possible d'observer des hématomes le long du trajet de cette veine. De même, un usager de Subutex®, a vu « *les bouts de ses doigts exploser* », suite à une infection.

L'usage de sulfate de Morphine : le Skénan® LP

Le Skénan®, encore très présent sur le milieu urbain l'année dernière, est devenu rare cette année. Ceci est à mettre en lien avec la mise en application de la circulaire du 19 février 2004 rédigée par la CPAM sur les prescriptions de Skénan®. Ce dispositif concerne les médecins, les patients et les pharmaciens. Il rappelle que les médecins ne peuvent prescrire des sulfates de morphine que sous réserve d'une procédure spécifique. « *Toute prescription de ce type devra faire l'objet d'une demande au médecin conseil* », et formalisée avec le patient concerné « *par une demande de prise en charge au titre d'une affection longue durée dénommée « troubles mentaux et/ou du comportement liés à l'utilisation des opiacés* ». La prescription des sels de morphines à visée de substitution ne pourra se faire « *qu'avec l'avis favorable du médecin conseil, en apposant sur les prescriptions la mention « Accord du médecin conseil* » ».

Le Subutex® ayant mauvaise réputation chez les usagers injecteurs, de nombreuses personnes consommatrices de Skénan® se sont orientées vers la Méthadone® (Cf chap suivant).

²¹ AFSSAPS : Agence Française de Sécurité Sanitaire des Produits de Santé

Disponibilité / Accessibilité

La disponibilité de ce produit a donc décliné tout au long de cette année. Cependant, il a été noté lors du groupe focal sanitaire, que le Skénan® semblait se trouver un peu plus présent sur le dernier trimestre. Quelques personnes peuvent encore avoir des prescriptions de ce produit sur Rennes, mais ceci en moindre quantité qu'auparavant, ce qui limite la revente. Néanmoins, d'autres filières d'approvisionnement, ont été trouvées dans d'autres villes. Elles auraient occasionné l'augmentation de la disponibilité constatée en fin d'année.

Son accessibilité est donc globalement devenue très difficile en dehors de protocoles médicaux très vigilants sur les conditions de délivrance. Certains usagers - revendeurs n'en vendent qu'à des connaissances, ce qui intensifie le phénomène. En outre, le produit semble de moins en moins partagé entre consommateurs, ces derniers le gardant pour leur usage personnel.

Certaines personnes sont allées voir un médecin-conseil, afin d'obtenir un protocole. Pendant que les expertises se déroulaient certains patients ont eu la possibilité d'avoir un traitement sur un mois, sur trois mois, ou des délivrances hebdomadaires en attendant de passer à la Méthadone® (GFS)²². Mais sur l'ensemble des personnes consommant ordinairement du Skénan®, il s'agit d'un pourcentage minime.

En raison de la pénurie de Skénan®, la gélule est vendue à 5€ minimum en marché de rue. Elle l'était à 1.50€ l'année dernière.

Groupes de consommateurs

Le Skénan® semble encore le produit de prédilection d'usagers injecteurs d'opioïdes. Il concerne une majorité d'hommes, âgés de plus de 20 ans et en général, en difficulté sociale. Un léger rajeunissement semble se profiler.

Cette baisse de disponibilité n'a pas été sans entraîner des difficultés chez les consommateurs. Bien que les alertes quant à l'arrêt de ce type de prescription aient été nombreuses, peu d'usagers se trouvaient en capacité de développer une stratégie en conséquence. Aussi, nombreux furent ceux qui se retrouvèrent devant le fait accompli et durent réagir dans l'urgence. Le recours à la Méthadone® fut une solution ou un projet souvent évoqué par les usagers. Mais le recours aux benzodiazépines est également très fréquent et entraîne des dommages sanitaires conséquents, notamment dans le cadre de consommations par injection: abcès, infections, scléroses...

Certaines pathologies psychiatriques peuvent être dissimulées par l'usage d'opiacés. Comme ce fut le cas pour un jeune homme, souffrant de dépression sévère et de phobies, qui, suite à l'apparition de ces symptômes, dut faire appel aux dispositifs de soins.

La réflexion autour de la prise en charge des usagers de Skénan® sur l'agglomération rennaise est un fait marquant de l'année 2004, tout comme la baisse considérable de sa disponibilité.

Perception des usagers

Alors que certains usagers doivent faire face au manque de Skénan®, il est intéressant de voir la perception qu'ils ont de ce produit. En effet, le Skénan® est perçu par la plupart comme un produit à l'accroche redoutable et si les solutions envisagées par les dispositifs sanitaires ne sont pas toujours considérées par les usagers comme satisfaisantes, il n'est pourtant pas rare d'entendre : « *Ca pouvait pas durer. Finalement, ce sera peut-être l'occasion d'arrêter* ».

Décrocher est envisagé par nombre de consommateurs, bien que chacun sache que la tâche est ardue. Le manque physique, le manque du geste et la sollicitation constante du milieu dans lequel ils évoluent sont autant de facteurs pouvant favoriser la rechute. Certains arrivent néanmoins à réduire peu à peu leur consommation.

²² Groupe Focal Sanitaire

L'usage de Méthadone®

Comme nous l'évoquions précédemment, la baisse de disponibilité du Skénan® a amené ses consommateurs à se tourner vers la Méthadone®. Cette baisse aurait relancé un marché de Méthadone® de rue mais elle fut également le point de départ d'une inscription des plus anciens usagers de Skénan® au sein des programmes de substitution par Méthadone®. Un protocole Méthadone® « d'accessibilité facilitée »²³, ouvert cette année sur Rennes, est donc venu soulager la longue liste d'attente du centre Méthadone® déjà en place. Les infirmiers remarquent, à ce propos, que certains consommateurs souhaitant entrer en protocole sont souvent déjà consommateurs de Méthadone® de rue. *« C'est des gens qui consomment déjà depuis quelques semaines la Méthadone® qu'ils achètent comme ça et qu'ils demandent à valider en traitement ».*

Cette demande concerne des personnes qui ne sont pas toujours dans une démarche spontanée de se prendre en charge au niveau du soin *« la métha arrive comme une partie d'une dose qu'il faut chaque jour pour calmer le manque et que l'envie de « se percher » est toujours là, on compense avec tout ce qui traîne : alcool, médicaments... Beaucoup de gens sont dans l'expérimentation de plein de choses donc recrudescence des abcès, des états de « pétages de plomb », retour des « mains de Popeye »²⁴ dus au shoot d'autres produits».* (GFS)

La Méthadone® viendrait juste calmer le manque d'opiacés, c'est pourquoi d'autres produits, comme l'alcool en particulier, sont consommés massivement au quotidien pour apporter des effets psychoactifs, créant ou aggravant une dépendance à ceux-ci. *« Il y a des gens qu'on a mis sous métha et en fait qu'on a été obligé de mettre aux Iris (unité de soins en alcoologie) pour décrocher ».* (GFS)

Santé

La Méthadone® possède ses limites : si certes elle apaise le manque d'opiacés, elle va néanmoins transformer le quotidien du patient. Les personnes qui occupaient auparavant leurs journées aux cycles de la recherche de l'argent, de la recherche et de la consommation du produit, doivent alors trouver une autre occupation et combler ce vide afin d'éviter l'entrée dans une dépendance à un autre produit ou une rechute. Les risques de surdose sont conséquents en cas de rechute avec un autre opiacé, risques que doivent calculer les usagers. En effet, suite aux multiples entrées par défaut en programme Méthadone, des surdoses liées à différentes associations de produits sont à craindre : Benzodiazépines / Méthadone, Héroïne / Méthadone, Skénan® / Méthadone... Les différents acteurs du champs de la toxicomanie se mobilisent afin que des informations concernant les risques liés à ce type d'associations de produits circulent parmi les usagers.

Perception des non usagers

La consommation de Méthadone® semble être banalisée aux yeux de certains jeunes : *« On trouve facilement de la métha de rue et j'ai quand même eu deux cas cette année de coma alcool plus métha chez des mineurs qui faisaient la teuf , et on leur a dit « goûte la fiole magique », donc banalisation du produit ».* (GFS) Cependant, nos capteurs en milieu festif ne nous ont pas fait remonter d'information de ce type, cela reste anecdotique.

Petit trafic

Depuis la baisse de disponibilité du Skénan®, nous avons pu observer une augmentation du trafic de rue de Méthadone®. Des usagers sous Méthadone® se « dépannent », troquent avec d'autres produits psychoactifs ou même, de façon moindré, la vendent notamment à des personnes voulant pallier un arrêt momentané de consommation d'opiacés.

²³ Ce programme se veut moins contraignant que les protocoles habituels. Cependant, les patients doivent se déplacer chaque jour et ne peuvent bénéficier que d'une dose de 60mg par jour, afin d'éviter des surdoses, en cas de polyconsommations.

²⁴ Argot désignant le gonflement des mains, entre autre suite aux injections de Subutex.

L'USAGE D'AUTRES MEDICAMENTS

Les médicaments sont encore cette année l'apanage du public urbain. Face à la pénurie de Skénan®, certains usagers compulsent le Vidal et tentent de nouvelles expériences. Les dérivés morphiniques sont très recherchés, comme les médecins susceptibles de les prescrire d'ailleurs. Ensuite viennent les benzodiazépines et autres tranquillisants, qui prennent le pas sur la codéine, peu connue des « nouveaux tox ».

Les séjours en service psychiatrique sont l'occasion de nouvelles prescriptions. A la fin du séjour, ordonnances ou traitements en main, certains usagers initient l'entourage à ce « nouveau produit ».

Les séjours en prison, où beaucoup de médicaments sont prescrits, posent également question en raison des facilités de mélanges, d'échanges et d'expérimentations...

La peur de la pharmacodépendance semble omniprésente pour beaucoup : *« J'entends des gens qui disent je ne veux pas de traitement car je ne veux pas devenir dépendant »* (GFS).

L'usage de ZEPAM : Valium®

Le Valium® est un produit qui reste relativement présent dans les consommations du public de rue. Cependant, c'est aussi un médicament sur lequel les médecins semblent plus attentifs et qu'ils tentent de moins prescrire. Il est constaté une légère baisse de sa disponibilité en 2004, même s'il est largement présent parmi les usagers de Skénan® qui l'ont beaucoup utilisé et l'utilisent encore pour assurer la transition entre les sulfates de morphine et la substitution.

C'est un produit qui répond par son effet sédatif au désir de certains consommateurs, d'oublier leur quotidien difficile, de rester dans un état second, de somnoler voire de « se défoncer ». Certains l'utilisent ainsi comme un somnifère et d'autres, intentionnellement ou non, comme « stimulant », en raison de l'obtention d'effets paradoxaux, en cas de forte dose consommée.

L'usage de TRIHEXYPHENIDYLE : Artane®

Ce produit semble faire son retour sur le site. La consommation d'Artane® était anecdotique. Elle apparaît cette année plus épisodique. Les consommateurs sont plutôt jeunes, entre 20 et 25 ans. Ils utilisent ce produit à un moment donné, pour faire la fête dans la rue ou dans le squat. Deux usagers qui ont entre 20 et 25 ans en ont parlé. Ils en ont pris pour *« avoir la pêche, faire la fête, être comme ivre et tripper avec quelques hallucinations »*. Ils confiaient avoir de *« nombreux blancs sur leur soirée »*. L'un deux, avait eu un comportement agressif, mais de cela il ne se souvenait pas. Le produit leur avait été offert : *« Il y en a de temps en temps, et ceux qui en veulent, ils en profitent »*.

Cependant, ce produit garde une image relativement négative, du fait qu'il est parfois intégré dans des bières qui tournent dans la rue au sein des groupes de marginaux, ceci en vue de *« faire les poches de leur victime »*.

L'USAGE DE STIMULANTS

L'usage de Cocaïne

La présence de cocaïne est de plus en plus prégnante dans les rassemblements festifs comme dans le milieu urbain et de plus en plus banalisée. C'est *un produit branché, personne ne se demande ce que peut donner une consommation de coke à long terme* ». Les prix restent relativement stables, entre 50 et 85 €/g.

Disponibilité / Accessibilité

Le groupe focal répressif rapporte une présence accentuée lors des contrôles. Ils considèrent qu'« *à partir du moment où il y a une demande, il y a une offre derrière* ».

En milieu urbain, la cocaïne est particulièrement appréciée par les personnes vivant dans la rue. Même si son usage est occasionnel, il n'apparaît pas comme festif. Certains professionnels observent des usagers agités, logorrhéiques²⁵ avec des pupilles dilatées.

En milieu festif, elle est parfois plus présente que certains produits comme l'ecstasy. C'était l'inverse jusqu'alors. Elle se consomme également lors de simples apéritifs, parfois en semaine. Elle est alors associée à l'alcool, au tabac et au cannabis.

Préparation / Mode d'administration

Pour être sniffée, la cocaïne doit être pulvérulente et très fine. Or, ce produit ne s'y prête pas toujours, en particulier lorsqu'il est « trop gras ». Voici une technique astucieuse qui nous a été rapporté dans ce cas. « *Quand il choppe de la coke qui fait des grumeaux quand on la travaille, il fait couler de l'eau chaude pendant quelques minutes à l'intérieur d'une assiette. Ensuite, il l'essuie et au cul de celle-ci, il travaille la coke. Avec l'effet de chaleur, l'humidité s'évapore et le produit se travaille mieux.* »

En milieu urbain, la cocaïne est sniffée et injectée. Dans le cas d'injections compulsives, on peut observer des consommations de deux grammes par jour, par injection à peu près toutes les deux heures. Certains cas relatent « *une injection toutes les dix minutes* ».

En milieu festif, on soulignera l'attention portée par beaucoup à l'utilisation de la paille personnelle. Les messages de réduction des risques semblent avoir porté leurs fruits. Néanmoins, les plus âgés utilisent souvent un billet de monnaie qui, parfois, tourne pour 2 ou 3 personnes.

Ce produit permet de « *sortir d'une certaine torpeur quotidienne, de se donner un coup de pêche* ». Cependant, cet effet est relativement éphémère (30 min. max.) et cède sa place à une première « descente », où le consommateur ressent encore le produit, mais d'une façon nettement moins intense. C'est comme un « *flottement entre deux états* », qui l'amène à vouloir en sortir. Alors, soit il en reprendra, pour retrouver l'effet recherché, soit il tentera de réguler avec un autre produit.

Régulation

La descente de cocaïne est relativement mal vécue par les consommateurs. Cet aspect semble alors avoir été intégré dans l'usage. Certains consommateurs, surtout dans le milieu urbain, prévoient « *quelque chose pour faciliter la descente* ». L'héroïne est alors « *la plus efficace* », mais la résine de cannabis, bien que moins radicale dans ses effets sédatifs est aussi utilisée à cet effet. Cette « précaution » n'est pas prise par tous, notamment par les plus jeunes. Cela provoque alors des crises d'irritabilité voire d'agressivité.

Le groupe focal sanitaire fait remarquer que la Méthadone® de rue, en descente de cocaïne, est très appréciée et apparemment se trouve très facilement « *Moi j'ai été étonné de voir des gamins et des gamines, tout juste dix-huit ans ou à peine, avec le petit flacon de 60 mg de Métha* ».

La baisse de disponibilité ne permettant plus à certains consommateurs du milieu urbain d'amortir la descente de cocaïne, ils prennent alors en quantité alcool ou médicaments psychotropes. (GFS). Il est arrivé de voir des consommateurs qui, pour réguler le côté compulsif de la consommation de cocaïne, la fume basée ou non, dans des joints, associée à de la résine de cannabis. Cela reste des comportements isolés.

²⁵ Présentant un besoin irrésistible de parler.

Dans le cadre festif, l'alcool est un produit très apprécié en association avec la cocaïne. L'association avec le champagne amortirait les effets secondaires de la cocaïne et permettrait également d'apporter une touche enivrante qui facilite la déconnexion avec la réalité.

Santé

Communs aux deux milieux, des problèmes cardiaques ont été mentionnés. Certains ayant nécessité des interventions chirurgicales, avec la pose de stends²⁶. *« Cette année, quelques cas ont fait un court passage par les urgences, ils ont été en cardio (service de cardiologie) pour des intoxications à la cocaïne et des sidérations myocardiques²⁷, qui sont revenus à la normale au bout d'une dizaine de jours.*

La pathologie se situe sur le muscle lui-même et est liée à une mauvaise irrigation du muscle cardiaque pouvant provoquer une sidération temporaire avec augmentation des enzymes.

« Pour un des cas, il s'agissait d'un jeune homme qui consommait de la cocaïne pour la première fois, il ne la basait pas, il se la mettait dans le pif, pure et en une soirée il a dû se taper pas loin d'un g. Suite à un malaise, il est passé par la réa médicale (service de réanimation) et puis très rapidement en cardio en raison de l'état de son muscle cardiaque et d'une éventuelle nécessité de greffe ».

« Et l'autre c'était une jeune femme qui utilisait la cocaïne basée. Elle faisait également usage d'héroïne, se shootait le Subutex®, et à l'occasion fumait de grosses quantités de crack. Le cardiologue a repéré une baisse de la fraction d'éjection ». Un troisième cas concernait un homme qui avait consommé depuis plus d'une dizaine d'années de la cocaïne en sniff régulièrement. «Le pronostic était sombre parce qu'il y a une grosse cardiomyopathie derrière. L'effet de la cocaïne a été mise en avant par les cardiologues ».

Chez les injecteurs compulsifs, ce produit a effet coupe-faim. *«Des amaigrissements fulgurants »* sont observés.

Un usager en consommant occasionnellement par injection a eu une poussée d'acné sur le visage et dans le dos. Cela se retrouve également chez des « baseurs ».

Une jeune femme de moins de trente ans, suite à une consommation de champagne et de cocaïne, présenta une infection urinaire. Les analyses révélèrent un taux élevé d'oxalate de calcium.

Groupes de consommateurs

Un rajeunissement est observé. La cocaïne semblait jusqu'alors consommée par des personnes ayant au moins un an de consommations diverses²⁸. C'est toujours le cas cette année, mais certains témoignages rapportent des consommations chez des mineurs.

En milieu festif, la cocaïne est toujours très présente dans certains lieux ou milieux « branchés » de la nuit où elle est associée massivement à l'alcool.

En milieu urbain, la cocaïne serait plus consommée, notamment chez les injecteurs, « anciens habitués » de l'injection de Skénan®. Il pourrait paraître paradoxal de remplacer un sédatif par un stimulant, les effets étant opposés. Ces personnes, en manque de produits à injecter, se sont d'abord tournées vers l'héroïne, mais qui, de mauvaise qualité, n'aurait pas apporté les effets recherchés. La cocaïne, associée à un traitement de Méthadone®, permettrait alors de pallier le manque et de procurer un effet de « défonce ».

Perception des usagers

En milieu festif, la cocaïne peut occuper une place prépondérante lors de soirées désirées exceptionnelles. Elle reste pour certains un produit dangereux, incluant une dépendance psychologique forte, particulièrement dans la facilitation du « contact social ». La cocaïne n'en reste pas moins pour eux le produit à consommer lors de grandes occasions, l'« extra ».

Le témoignage de cette consommatrice, d'une trentaine d'année, résume assez bien le rapport que peuvent avoir les usagers avec ce produit. Elle consomme en sniff : *« J'aimerais bien arrêter mais j'ai du mal à dire non. Pourtant, des fois, ça le fait pas. Il y a le moment où ça monte, où je me sens bien, où je parle. Mais, ça m'angoisse rapidement. Alors, il faut que j'en reprenne. La coke, tant que tu en as, tu en prends. Il n'y a rien qui t'arrête.(...) La semaine dernière, on en a pris un trait, et puis après forcément, on en a pris d'autres. Ca, pendant toute la nuit. On s'est couché à 7h, au milieu de la semaine. Ma journée était*

²⁶ Petits ressorts mis dans les coronaires pour les dilater.

²⁷ Souffrance du muscle cardiaque.

²⁸ Rapport TREND Rennes 2003, page 27

fichue, j'étais décalée et ça me met mal à l'aise. Tu le ressens longtemps physiquement. Mais c'est pas facile de s'arrêter. C'est pas comme l'héro, où tu es obligé de t'arrêter : soit tu piques trop du nez, soit tu es malade. La coke, non, c'est quand il n'y en a plus que tu t'arrêtes. »

Appellations

Les différences entre cocaïne synthétiques et végétales ont de nouveau été faites par les usagers et les vendeurs. Cependant, la notion de synthétique qui était jusqu'alors péjorative, tend à être de plus en plus utilisée. Ainsi, il n'est pas rare d'entendre : *« Tiens, goûtes moi cette coke, c'est de la synthé mais elle très bonne »*. D'autres avancent que cette bonne cocaïne synthétique peut même être basée.

Petit trafic

La cocaïne est de plus en plus consommée par les usagers du milieu urbain. Le fait est qu'ils avaient gratuitement le Skénan® qu'ils consommaient. Leurs besoins quotidiens en cocaïne les amènent donc souvent à pratiquer la revente de ce produit.

En milieu festif, hormis les filières classiques, on peut voir apparaître de nouveaux profils de consommateurs/revendeurs. Ils sont souvent dépendants à ce produit, qu'ils consomment basé et parfois aussi en sniff. Ils font régulièrement des allers-retours en Hollande, pour acheter par 100 ou 200 g. de produit, qu'ils *« touchent alors aux environs de 20 ou 40€, suivant la qualité. Le but pour eux après, c'est d'écouler rapidement la marchandise, pour pas se faire chopper, mais surtout pour pas tout cramer en conso »*. Ils tentent donc de vendre par 10 g. et soignent leurs clients afin de les fidéliser. *« Ils lui payent une petit base pour faire goûter et surtout lui disent en repartant d'envoyer des potes qui cherchent de la bonne C ! »*

Scène ouverte

A présent, si rouler un joint dans une soirée ne choque plus, la consommation de cocaïne elle, doit encore s'entourer d'un certain nombre de précautions pour être tolérée. *« Dans une pièce voisine de la pièce principale, les possesseurs de cocaïne préparaient des lignes de coke, prises en sniff, puis les proposaient à leurs amis, amis qui étaient invités à proposer (discrètement) à untel ou untel de venir prendre « son trait » après. Ainsi progressivement toutes les personnes susceptibles de consommer ce produit passèrent dans cette pièce. Contrairement à beaucoup de soirées, et c'est peut-être dû à une volonté de préserver l'ambiance conviviale dans la pièce principale en cette occasion particulière de réveillon, il n'y avait pas de seconde soirée dans la pièce désignée aux sniffs »*.

L'usage de Crack

Ce produit n'est presque jamais trouvé sous cette appellation. Le terme de « free-base » est le plus utilisé. La connotation serait moins dramatique que celle des « crackers de Stalingrad²⁹ ».

Disponibilité / Accessibilité

Que ce soit dans le milieu urbain ou festif, ce produit semble être plus disponible. Le produit le plus proposé cette année serait le plus souvent prêt à fumer.

Selon un de nos capteurs en milieu festif, l'usage de cocaïne en free-base est une pratique très répandue, chez les consommateurs de cocaïne : *« La base, ça se répand énormément. J'ai un pote dealer, il est parti en Hollande. Là-bas, il achètera que de la coke basée. Si elle n'est pas basée, elle ne se vend pas. Ca veut bien dire que tout le monde fume, non ? »*

Le prix du gramme de crack serait passé de 100 à 80€ Ceci pourrait s'expliquer par le fait que les « grammes » pèsent en réalité moins. Acheter un gramme et n'avoir que 0.7 grammes parce qu'il est basé à l'achat serait passé dans les mœurs. *« C'est à dire que des gens achètent des cailloux de 0.7g au prix de 1g. Comme il sait qu'il l'achète déjà basée c'est 0.7g ou 0.8g en fonction. Souvent soit ils la basent sur place ou ils achètent un gramme et ils demandent au dealer, parce qu'en général ils ne connaissent pas la manipulation avec le bica (bicarbonate de soude) ou l'ammoniaque, ils demandent au gars de la faire et c'est logique d'en avoir un peu moins parce que le gars la base. »*

²⁹ Place parisienne réputée pour la consommation et la vente de crack.

Préparation

Certains usagers parisiens, remarquent que sur notre site, la cocaïne est couramment préparée avec de l'ammoniaque contrairement à Paris où le bicarbonate de sodium serait plus utilisé.

Groupes de consommateurs

Comme auparavant, les usagers, surtout des hommes, auraient majoritairement plus de 20 ans. Il s'agit en général de « teufeurs » qui ont connu ce produit lors de temps festifs.

Régulation

Dans le milieu urbain, d'accessibilité facile, le Valium® serait utilisé pour la descente de cocaïne.

Perception des usagers et des non usagers

Une remarque d'un capteur en milieu festif évoque le côté compulsif de cet usage : « *En fait quand tu fumes de la coke, tu passes ton temps à essayer de te reprendre la baffe que tu t'es pris à la première pipe. Et pour ça, tu augmentes les doses et la fréquence même si tu sais que cette baffe, tu ne te la reprendras pas, à moins d'attendre une heure et ça, tant qu'il y en a ...* »

La description qui suit est celle d'un groupe de personnes autour du free-base. Elle nous paraît illustrer cette perception que les usagers ont de cette pratique :

« *Dans un cercle de personnes qui fument de la coke, s'il n'y a qu'une pipe, c'est toujours celui qui a la pipe qui parle. Les autres se taisent. Tu sais pourquoi ? Ils attendent leur tour. T'as fumé ta pipe, t'attends déjà la prochaine. Tu es irrité intérieurement, agacé et le mec qui a la pipe ne se presse pas. Tu attends, c'est pour ça que ça ne paraît pas convivial. Et le mec qui a la pipe, il prend son temps, c'est lui qui a le pouvoir ! Si j'attends mon tour d'avoir la pipe et tout le monde fait ça, lorsque je la prépare, je prends mon temps. C'est inconscient, je crois. Même si je sais que les autres attendent.(...) Est-ce que c'est pour asseoir son pouvoir ? Défendre son territoire ?* »

Interrogé sur le motif de cette lenteur après une attente « irritante », l'un de nos observateurs attribue cela à une volonté de dissimuler aux autres qu'on attend avec impatience. D'autres évoqueront un désir de savourer « *ce moment où l'on est sûr de fumer, qu'on a tous les éléments en main. Le moment finalement où la dégustation est proche, d'autant plus savoureux que l'on sait qu'aussitôt après le plaisir, viendra l'attente* ».

Si le sniff de coke tend à se banaliser dans certains milieux, il n'en est pas de même pour le « free-base ». Cette pratique est considérée, par les non-usagers, comme compulsive entraînant une dépendance psychologique rapide. L'image des consommateurs effraye.

De même, ce regard des non-fumeurs, semble gênant pour les usagers: « *Quand t'as fumé, t'as pas envie de parler avec des gens qui n'ont pas fumé. Peut-être parce que tu as peur qu'ils te prennent pour un extra-terrestre. Tu ne veux communiquer qu'avec ceux qui ont fumé, parce qu'ils savent ce qui se passe* ».

L'usage d'ecstasy

La présence forte qui avait été constatée les années précédentes dans certains milieux, semble avoir légèrement baissé. Certes, l'ecstasy est un produit que l'on retrouve à présent partout, mais en quantité moindre. Les revendeurs n'ont plus que quelques dizaines de comprimés lors des événements festifs au lieu des centaines qu'ils avaient les années précédentes. Ainsi, lors de certaines petites soirées privées, les consommateurs ont été rationnés, ou se sont tournés vers un autre stimulant parfois présent en plus grande quantité comme la cocaïne. Ceci aurait amené certaines personnes à faire des provisions pour des temps festifs à venir.

Accessibilité

« La teuf » n'est plus le passage obligatoire pour qui veut consommer un ecstasy. Ainsi, les soirées étudiantes ou « privées » (anniversaire, mariage ...) semblent être l'occasion de ce type d'expérimentation.

En milieu urbain, l'effet recherché serait avant tout l'aspect stimulant de l'ecstasy plutôt que son effet « love ». La recherche de sensations de chaleur est également fréquente durant l'hiver.

Dans le milieu festif, il est surtout consommé en vue d'orienter positivement et durablement l'humeur, d'être communicatif avec son entourage contrairement à la cocaïne dont les effets sont plus fugaces.

Santé

Le groupe focal sanitaire a collectivement observé que le nombre de consommations problématiques de ce produit augmentait. Les « dérapages » seraient plus fréquents. Les consommations peuvent dépasser largement le cadre festif et le week-end. Des professionnels parlent même d'un usage parfois « auto-thérapeutique », dans le cas de consommations quotidiennes. Des états hallucinatoires apparaissent alors chez

certaines sujets. Cependant, aucun élément ne permet de dire si cet état, qui est parfois de l'ordre de la maladie mentale, est induit ou révélé par ce type de consommation.

Quelques cas de crises d'épilepsies sont aussi remontés. Cette relative récurrence amène les professionnels à penser que ce type de consommation peut avoir comme effet d'abaisser le seuil épiléptogène³⁰, comme cela est décrit pour les amphétamines.

Groupes de consommateurs

Le profil des consommateurs s'est modifié probablement en raison de la banalisation de l'ecstasy. Ainsi, il semble que les femmes soient de plus en plus nombreuses.

De même, dans le milieu urbain, parmi la tranche d'âge 18-25 ans, des consommations excessives sont relevées. Cette situation pose particulièrement le problème de l'accès aux informations favorisant la réduction des risques auprès de ce public.

Il semble en être ainsi pour certains jeunes rennais qui, pendant leurs vacances, viennent chercher l'aventure auprès de consommateurs. Certains passent alors le pas et expérimentent ce produit sans information. Il peut alors notamment leur arriver de prendre plusieurs comprimés sans s'hydrater.

Perception des usagers

En lien avec ce que nous avons pu énoncer précédemment, il semble que, pour certains, l'ecstasy soit perçue comme un médicament, un anxiolytique, comme une aide à affronter une situation stressante au niveau relationnel. Mais c'est une perception minoritaire.

La perception positive (comme produit de fête, perception la plus répandue) de l'ecstasy tend à diminuer chez les consommateurs réguliers de ce produit. Il est courant d'entendre chez eux une certaine déception sur la qualité des produits, ce que ne confirment pas les analyses SINTES. Nous pensons donc qu'il s'agit du phénomène d'accoutumance. Ils gardent alors en mémoire leurs premières expérimentations où ils pouvaient ressentir pleinement «*les effets speed et love*» de ce produit. Des effets qui s'estompent dans le cas de consommations régulières.

L'usage d'amphétamine - speed

La consommation d'amphétamines a été moins signalée sur le site, cette année. Ceci est-il dû à une moindre disponibilité ? Les consommateurs sont-ils moins attirés ? Le speed qui était considéré comme la cocaïne du pauvre, ne serait-il pas remplacé par celle-ci, de plus en plus accessible ? Une partie de la réponse se trouve peut-être dans sa relative banalisation. En effet, le speed n'est pas un produit possédant un caractère exceptionnel aux yeux des consommateurs de ces deux milieux.

Il s'avère cependant que les effets du « speed Polonais » soient très réputés chez les utilisateurs. Les analyses SINTES ont montré qu'il était effectivement plus dosé en amphétamines que les autres. Nous n'avons pas encore rencontré de speed qui soit aussi peu coupé : 90% d'amphétamine le composait, contre 15 ou 20% d'habitude.

L'USAGE D'HALLUCINOGENES

L'usage de LSD

Le LSD, bien que présent cette année, semble moins disponible que l'année dernière. La demande concernerait de moins en moins de consommateurs qui s'approvisionnent alors au sein de réseaux clandestins.

Les délires hallucinatoires seraient plutôt liés aux consommations de champignons psilocybes bretons comme nous allons le voir dans les investigations spécifiques qui suivent.

³⁰ Peut par conséquent favoriser des crises d'épilepsie.

L'usage de champignons

Les usages de substances psychoactives naturelles font l'objet d'une étude approfondie. Nous vous invitons à vous référer aux pages suivantes.

« Les usages des substances psychoactives naturelles sur le site, hormis le cannabis »

Thème approfondi

1. INTRODUCTION

La consommation de substances psychoactives naturelles tendrait à se développer. La possibilité pour les internautes de commander certaines espèces ou d'acheter le matériel nécessaire à leur culture serait une des raisons de cette évolution. De même, une tendance des consommateurs de produits psychoactifs à se diriger davantage vers des produits dits « naturels », jugés moins nocifs que des produits de synthèse, pourrait être liée à cette évolution. Par ailleurs, les champignons se trouvent assez facilement en Bretagne. Leur présence favorise l'expérimentation et la consommation. Nous évoquerons davantage ce dernier point puisse qu'il s'agit de la tendance la plus visible sur la Bretagne.

1.1. Evolution de la consommation des plantes psychoactives sur le site : Un aperçu historique

En Bretagne, la consommation de plantes psychoactives naturelles la plus fréquente est celle de champignons appelés par les connaisseurs « psilos » et par les scientifiques « *Psilocybe Semilanceata* ». Le climat, l'élevage de bovidés et une certaine acidité du sol sont propices à leur présence et leur développement.

Un titre de Billy Ze Kick et les Gamins en folie des années 1990, évoque ainsi la cueillette et la consommation de champignons en Bretagne : « *Mangez-moi ! Mangez-moi ! Mangez-moi ! C'est le chant du psilo qui supplie, qui joue avec les âmes et qui t'ouvre les volets de la perception...* » Nous sommes là face à une consommation répandue et a priori coutumière, qui, si elle sort peu ou prou du cadre festif, ne se restreint pas aux milieux habituels d'usage de produits psychoactifs.

L'amanite tue-mouches est un champignon présent en Bretagne mais dont la consommation reste anecdotique.

Le *Datura*, plante d'ornement, aurait surtout été expérimenté dans les années 70-80 en France. A cette époque, les jeunes alors « *dans le trip baba-cool* » par exemple, étaient attirés par les produits qui provoquaient des hallucinations. Les incidents liés à la prise du *datura* sont alors restés dans les mémoires. Les consommations ont diminué pour ne devenir qu'anecdotiques. Mais depuis 2003, sur l'Ille et Vilaine, des consommations de ce produit ont été à nouveau observées.

D'autres produits naturels sont présents ponctuellement sur notre site mais leur disponibilité est moindre. Il s'agit de champignons hallucinogènes « Mexicains ou Hawaïens », de la « Rose des bois », de l'Ephedra (Herbal Ecstasy), de la *Salvia*, du *Rachacha* et de l'*Opium*.

Des produits tels que le *Peyotl* et l'*Ayahuasca* n'ont jamais été observés par le dispositif TREND, en Ille et Vilaine.

2. SITUATION ACTUELLE DE LA CONSOMMATION DES PLANTES SUR LE SITE

2.1. Caractéristiques démographiques et sociales des consommateurs

Comme le montrent les résultats de l'enquête ESCAPAD menée, lors de la « journée d'appel », auprès de jeunes de 17 ans, la Bretagne se situe en tête des régions françaises pour ce qui concerne la consommation de champignons hallucinogènes. Ceci peut s'expliquer par l'aspect économique et par l'accessibilité de ce produit en Bretagne.

Les caractéristiques démographiques sont diverses. Une intervenante d'une association de prévention en milieu festif déclarera à ce sujet : *« Tu trouves de tout dans ces consommateurs : du petit jeune qui veut essayer parce que ça lui semble drôle et moins dangereux que le LSD, au vieux routard qui a envie de rire un bon coup ! Mais peut-être que tu trouveras au final plus de jeunes. Les consommations d'hallucinogènes me paraissent moins fréquentes quand tu avances dans les tranches d'âge. Question de délire ! »*

Contrairement à certains produits comme les psychotoniques, dont les consommations sont plus nettement observées dans le milieu techno, les consommations de champignons se retrouvent dans divers milieux. Le psilocybe, champignon vraisemblablement le plus consommé, est présent dans de multiples rassemblements musicaux au moment de l'automne, sa période de récolte. Ainsi, les festivals, comme les Transmusicales, sont l'occasion de consommations. Il se rencontre également dans de nombreuses soirées étudiantes organisées pour fêter la rentrée et qui coïncident avec la période de récolte.

Une femme de 25 ans en témoigne : *« Pendant mes études, j'arrivais de Paris. Quand je suis arrivée à Rennes, c'est vrai que j'ai été confrontée aux psilos assez rapidement dans le milieu étudiant que je fréquentais ou en général sur le campus. Je sais qu'il y avait pas mal d'étudiants qui, quand ils avaient fait une récolte massive de psilos, en consommaient d'abord pendant les Trans mais après il y avait aussi des concerts, en tout cas diverses fêtes, ils en avaient jusqu'aux Vieilles Charrues³¹ ! C'était des récoltes de centaines de psilos ».*

Selon les observations ethnographiques, les consommations de psilocybes seraient plus régulières chez le public de rue et sembleraient perdurer dans le temps.

Les plantes et les champignons hallucinogènes réputés puissants tels que le Datura et l'Amanite Tue-Mouches, sont moins expérimentés que les psilos. Ils sont peu connus et présentent une image peu valorisée. Les consommateurs sont plutôt de sexe masculin, âgés de 18 à 25 ans et en recherche de sensations fortes.

Les produits dérivés du pavot tels l'Opium et le Rachacha concernent plutôt des usagers intégrés dans un réseau de consommateurs de produits psychoactifs. Ces substances sont principalement présentes lors de grands rassemblements festifs. Ayant un caractère sédatif, elles seraient plus particulièrement utilisées par des usagers, ayant déjà expérimenté d'autres produits, comme des stimulants, et souhaitant *« redescendre en douceur »*.

La « Rose des bois », la Salvia et des champignons ne poussent pas naturellement en France. Nous supposons que les usagers les achètent à l'étranger ou par Internet.

³¹ Festival qui se déroule fin juillet à Carhaix.

2.2. Les substances consommées, leurs effets recherchés et leurs effets ressentis

Diverses substances psychoactives ont été évoquées dans le cadre de TREND, en Bretagne. Parmi elles, selon les témoignages et observations recueillies, trois catégories semblent se distinguer : les produits courants, les produits occasionnels et les produits rares.

Ainsi, parmi les produits les plus fréquemment cités, nous retrouvons les champignons. Les effets particulièrement recherchés par les amateurs de "magic mushrooms"³² sont des effets hallucinogènes :

Des hallucinations visuelles très colorées, déformant souvent les souvenirs, des hallucinations auditives, des distorsions de la perception des objets et perception altérée de l'espace et du temps : « *Je vois pas les choses pareil, c'est comme si j'avais un champ de vision plus large ...* ».

Ces effets hallucinogènes peuvent être associés à un état euphorique, jovial, des rires inextinguibles : « *On était quatre ou cinq à en avoir pris (des psilos), et puis là j'ai eu un gros fou rire pendant cinq heures à suivre, donc c'était magnifique ! Enfin, c'était l'effet recherché, voilà* ».

Un sentiment d'aisance est également rapporté : « *Il y a des choses auxquelles je prête attention quand j'ai rien pris, je n'y prête plus attention quand j'ai pris des champis (...) Du coup, tu te laisses aller...* »

Les psilocybes, trouvés facilement dans la région sont, et de loin, les produits les plus consommés. Des consommations de champignons mexicains, plus anecdotiques, ont été néanmoins rapportées par deux jeunes femmes : « *Par contre j'ai goûté des plus gros, c'est des mexicains. Je sais que quand ils sont frais comme ça, ils sont gros ils ont une drôle de forme et quand ils sont secs, ils sont plus aplatis, mais c'est des tailles variables quoi.* ». « *Mais ça j'étais avertie que c'était assez costaud comme truc. C'était en Hollande. Et avec deux personnes que je connais bien. C'était sympa. J'en ai pris que dix.* »

De même, voici la description faite par un usager d'une prise d'amanites tue-mouches : « *Les effets de cette amanite, c'est une montée de rire, mais pas aussi débile et sans parano comme avec les psilos. Visuellement, ça fait penser aux micro pointes, genre : « Oh, c'est bleu, ça devient rouge, oh et puis vert !!! » mais vraiment, ça te donne une très grosse envie de rire. Il y a peut-être une distorsion de temps mais elle est sans doute due au fait que le moment passe vite parce qu'il est agréable* ».

Un autre consommateur évoque également une consommation d'amanites tue-mouches mais décrit davantage des effets physiques désagréables : « *Mais la deuxième fois, c'était des Amanites tue-mouches, des trucs qu'on avait trouvé en centre ville, gros comme ça quoi. Et là, j'étais pas terriblement bien non plus. Mais là c'est plus un effet... Malade quoi. Je me sentais des petits changements au niveau des distances, de la vue, tout ça... mais c'était surtout un effet de gueule de bois, au niveau de l'estomac, et de la tête, pas bien quoi ...* »

Le Rachacha et l'Opium quant à eux, proviendraient le plus souvent d'une production personnelle. Ils sont consommés pour leurs effets sédatifs et « planants ». « *Des gens qui consomment du Rach, j'en vois surtout dans les grosses teufs, type tekos ou gros festival. C'est utilisé pour la descente. C'est naturel et ça fait moins peur que la rabla. Sinon, l'opium ou la Rach', en dehors des teufs, je n'ai pas l'impression que ce soit très répandu. Ça doit être surtout être un délire, juste histoire de faire pousser pour assumer sa consommation. Enfin, je pense...* » nous explique un intervenant d'une association de prévention.

Dans son entretien, une consommatrice nous parle aussi du rachacha et de son utilisation en descente : « *La rach, par exemple, c'est pas trop grave, quoi. Je connais pas mal de potes, ça m'est arrivé d'en goûter, ça pose à peine quoi voilà. Je connais des potes qui en prennent en descente de taz, parce qu'ils les gèrent pas bien, donc je me dis, ça à la limite c'est pas trop grave* ».

Il serait recherché par certains comme un sédatif naturel « *qui n'a pas de rajout de produit chimique* ».

³² Anglais pour « Champignons magiques »

Le Datura est un produit qui a défrayé la chronique rennaise à plusieurs reprises, au cours des deux dernières années et qui de ce fait porte bien son surnom, d'herbe du diable.

Les effets recherchés semblent avant tout être hallucinatoires. Pour un infirmier du DCA³³, les jeunes qui ont consommé des graines de cette plante, semblaient rechercher avant tout une défonce à moindre coût. Il compare le comportement de ces jeunes avec celui de ceux qui « *sniffaient de la colle ou du Thrychlo il y a dix ans* ».

« *Des hallucinations sur des hallucinations* » sont les effets décrits par un usager qui venait de consommer ces graines. Il semblait alors bien les vivre, bien que logorrhéique et agité.

Mais s'il appréciait les effets de cette plante, ce ne semble pas être le cas de tous les expérimentateurs. Le délire peut devenir morbide, effrayant. Ainsi, un consommateur rencontré 3 jours après avoir consommé trois têtes de Datura dans un litre et demi d'alcool paraissait effrayé, pleurait, demandait sans cesse que les effets s'arrêtent, et surtout, de ne pas être seul. Son visage était tendu, son regard hagard, il sursautait par moment. Il paraissait effrayé, dans un état de panique. Il disait ne se souvenir de rien des 2 derniers jours mais d'avoir « *comme des flashes sur des hallucinations qu'il avait vécues* ».

Il semble que les effets favorisent les longues marches et les pertes de mémoire.

Dans le milieu urbain, le Datura est surtout connu pour ses effets hallucinogènes puissants. Des effets qui pourraient avoir tendance, chez de nombreux sujets, à prendre un caractère macabre et paranoïaque.

Cependant, d'autres réactions considérées positives ont été rapportées. « *Je devais avoir quinze, seize ans(...) J'ai pris un pied, je l'ai fait pousser chez moi. J'ai coupé des fleurs. J'avais lu dans un bouquin... « Poème du calife », ou je sais plus quoi. Donc j'ai coupé des fleurs, j'ai fait une infu, j'ai bu ça, et ça m'a rien fait sur le moment. J'étais toute seule en fait. Et l'effet que je recherchais, j'étais dans mes trips un peu mystiques et tout... Je recherchais un effet de paix, de sérénité. Donc ça m'a rien fait, je me suis endormie, et je me suis réveillée peut-être cinq heures après et c'est comme si j'avais fait un voyage quoi. On aurait dit un rêve initiatique. Je me sentais régénérée et j'avais l'impression d'avoir vécu un truc magnifique, alors que j'avais juste dormi. (...) J'étais bien barrée dans les trucs indiens et tout... Séances de visions, je lisais pas mal de bouquins là-dessus, et je recherchais le bien-être par les plantes... Me régénérer par la nature, tous ces trucs là. »*

Enfin, parmi les produits cités à titre anecdotique, nous trouvons : l'Herbal Ecstasy, la Salvia Divinorum (dite sauge divinatoire), la Noix de Muscade, la « Rose des bois » et la Kawa-kawa.

En ce qui concerne l'Herbal Ecstasy, un observateur TREND rapportait cette année une augmentation des personnes qui se renseignent ou cherchent à se procurer de l' « Herbal Ecstasy ». Selon un consommateur « *Il s'agit de petites fioles, type Vaporub ou Méthadone®, qui contiennent des solutions à base de plantes dont les effets peuvent être euphorisants ou stimulants. Il faut genre deux fioles pour une dose. Ça existe aussi en comprimés. Il y en a qui contiennent de l'éphédrine : tu ne peux pas dormir, tu peux t'allonger cinq heures, tu n'auras pas fermé l'œil* ». D'après lui « *C'est pas aussi fort qu'un ecsta, mais c'est bien pour faire la fête. Tu te fais une nuit blanche mais l'état de conscience n'est pas modifié. En plus, c'est naturel, ça fait moins de mal, c'est pour ça qu'on le recherche* ». Les effets secondaires et la descente sont réputés moins dangereux. L'Herbal Ecstasy dont il est question était ramené par des amis, lors de voyages en Hollande.

Un usager fait le récit d'une consommation de Salvia Divinorum, avec deux amis. Cette plante fut consommée séchée, en joint. Elle provenait de Hollande. « *Au niveau des effets, c'était pas la grosse baffe, juste une sensation un peu plus forte qu'une grosse beuh. Rien de mystique. On a pas du en mettre assez. C'était la deuxième fois que j'en consomme, ça ne vaut pas forcément tout le tapage qu'on en fait* ».

Une usagère évoque dans ces termes son expérience « *La Salvia, mais ça c'est assez récent, ça date de l'été dernier en fait. J'en avais entendu parler avant, par des potes, et sur Internet même et tout... Il se trouve que des potes se sont procurés des pieds et j'en ai goûté quelques fois.* » Elle en décrira ainsi les effets : « *T'as envie de te marrer pour tout quoi, voilà (...) Non. Je me rappelle qu'en même temps pareil on fumait, on buvait pas mal, et je ressentais surtout un effet violent d'avoir envie de me marrer, puis qui durait pas longtemps...* »

³³ Département des Conduites Addictives

Une seule personne a évoqué une consommation de noix de muscade. Elle explique le contexte et décrit les effets : *«A une époque où vraiment j'allais pas bien, il fallait, quand j'étais chez moi, que je fume tout le temps ou alors que je prenne des médicaments. C'était des trucs pour m'assommer et tout... Et j'avais entendu parler des effets de la muscade, j'avais voulu essayer, et donc un matin en me levant, je bouffe un quart de noix de muscade, plus de dix grammes. Toute la journée, j'avais l'impression d'avoir vingt pets dans la gueule, jusqu'à huit heures du soir, où je me suis endormie. En gros, une heure sur deux de la journée, tu dors ou à moitié, et puis tu comates... je rigolais, en plus ça fait les yeux super super rouges. Ça fait vraiment comme si tu avais fumé mais en plus fort, c'est ça qui était marrant, quoi.»*

L'évocation de la «rose des bois» est, on ne peut plus anecdotique. Un jeune homme l'avait acheté sur Internet. Il en décrivait les effets comme proches du LSD, bien que les effets psychoactifs en soient moins stables. Ainsi, il rapportait davantage de montées et de descentes.

Enfin, la kawa-kawa, connue pour ses effets antidépresseurs, vendue jusqu'à il y a quelque temps en pharmacie, fut citée une seule fois : *«La kawa-kawa j'en ai pris qu'une fois, donc ça fait un effet cotonneux»*. Pris à un plus fort dosage que la normale, les effets sédatifs de la plante semblent donc s'accroître.

2.3. Les dommages sanitaires, sociaux et économiques pouvant être en lien avec la consommation des plantes hallucinogènes

En terme de dommages sanitaires, différents troubles ont été évoqués.

Des troubles de l'humeur et des troubles psychiques, à type de dépersonnalisation ou d'angoisse : pleurs non motivés, troubles de la mémoire. Leur apparition semble dépendre de la dose de produit ingérée, mais reste sans doute possible pour de faibles quantités.

Les hallucinations, lorsqu'elles sont désagréables, peuvent conduire à des états d'agressivité, des réactions de panique avec passage à l'acte, des psychoses aiguës. Ainsi deux consommateurs feront allusion à de tels épisodes : *«C'est une personne que je connais très bien. On est allé à un concert ensemble et il est tombé en convulsion, il avait pris des champis avant. La musique c'était un truc assez tripant. On rentrait bien dedans et tout. Et... Convulsions... Quand on essayait de lui poser des questions rationnelles, de lui demander quelle heure il était, quel jour on était, il disait « Mais là où je suis ça n'a pas d'importance, le temps est une autre mesure ». J'ai pas envie de ressembler à ça en ayant pris des champis. »*

Pour le Datura, les effets sont vasoconstricteurs. Les risques de détresse cardio-respiratoires sont importants.

Cette plante peut être à l'origine de phénomènes de décompensation inquiétants. Ainsi, des états de panique ont entraîné l'admission aux urgences d'une dizaine de ces consommateurs ces deux dernières années.

D'autres évoquent des difficultés pour uriner quelques jours après la prise.

Il semble aussi important de souligner que la prise de ce produit semble engendrer une certaine violence au sein des groupes de consommateurs, où éclatent parfois des bagarres générales.

La consommation de substances hallucinogènes peut amener des effets de type intoxication alimentaire. Ainsi, ce fut le cas d'un usager avec la consommation d'amanites. *«Malade quoi. Je me sentais des petits changements au niveau des distances, de la vue, tout ça... mais c'était surtout un effet de gueule de bois, au niveau de l'estomac, et de la tête, pas bien quoi... »*

Concernant des dommages sociaux ou économiques, aucun élément n'a été rapporté. Il apparaît cependant, qu'à contrario de produits comme les stimulants et les sédatifs, la consommation d'hallucinogènes, ne soit pas régulière. Par là, entendons qu'elle n'a pas l'incidence que pourrait avoir une consommation s'inscrivant dans une dépendance. En effet, les effets hallucinogènes s'amenuisant avec la régularité de l'usage, il semble indispensable d'aménager des périodes d'abstinence pour les ressentir à nouveau. Cependant, chez des personnes qui consomment ces produits quotidiennement sur une période, la vie sociale normale semble difficile, ne serait-ce que par rapport au rythme de vie que cela engendre.

Il a été constaté des répercussions dans certaines structures d'accueil bas seuil. Le Datura et les psilocybes sont consommés occasionnellement par le public de rue, à l'automne. Cette période est alors plus difficile à

gérer. Les tensions, l'agressivité sont plus importantes. Selon les professionnels, les descentes de ces plantes participeraient à cette agressivité.

3. MODALITES DE CONSOMMATION

3.1. Les contextes possibles de consommation

Comme d'autres produits hallucinogènes, les substances psychoactives d'origine végétale sont particulièrement consommées par la majorité des consommateurs dans un cadre festif, leurs effets ne favorisant pas une consommation quotidienne.

Les usagers ayant bien souvent conscience des effets hallucinogènes et de leurs conséquences, semblent réfléchir au contexte possible. *« Est-ce que c'est la bonne soirée pour prendre ce produit ? Est-ce que ce sera avec les bonnes personnes ? Suis-je dans un état d'esprit propice ? »*.

Il semble en tout cas que les consommateurs aient effectivement conscience de la nécessité de consommer dans des conditions adéquates : *« Entourée de gens aussi qui n'en prennent pas forcément, surtout quand c'est des milieux clos, quand c'est pas en teuf. Parce que quand c'est en plein air, avec la musique et tout, c'est bon tu te défoules. Parce que quand c'est fermé tu es vraiment oppressée »*.

A propos des champignons un consommateur nous rapporte ceci : *« En général, on fait ça à la campagne, entre potes, sans qu'il y ait aucun événement gênant qui puisse se passer autour. On fait assez attention à ça. »* La présence des proches semble effectivement être un élément indispensable à l'élaboration d'un contexte rassurant : *« Je ne consomme pas seule. Ca m'est arrivé une fois pour l'Amanite, mais j'étais quand même avec un ami. Mais je consomme pas seule, ça. Et autrement, ben je privilégie forcément des potes qui s'y connaissent, et qui vont en prendre avec moi, et qui, à la limite, vu que j'ai pas plus d'expérience que ça, malgré les quelques fois... Qui pourront plus m'orienter si jamais ça se passe mal... »*.

Néanmoins, dans le milieu urbain, certains peuvent allonger les temps de prises. *« J'ai consommé du Datura pendant une quinzaine de jour »*. Certaines personnes du public de rue nous ont fait part de consommations de champignons sur une quinzaine de jours.

Un contexte inadapté aux effets du produit s'avère gênant, comme le rapporte une consommatrice à propos du kawa-kawa : *« Moi je suis partie à un concert avec mon copain et puis deux ou trois autres personnes qu'on connaissait. Et puis tout le concert... J'étais bien, je me sentais à moitié... Voler, comme si mes mouvements étaient dans le vague. C'était une sensation agréable, mais... Enfin, moi quand je fais la fête, j'aime plus être tonique que... vaseuse, quoi. Donc c'était pas forcément le bon endroit pour prendre cette plante non plus »* L'endroit idéal aurait été, selon elle : *« En intérieur, déjà, qu'il n'y ait pas d'agression extérieure, parce qu'après on s'était fait gazer par les CRS. Avec des gens qu'on connaît, avec qui on se sent à l'aise, de la bonne musique et puis... Voilà »*.

Le bien-être physique a évidemment son importance : *« En fait c'était le moment où je me faisais faire les dreads³⁴ ! Pareil, ça s'est pas très bien passé, j'espérais que je serais moins malade que l'autre fois, mais c'était plus... J'avais l'impression qu'on m'arrachait la peau du crâne, parce que ça tirait super fort quand même !!! »* (à propos d'une consommation d'amanite).

3.2. Les motivations dans le choix de consommer

Les motivations dans le choix de consommer certaines plantes plutôt que d'autres sont diverses.

Certaines d'entre elles ont la réputation de ne pas être comestibles en raison notamment des troubles digestifs qu'elles peuvent occasionner. Elles sont alors délaissées. D'autres sont recherchées pour leurs effets considérés globalement positifs.

Le champignon, et en particulier les psilocybes, est un produit hallucinogène apprécié pour la facilité de gestion des effets. *« L'avantage » de cet hallucinogène, c'est qu'on gère facilement. Il y a un effet dose, et c'est sans surprise au sens désagréable du terme. Avec un trip tu ne sais jamais comment il est dosé »... « En*

³⁴ Nattes réalisées à partir de cheveux emmêlés

fonction du nombre tu as un effet, c'est beaucoup plus facile à gérer qu'un produit de synthèse. Sans même parler de l'image écolo du produit ».

La puissance des effets peut être un frein à la consommation ou à l'expérimentation même si pour certains l'absence d'information n'empêche pas la prise et, par conséquent, peut s'avérer désastreuse.

Le Datura présente des effets réputés très forts et difficiles à maîtriser. Cela dissuade plus d'une personne d'en consommer malgré l'accessibilité relativement aisée. Ainsi, même un des usagers, pour qui l'expérimentation de ce produit s'est bien déroulée, déclare : *« J'ai appris après, j'aurais dû me renseigner mieux que ça avant, que ça pouvait être assez dangereux, finir en psychiatrie ou même mourir carrément, ou être dans le coma... ».*

3.3. Modalités de préparation et matériel utilisé

Il ne nous a pas été décrit de matériel destiné particulièrement à l'usage de substances psychoactives naturelles. Les modalités de préparation de tous les champignons hallucinogènes peuvent être culinaires. Ils peuvent être consommés avec une omelette ou dans un sandwich afin d'en sentir moins le goût. Ils peuvent aussi être conservés dans du miel ou dans une bouteille d'alcool fort. Un observateur nous rapportait une recette de rhum dans lequel il laissait macérer de l'herbe et des psilos, un cocktail aux effets puissants.

Les champignons sont consommés séchés ou frais ou bien, très souvent, en infusion.

Selon un usager, l'amanite tue-mouches se consommerait séchée. A priori, elle contiendrait un alcaloïde qui apparaîtrait en séchant, provoquant ces effets, tandis qu'un autre alcaloïde, qui rendrait le champignon non comestible, se résorberait, en séchant. *« Il faut que le champignon soit bien séché, pour ne pas tomber malade ».*

Le Datura, lorsque la saison s'y prête, présente comme des poches appelées aussi «bottes ou bocs » qui contiennent entre 150 et 200 graines. Ces graines sont ingérées directement ou infusées. Les graines peuvent aussi être mises en décoction dans de la bière.

La sauge divinatoire est séchée et consommée tel que décrit précédemment ou bien fumée de la même manière que le cannabis, en douille ou en joint.

3.4. Quantités consommées et fréquence de consommation

Les quantités consommées sont très variables. Pour les champignons, cela dépend de la variété consommée. *« Ca dépend, si c'est des bretons, j'en prends cinquante ».* Un minimum de dix psilos semble nécessaire pour obtenir *« quelques effets légers ».* Certains témoignent de consommations de 100 ou 200 psilos. Pour obtenir des effets équivalents, la quantité de champignons mexicains ou d'Amanites tue-mouches, est moins importante.

Interrogé sur sa fréquence de consommation, un usager répond : *« Ca dépend de la saison. En saison, peut-être deux, trois fois par mois. Sinon, moins d'une fois par mois (...) Ouais disons une fois par mois en sautant un mois de temps en temps. »* En ce qui concerne les plus longues périodes sans consommer de champignons : *« Je saurais pas dire quelle période exacte, mais ça doit faire des périodes de... Oh, les plus grosses ça doit faire trois, quatre mois... »* ou bien *« La plus longue période ? Huit mois... ».*

Comme évoqué précédemment, il semble que les hallucinogènes soient pris moins fréquemment que des produits comme les stimulants ou les opiacés.

Nous n'avons pas d'éléments concernant les autres produits.

3.5. Dosage, durée des effets de la substance prise

La quantité de champignons psilocybes consommée en une fois semble se situer entre vingt et trente par personne en moyenne : *« En fait on était plusieurs à prendre les infus (de psilos), donc ce qu'on faisait on mettait trente champis par personne, pour commencer. On en faisait un peu plus, pour que trois quarts d'heure après, si les personnes à qui ça faisait rien puissent en reprendre ».*

Pour un autre usager : *« Quand c'est des psilos, le maximum que j'ai pris c'était un peu plus d'une vingtaine quoi, et en plus ça m'avait pas fait grand-chose, mais les Mexicains, c'est des sachets où ils sont compactés, ça doit faire cinq, six champis. »*

La durée des effets des champignons est variable. Un consommateur nous rapporte : « ...Sept heures après j'ai commencé à descendre, mais je pouvais pas dormir. Donc les effets n'étaient pas forcément finis ».

Selon une consommatrice : « Ca dépend : les dernières fois que j'en ai pris, début de matinée, quoi... Vers cinq, six heures du mat', la fatigue commence à se faire ressentir, et puis je sais pas, je dirais que ça doit durer quand même... Cinq heures, six heures, par là, quoi... »

Différents dosages de Datura ont été rapportés au cours des dernières années. Certains prenaient une centaine de graines, dosage recommandé par les plus anciens consommateurs, tandis que d'autres, avides de sensations fortes, allaient jusqu'à mille graines.

Les effets paraissent durer longtemps. Un usager, deux jours après en avoir consommé, subissait encore les hallucinations. Elles ont diminué le 3^{ème} et 4^{ème} jour. Un autre, trois jours après en avoir consommé, vivait encore les hallucinations visuelles et auditives. Il ne semble pas y avoir de réelle descente, les effets s'estompent doucement. « Ils peuvent réapparaître avec comme des flash-back de quelques secondes, une semaine après ».

Les dosages de la Salvia, sont imprécis : « C'était des grosses, grosses, grosses douilles parce qu'ils me disaient qu'il fallait en prendre pas mal quoi » A propos de la durée des effets, cette consommatrice raconte : « Ben ça dure pas longtemps, quoi, dix minutes. Dix minutes, un quart d'heure... »

Enfin, dans le cas de la noix de muscade : « Moi je prenais de la noix de muscade en poudre, et au début j'en prenais un quart. Et au fur et à mesure que j'en prenais, après j'en prenais une demi-boîte. »

3.6. Modes d'administration

Au moment de leur récolte, les champignons se consomment frais. Ils sont parfois séchés ou congelés pour être consommés à une autre période, intégrés ou non à une préparation culinaire, ils peuvent « être bouffés comme ça, mâchés, gardés un peu dans la bouche, quoi, et avalés ensuite. Si on est plusieurs en général on partage ça.... C'est assez dégueulasse, mais bon, tu te forces, tu te dis : ça va peut-être mieux monter, si tu prends le temps de mâcher, laisser ça macérer et puis après j'avale », ou consommés en infusion.

Des produits comme la « rose des bois » ou le Datura sont consommés par ingestion, sans accompagnement ou alors en infusion. La sauge divinatoire est, quant à elle, intégrée dans un « joint », de la même façon qu'un joint de cannabis. Elle peut également être consommée en « douilles »³⁵.

3.7. Les effets indésirables et leur mode de gestion

L'usage de substances psychoactives naturelles provoque couramment des effets indésirables sur le plan physique notamment sur le plan digestif. « Quand tu discutes avec des gens qui prennent des champis, ils parlent souvent du mal de bide. Après, ça dépend des personnes... »

Seul un usager, à propos des amanites, décrira un procédé visant à réduire ces effets : « Il faut que le champignon soit bien séché, pour ne pas tomber malade (...) Mais, par peur d'être malade, je l'ai consommé petit bout par petit bout, en me disant si je suis malade, j'arrête ».

D'autres effets plus ou moins indésirables sont rapportés. Ils dépendent de la capacité psychique du consommateur à gérer ces effets, à pouvoir lâcher prise. « On peut parler des bad trips. Il n'y a pas grand monde pour apprécier ces effets là. C'est des périodes de malaise et si tu te prends à trop réfléchir à ce moment-là... Ca peut être long et pas très drôle. »

Des propos appuyés par ce témoignage : « J'étais pas très à l'aise, c'était avec des gens que je connaissais, mais j'étais perturbée dans ma tête, puis les champis « ça va me réveiller d'en prendre ». C'est pas le truc à faire, quoi... Et donc j'avais l'impression que ça me faisait rien, que j'avais pas de montée ni rien, et puis j'en ai eu marre, je suis allée me coucher, et puis en fait, j'ai fait la nuit blanche dans mon lit, à réfléchir. » Depuis, elle en retire cette conclusion : « Non, mais en fait les champis, si tu passes pas à autre chose, si tu te concentres sur un problème... Tu peux pas t'en échapper après quoi, tu restes bloquée dessus tout le long de ta défonce ». Et lorsqu'on la questionne sur une éventuelle évolution dans sa consommation, elle explique : « Maintenant je me sens plus d'en prendre même si je dois sortir ».

³⁵ Comme pour le cannabis qui est alors substitué par le Datura.

Le principal effet indésirable de la noix de muscade serait son aspect sédatif : « *La noix de muscade, grosse fatigue, quoi. Tu as l'impression vraiment que ça t'a tiré toute ton énergie.* »

Enfin, vis-à-vis de la gestion des effets indésirables, selon une consommatrice : « *C'est valable pour presque toutes les drogues, comme je me drogue pas mal... c'est penser à manger. Et juste penser à boire aussi quand je prends des taz, ça j'essaie d'y penser, boire de l'eau.* »

3.8. Les produits utilisés en association

L'alcool et le cannabis seraient fréquemment consommés en association avec les produits naturels. Ces deux produits font comme partie intégrante du contexte de consommation des hallucinogènes ou des stimulants : « *Les fois où j'en avais pris au début, c'était pas associé, du moins pas avec autre chose que l'alcool et le bédof³⁶. Ouais, c'était petites hallus tranquilles et tout, ça va quoi, quand c'était des bons champis* ».

D'autres associent également du MDMA : « *Du coup je profitais plus des effets hallucinatoires... Ben c'est-à-dire qu'en teuf je me posais devant le mur et j'appréciais bien et les couleurs, et les sons, et puis en plus, j'étais bien grâce au taz.* »

Dans le milieu urbain, certains usagers consomment du Valium® ou du Séresta® pour accompagner les descentes de champignons ou la fin des effets du Datura..

Nous n'avons pas recueilli d'éléments concernant les autres produits.

4. MARCHÉ DES PLANTES ET MODALITÉS D'APPROVISIONNEMENT

4.1. Disponibilité

La disponibilité est variable selon les produits. Les psilos sont disponibles facilement, mais uniquement durant l'automne. Les conditions climatiques ont également une importance. La canicule de l'été 2003 a grandement limité la pousse des champignons.

« *Ensuite, tout dépend de la prévoyance de la personne. Si elle est du genre cigale ou fourmi. Si elle pense à en mettre de côté pour les faire sécher, elle leur fera acquérir une valeur car ils seront moins disponibles au moment de l'été. Une période où les gens peuvent pourtant davantage faire la fête sous produits hallucinogènes* ».

Des plantes comme le Datura sont disponibles ponctuellement. Leur apparition sur le marché dépend de la présence et la floraison de ces pieds dans les jardins en qualité de plantes ornementales. Il en fut ainsi dans certains lieux publics en 2003 et 2004. La préfète a fait la demande aux municipalités d'être vigilantes et d'ôter ces plantes des parterres et des parcs.

L'opium et le Rachacha importés sont peu présents sur le site. Il s'agit plus souvent de confection « maison ». Leur disponibilité semble se situer dans des cercles restreints de proches ou d'initiés.

La disponibilité de produits plus rares tel que la LSA-Rose des Bois ou les champignons hallucinogènes exotiques est liée, quant à elle, à des événements festifs dont l'ampleur engendre un brassage de populations, comme lors des Transmusicales ou des Vieilles Charrues.

Pour conclure, les produits naturels sont particulièrement disponibles au moment de la récolte. Celle-ci tend à s'amoinrir dans les mois qui suivent.

4.2. Accessibilité

L'introduction de mots-clefs précis dans les navigateurs de recherche sur Internet permet l'accès à des sites où l'internaute peut commander différents produits. La procédure est simple, ce qui désormais facilite l'accès à ces produits. «La peur du gendarme» représente néanmoins un frein pour une bonne partie des personnes. Le côté illicite de ce type d'achat ne les incitant pas, d'ailleurs, à communiquer ce type d'informations.

L'accessibilité aux produits plus régionaux comme les psilocybes dépend de la connaissance que peuvent avoir les personnes des champs alentours. Il en est de même pour des usages plus marginaux comme ceux de Datura

³⁶ Argot désignant un joint de cannabis.

ou d'Amanites. *« Finalement, quand tu regardes, c'est possible de s'en procurer facilement. Après, pour ce type de produits, c'est plus une histoire, « avoir envie ou pas de vivre ce type d'expérience »*

Pour les autres produits, cette accessibilité dépend de la proximité de l'utilisateur avec une personne disposant de ce type de produits. Pour résumer, hormis la circulation dans des cercles restreints, l'offre semble peu élevée.

4.3. Prix

Les produits psychoactifs naturels ont une valeur toute relative.. Ainsi, du fait de leur disponibilité et de leur accessibilité, les psilocybes n'ont quasiment pas de valeur marchande et particulièrement au moment de la cueillette.

« Les psilos, je sais pas trop, parce que ça varie vraiment, comme en plus on peut en trouver partout. Quand c'est des pochettes de 20 ou 30 €, c'est des doses pour deux ou trois personnes. Après en plus gros, je sais que ça peut se trouver à moins cher ». (consommateur)

Les psilos possèdent éventuellement la valeur d'un produit de troc. Dans la majorité des cas, ils sont l'objet de dons. Par contre, lors d'une période éloignée de la cueillette, le psilo voit sa valeur augmenter.

De même en dehors de sa région de provenance, le produit acquiert une valeur marchande. *« A un teknival du 1er Mai, des Bretons étaient tout contents de pouvoir vendre 1 franc (à l'époque) à des Parisiens le champignon. Ils auraient pas pensé pouvoir les vendre ».*

Les autres produits naturels sont, eux aussi, plus souvent objets de troc ou de dons que d'achat. Il en est ainsi pour des produits tels que le Datura, accessible dans les jardins, et pour des produits comme le Rachacha et l'Opium, lorsqu'ils sont de fabrication «maison». *«Le montant de leur vente ne compenserait pas tout le travail fourni pour obtenir le produit fini, autant le proposer à un ami passionné. Sur de tels produits, tu as peu de rendement donc peu de business ».*

Les produits, tels les champignons mexicains, vendus dans des pays limitrophes ont des prix stables : *«Une dose pour une personne, ça va être à peu près 10€ quand c'est une petite dose ».*

Généralement, les produits naturels psychoactifs sont peu onéreux. Ainsi ceux qui en possèdent ne se situent pas forcément dans un besoin de rentabilité. La valeur accordée au produit dépend de différents facteurs : la valeur accordée au temps passé autour de ce produit, qu'il s'agisse d'une cueillette ou d'auto culture ; le moment de la transaction par rapport à la période de récolte du produit ; le lieu dans lequel se situe la transaction et sa proximité avec une région où le produit pousse naturellement. La disponibilité d'autres produits joue également un rôle dans la valeur accordée aux produits d'origine naturelle. Ainsi, en l'absence de LSD au sein d'un teknival, des champignons peuvent voir leur valeur augmenter.

4.4 Modalités d'approvisionnement

Concernant l'auto culture, peu de témoignages ou d'observations ont été recueillis concernant des commandes sur Internet. Il semble que la pratique soit marginale. Un consommateur évoque son expérience de culture de champignons dans ces termes : *«J'ai eu l'adresse dans un magazine d'une société qui vendait des produits sur Internet. J'ai commandé des kits pour faire pousser des champignons. C'était très compliqué, un vrai laboratoire. Il faut pas du tout qu'il y ait de poussières. Très compliqué, ça n'a pas marché. J'avais commandé par Internet. Je l'ai reçu contre-remboursement avec le cachet des douanes !»*

De même, un autre observateur-clef fera allusion à la tentative infructueuse d'un consommateur qui cherchait à faire pousser des champignons. Il semblerait que cette culture réclamerait davantage de conditions et de compétences qu'annoncées par le vendeur.

Le pavot est, quant à lui, cultivé par certains en Bretagne. Mais cela reste dans des quantités réduites afin de ne pas susciter la méfiance ou l'intervention des services répressifs, comme cela a pu être le cas en 2003 pour une culture de pavot très voyante.

Nous n'avons recueilli aucun élément concernant la culture de plantes psychotropes exotiques.

Plus que tout autre produit, les produits naturels sont objet d'échanges et dons. *«Je pense qu'entre potes, ou connaissances qui ne se sont pas vus depuis longtemps, l'échange de produits (naturels) de qualité ou*

d'exception permet de nouer un contact hors du commun. Genre : « Tu sais, j'en file parce que je t'aime bien et qu'en échange tu me fileras ceci ou cela » ».

La valeur monétaire, des substances psychoactives d'origine végétale, est peu prégnante. Chez une personne qui ne considère pas que « *le temps, c'est de l'argent* », le produit serait plutôt donné aux familiers. L'échange s'opérerait auprès de personnes moins proches. La vente du produit s'effectuerait auprès de personnes inconnues, dans un contexte favorable à une valorisation du produit naturel.

Internet est un mode d'approvisionnement évoqué dans le cadre de consommations de produits relativement rares. Mais cela reste pour le moment des anecdotes, nous ne possédons quasiment pas d'éléments à ce sujet. Seul les services des douanes nous ont fait part de l'interception de colis contenant en majorité de la Sauge Divinatoire. La commande sur Internet joue semble-t-il un rôle, mais la clandestinité de cette pratique et sa non-visibilité ne nous ont pas permis d'approfondir cette piste d'investigation. C'est aussi dans l'accès à l'information qu'Internet semble jouer un rôle. Ainsi, alors qu'il n'existe quasiment pas de brochures en France sur ces produits, Internet permet l'accès à des données, des éléments permettant aux personnes de s'informer.

Les achats à l'étranger : l'Herbal Ecstasy, contenant de l'éphédrine, est vendue en Hollande, dans les coffee shop : « *A Amsterdam, où je connais ça depuis cinq ans, il paraît qu'ils ont réglé une partie du problème de consos de drogues dans la rue. Les coffees vendent ça et des champignons aussi. Ça inspire plus confiance que le dealer au coin de la rue. Les champis sont présentés frais en barquette, avec date de péremption* ». Un autre usager évoque cette profusion : « *Des champignons mexicains... En Hollande y'a quand même un choix... C'est la seule fois que je suis allée en Hollande, donc j'en ai bien profité.* »

La vente de ces produits ne semble pas pour autant alimenter le marché breton. « *On en voit en France que lorsque des gens ramènent ça de Hollande. Ça fait pas beaucoup* ».

Les achats à des trafiquants : contrairement aux produits comme les amphétamines ou le cannabis, il n'y aurait pas de « dealer attitré » pour le trafic de ce type de produits. Ce que les membres du GFR confirment. Les rares observations qui relatent cette vente se situent plutôt dans le cadre d'évènements festifs.

Il s'agit plutôt d'usagers vendant ce type de produits afin d'assumer financièrement leur consommation ou de dealers vendant habituellement un produit plus répandu, et qui peuvent fournir, à l'occasion, un client.

Autre modalité, la cueillette : concernant les champignons la cueillette est le mode d'approvisionnement le plus répandu en Bretagne. Certains endroits propices à l'apparition de psilos sont jalousement tenus secrets. « *Ce sont des spots. Pour ceux qui veulent une bonne récolte, c'est comme pour les cèpes, il faut pas le dire !* ». Faite avec plus ou moins de discrétion afin de ne pas se faire remarquer, la cueillette est souvent un moment convivial, voire de consommation. Elle est d'ailleurs fréquemment le prélude à une fête. « *C'est pas tout le temps mais c'est récurrent : les gens, en ramassant, en consomment quelques uns et continuent de faire la fête. Il y a d'ailleurs cette fameuse blague qui dit que les champis, dans un champ, plus t'en bouffes, plus t'en vois !* ».

La cueillette est un mode d'approvisionnement qui engage peu la responsabilité de l'utilisateur. Loin de lui la crainte d'être perquisitionné, comme cela peut être le cas d'une personne ayant recours à l'autoproduction. « *Psychologiquement, les personnes doivent se dire que c'est pas elles qui ont fait pousser. Ce n'est pas de leur faute. Et puis le tout, c'est de ne pas se faire prendre. Il y a quand même plus de risques à acheter du shit sur telle place qu'à aller dans les champs !* ».

5. REPRESENTATIONS DES PLANTES ET RISQUES ENCOURUS

5.1. La représentation de la plante ou des plantes consommées chez les usagers et les non usagers

Contrairement aux produits de synthèse ou produits tels que la cocaïne et l'héroïne, les produits psychoactifs d'origine végétale présenteraient, aux yeux des usagers, une image moins diabolisée et un effet qui serait moins nocif. Ceci semble être lié à leur statut de produit naturel. Nous n'avons cependant que peu d'éléments pour affirmer qu'il existe un désir de plus en plus prégnant des consommateurs de s'orienter vers des substances plus naturelles. Cela demeure au stade de l'hypothèse.

Interrogée sur l'image que possèdent ces produits aux yeux des gens qui l'entourent, une consommatrice évoque une image positive : « *Une bonne image. Quelque chose de bien pour triper. Y'a pas mal de gens qui m'entourent qui aiment bien tout ce qui est hallucinogène, peutri³⁷ ou plantes...* »

Les effets hallucinogènes induits par l'absorption de telles plantes sont particulièrement prisés par les usagers. « *Ca plaît à beaucoup ce petit côté chamanique que peuvent avoir ces produits. L'expérience mystique... En plus, je pense que ça a un côté moins culpabilisant d'en prendre : c'est naturel, ça ne doit pas être si mauvais que ça...* ».

En l'occurrence, la perception des non-usagers s'oriente, quant à elle, vers cette crainte des effets dangereux des hallucinogènes et de leurs conséquences: « *En fait, on m'avait mise en garde sur les champignons hallucinogènes, on m'avait dit que c'était assez puissant et qu'on risquait d'être bloqué et tout... Tout ce qu'on raconte sur les drogues en fait, mais plus particulièrement sur les champignons, c'est que c'était assez dangereux.* »

5.2. La représentation des risques en lien avec cette consommation

Concernant la représentation des risques en lien avec ce type de consommation, les troubles psychologiques, les « phénomènes de décompensation » et de « bad trips » sont le plus souvent évoqués. Les usagers ont tout à fait conscience de ce risque pour les produits les plus connus. C'est pour cette raison, qu'ils se montrent vigilants dans la prise du produit, notamment vis-à-vis de la quantité de produits consommée.

Mais plus que tout, la notion de risque est liée, d'après les usagers, à l'état psychologique dans lequel se situe le consommateur, au moment de la prise : « *P'têt qu'on va pas gérer tout le long quoi (...) Prendre un risque c'est plus être maître de soi(...) là où ça commence à devenir dangereux à mon avis, c'est quand on se souvient plus de ce qui s'est passé...* »

Parmi les consommateurs interrogés, nous avons pu observer des attitudes « responsables ». Il émane de certains propos recueillis une volonté de réduire les risques. Ainsi, à propos de l'Amanite tue-mouches, si le fait de goûter à un champignon réputé dangereux inquiète, certains moyens sont mis en place : « *Dans certains dicos, l'amanite est décrite comme hallucinogène et non mortelle. Ca m'a rassuré et puis je connaissais tellement de gens qui en avaient consommé.*».

Des remarques ont également évoqué un risque autre que celui de délires hallucinés incontrôlables : celui de l'intoxication alimentaire « *les seuls risques que je connais, c'est des crises de délire, ou à la limite intoxication donc c'est pour ça que j'en prends peu en fait. Et dans ce cas là, je me dis qu'il y a toujours des gens à peu près honnêtes autour de moi qui vont pouvoir m'aider, si jamais ça va pas bien...* ».

Le risque de dépendance est, quant à lui, relativisé : « *le problème de la dépendance, j'ai jamais été dépendante aux champignons, ou à la Salvia... Donc ça, ça va.* ».

La consommation de substances psychoactives naturelles comporte des risques. Ces risques semblent plus ou moins connus des usagers qui les prennent. Cependant, il existe peu de brochures ou tout autre document de prévention, qui permettrait à ces consommateurs de s'informer davantage, voire d'élaborer des stratégies leur

³⁷ Argot désignant un timbre de LSD

permettant de réduire ces risques. Ces derniers n'étant abordés jusqu'ici que par les rumeurs ou les expériences personnelles et/ou de proches.

6. CONCLUSION

Comme nous avons pu le voir dans cette investigation, la Bretagne se distingue particulièrement par l'usage de psilocybes. Diverses catégories de populations sont concernées.

Les autres produits sont davantage cités à titre anecdotique. Si une volonté de recourir à des produits plus naturels peut émaner de bon nombre de consommateurs, il apparaît qu'en dehors de la flore locale et de voyages à l'étranger qui permettent de ramener des quantités réduites de produits, le recours aux substances végétales reste limité. Il n'a pas été possible d'évaluer l'impact des possibilités qu'offre Internet sur les consommations.

Les produits naturels semblent présents dans le parcours de consommation de nombreux usagers. La consommation peut rester expérimentale et ne pas être renouvelée.

L'image de ces produits serait celle « d'une « drogue dure », mais qui reste « naturelle ».

Le Datura et les psilocybes sont plutôt initiés par les adolescents ou par les jeunes adultes. Ils sont consommés par ceux qui recherchent de nouvelles sensations de type hallucinatoire. La facilité pour s'en procurer et leur quasi gratuité les rendent attractifs.

Les conséquences du Datura sur la santé physique et psychique peuvent être importantes. Les effets physiques, méconnus par les usagers, sont peu redoutés. Les contextes de consommation ont une incidence sur les effets et peuvent notamment influencer la nature du délire.

Les consommations de champignons se situent principalement lors des moments de récolte, bien que certains en consomment une bonne partie de l'année. En outre chez le public de rue, ils peuvent être consommés fréquemment sur une certaine période.

Les consommations de rachacha paraissent anecdotiques dans le milieu urbain. C'est un produit utilisé plutôt par les initiés et dans un contexte festif. Il peut être expérimenté « par hasard » par de jeunes expérimentateurs de tous produits.

De cette investigation, ressort une observation : il y a peu d'informations ou de réduction des risques et des dommages autour de l'utilisation de ces produits. Les dosages sont incertains. Les consommateurs y vont à tâtons. Ce sont les plus vieux qui sont dépositaires des renseignements indispensables à une utilisation sécurisée. Ces expériences ne sont pas formalisées. Néanmoins, on peut remarquer une attitude relativement responsable chez certains consommateurs.

« L'usage du cannabis sur le site »

Thème approfondi

1. INTRODUCTION

Afin de mener cette investigation, différentes personnes ont été interrogées : des consommateurs mais aussi des intervenants des domaines sanitaires et répressifs. Une enquête, réalisée cette année auprès d'usagers réguliers de cannabis ou en demande de soins, nous donnera quelques éléments quantitatifs³⁸. En outre, les éléments collectés pendant ces trois dernières années nous permettront de saisir quelques évolutions.

Sur certaines investigations, nous nous heurtons à un manque de visibilité du produit et des pratiques... Paradoxalement, c'est sa présence dans tous les milieux qui représente ici une difficulté. Son usage est en effet étendu et banalisé.

Les mesures répressives se sont renforcées et sont autant d'indicateurs de l'étendue de cet usage.

Pour ce qui concerne le trafic, les arrestations mentionnées par la presse et les services répressifs concernent avant tout ce produit. Les saisies peuvent aller de quelques grammes à plusieurs kilos.

Il semble, en outre, que l'âge des consommateurs tende à rajeunir et que les quantités consommées soient plus importantes. Cet usage tendant à être « *normalisé chez les pairs* », une banalisation autour des dommages, tant sanitaires que sociaux que sa consommation peut occasionner, pourrait être observée. Une hypothèse sur laquelle nous nous sommes penchés à travers cette investigation.

1.1. **Evolution de la consommation du cannabis sur le site**

Il y a quelques années encore, l'usage de cannabis était un sujet que l'on évoquait qu'entre initiés. Plus rares étaient les personnes qui affichaient ouvertement, en société, leur consommation. Aujourd'hui, le sujet du cannabis intègre les écoles. Son trafic est de plus en plus important, les plaquettes d' « *aya* » se sont substituées aux savonnettes de « *marocain* »³⁹. Les premières consommations ont lieu de plus en plus tôt tandis que les durées de consommation tendent à s'allonger : « *Avant c'était le joint pour l'expérience et on retournait au pinard, tandis que maintenant, le pétard remplace ou accompagne l'apéro.* »

Selon des usagers, la consommation de cannabis est intégrée culturellement et devient normative : « *Si c'est pas légalisé, c'est une question de culture. Mais, d'ici dix ou vingt ans, cette culture n'aura plus lieu d'être parce que la normalité, ce sera de fumer. (...)Le cannabis est actuellement en train d'intégrer la culture française.* »

³⁸ Enquête anonyme auprès d'usagers réguliers de cannabis ou en demande de soins et ayant de 16 à 29 ans Elle a été effectuée auprès des structures de soins et dans des espaces sociaux diversifiés afin d'assurer une hétérogénéité.

³⁹ Depuis plus de cinq ans, la « savonnette de Marocain » a presque disparu du marché.

2. LES USAGERS DE CANNABIS SUR LE SITE

2.1. Caractéristiques démographiques et sociales des consommateurs

Il est difficile d'établir des caractéristiques démographiques et sociales tellement ce produit est omniprésent dans toutes catégories socioprofessionnelles et tous âges confondus. Notre position au sein des milieux urbain et festif nous a cependant permis d'observer différents usages de cannabis ainsi que différents types de population :

Des adolescents en expérimentation

Au fil des témoignages, il apparaît que l'expérimentation du cannabis se fasse de plus en plus jeune. Ainsi, il y a dix ans, il était essayé vers 17/18 ans. Il serait consommé, à présent, dès l'âge de 14/15 ans. Cette expérimentation est facilitée par la visibilité du phénomène et par l'accessibilité au produit par le biais des plus âgés.

Des fumeurs occasionnels

Il s'agit de personnes, de dix-huit à trente cinq ans, issues de différents milieux, qui ne consomment du cannabis que dans un cadre festif. Ainsi, la majorité d'entre eux ne possèdent pas de produits ou n'en acquièrent pas. Ils « *tirent sur un joint lorsque celui-ci tourne* ».

Pour les autres, ils déclarent n'acheter du cannabis que dans un contexte festif, « *de temps à autre* ». Aucun de ces consommateurs ne semblent se situer dans un usage problématique.

Des adultes sans difficulté sociale majeure

La consommation de cannabis est présente au sein de la population active. Issues de diverses catégories sociales, beaucoup connaissent cet usage depuis plus de dix ans. Il leur semble que ce produit était moins répandu qu'aujourd'hui.

Ne rencontrant apparemment pas de difficulté sociale, elles se préoccupent davantage de leur santé. Ces préoccupations peuvent motiver certains à arrêter la consommation du cannabis de façon concomitante à l'arrêt du tabac: « *Aujourd'hui dans ma vie privée, ce que je note, c'est une sérieuse baisse voire une disparition de la consommation de cannabis chez les trentenaires que je côtoie. Cette consommation a stoppé suite à l'arrêt du tabac. Je crois que c'est important de le dire puisque les motivations de l'arrêt du cannabis sont celles, d'abord et surtout, du tabac* ».

Il semble que l'arrivée d'un enfant puisse être un facteur dans la décision de cesser cette consommation, bien que certains continuent de fumer. Ces derniers se situent d'ailleurs dans un questionnement autour de l'influence éventuelle de leur consommation sur celle de leurs enfants. Et sur leur légitimité à poser des limites au futur adolescent, alors qu'ils seraient à la fois éducateurs de leur enfant et usagers de cannabis.

Dans les générations des plus de 40 ans, les consommations de cannabis peuvent être plus rares, au profit de l'alcool. « *Certains de la bande sont encore dans des consommations, mais plutôt alcooliques. Ils fument peu par rapport à leur consommation d'alcool.*»

Des adultes présentant des difficultés sociales et économiques

Les observations, dans les structures bas seuil, nous montrent que les adultes qui consomment du cannabis en ont un usage important et régulier. Pour une grande partie, il s'agit d'hommes et de femmes de moins de 30 ans. Ils consomment ce produit du matin au soir. Certains fument plus de 15 « *pétards* » par jour. Il s'agit le plus souvent de poly consommations. Selon un intervenant : « *85 à 90% fument du cannabis et 99% des personnes ont essayé* ». Ces consommations sont associées, presque tout le temps, à d'autres produits, au moins à l'alcool. Elles s'installent vers 15 ans jusqu'à environ 25 ans. L'initiation peut débuter vers 12 ans. Puis, si les difficultés sociales et affectives sont installées, ces consommations perdurent. Cela amène souvent à des petits trafics, au business.

Les personnes enquêtées⁴⁰ (16 à 29 ans) sont plutôt des hommes (70%), ayant un niveau bac ou plus (66%), un logement stable (80%), des revenus (56%), et dont le père ou la mère exerce un métier d'employé ou ouvrier (45%) ou de chef d'entreprise ou cadre (34%). Le cannabis est plutôt consommé le soir (souvent 40%, toujours 51%)

2.2. Les dommages sanitaires, sociaux et économiques pouvant être en lien avec la consommation du cannabis

Sur le plan psychiatrique, chez les adultes et adolescents

Il est reconnu depuis un certain temps que la consommation de ce produit est en lien avec des séjours en hôpital psychiatrique de certains consommateurs. L'incertitude du lien entre décompensation et usage fait que ce phénomène est souvent considéré comme marginal.

Depuis environ trois ans, les professionnels du soin parlent d'un nombre d'admissions croissant, en structure psychiatrique, de jeunes adultes et d'adolescents qui consomment du cannabis. Ils parlent alors de « *décompensation cannabique* ». Il s'agirait d'une pathologie nouvelle, qui n'est pas encore répertoriée dans le DSM 4⁴¹ mais qui, selon le GFS, correspondrait à une décompensation sur un mode psychotique avec personnalité dissociée. Un professionnel attribue ce phénomène au fait que l'offre de produits est de plus en plus importante « *il y a de plus en plus de personnes dans la population générale qui consomment. Et dans cette population générale, il y a forcément des gens qui sont en risque de pathologies mentales* ».

Des troubles psychiatriques sont également évoqués à propos des douilles et particulièrement lorsque la consommation est proche de la toxicomanie: « *D'après les échanges que j'ai pu avoir avec les gens qui consommaient ça, j'assimile un peu ça à une démarche plus toxicomaniaque que celle de fumer des joints. Les personnes qui fument des bangs se «foutent des grosses baffes». Les personnes qui en fument en grosse quantité risquent rapidement de péter un plomb...* »

Des difficultés psychiques directement en lien avec les effets psychoactifs du cannabis ont été rapportées. « *Comme je n'ai pas été «clean» depuis plus de dix ans, j'ai comme l'impression de ne plus être moi, de ne plus vraiment savoir qui je suis. Fumer me rend toujours un peu paranoïaque. Mon humeur est instable.* » La consommation quotidienne a des répercussions sur l'efficacité de l'activité professionnelle: « *le matin, être présent physiquement mais «sans être là». Oublis réguliers, perte de documents, efficacité diminuée...* »

Cette prise de conscience des conséquences peut être l'occasion de cesser de fumer : « *Moi, j'ai arrêté le cannabis. Je prenais d'autres produits et le mélange me rendait pas bien. Trop d'effets, de bad trips.* »

Sur le plan physique

Des dépendances cannabiques physiques et psychologiques sont clairement repérées et le sevrage est difficile. Un consommateur nous rapporte : « *Moi, pendant les premières années, je défendais cette idée qu'il n'y avait pas de dépendance physique au cannabis. Maintenant, je suis pas d'accord. Entendons-nous bien, il y a une dépendance psychologique tellement forte au cannabis qu'elle en devient physique. Si j'arrête, j'ai une grosse perte d'appétit, le bide en vrac, des sueurs...* ».

Le GFS confirme les symptômes psychiques liés à l'arrêt : il s'agit de l'anxiété, de l'angoisse, d'insomnies, d'irritabilité, de troubles de l'humeur et de répercussions sur la vie sociale « *Désocialisation des sujets qui en même temps se laissent partir au niveau du bahut, du boulot, de la famille... Tu sens que tout est en train de s'effiloche. On pourrait presque parler de syndrome de glissement. Chez eux, on observe peu de problèmes de santé parce que sur le plan physique ce sont des gens jeunes* ».

Des problèmes respiratoires sont pourtant évoqués : « *Je vois de plus en plus, autour de moi, des personnes qui font de l'asthme et chez qui ça aggrave les crises* » Et « *Fumer me fais tousser «gras» et je commence à m'essouffler de plus en plus facilement. Cela me donne des pointes en bas des poumons* ». Le GFS a confirmé que la demande d'arrêt du cannabis se faisait bien souvent en même temps que celle du tabac ».

⁴⁰ Enquête anonyme auprès d'utilisateurs réguliers de cannabis ou en demande de soins et ayant de 16 à 29 ans

⁴¹ Diagnostic and Statistical of Manual of Mental Disorders, 4^{ème} édition.

La dépendance à l'usage de cannabis peut engendrer une demande de soins. Les réponses du dispositif sanitaire ne semble alors pas toujours correspondre aux attentes *« Il n'existe pas de structures adaptées. Ça fait plusieurs fois que je frappe à des portes mais rien... J'aurais besoin d'un séjour de rupture bien encadré... J'aurais besoin d'une thérapie comportementaliste. De bosser sur mon côté compulsif. Et par rapport à ça, c'est un peu la galère ! »*

Des problèmes de libido sont également abordés par certains consommateurs : *« Avant, fumer un joint et me coucher à côté de mon amie me donnait envie de faire l'amour. C'est devenu depuis cinq ans un véritable frein. »*

Les troubles alimentaires sont également évoqués : *« Des fois, ça coupe l'appétit, ou bien ça provoque de vraies crises de boulimie ».*

Le cas particulier des injonctions thérapeutiques

Il apparaît que la file active des injonctions thérapeutiques augmente du fait de nouvelles consignes gouvernementales. Issue d'affaires judiciaires, cette file de patients n'est, a priori, pas réellement demandeuse de soins. Cependant, et selon le GFS, la grande majorité de ces personnes est dans une consommation problématique et hors du seul cadre festif *« elles ne sont plus dans du festif, mais dans de la défonce avec des grosses consommations ».*

Les dommages sociaux

Les dommages sociaux liés à l'usage de cannabis peuvent être liés aux effets du produit. Des professionnels de structure bas seuil de Rennes observent, au sein du public de rue, que la consommation de cannabis est grandement banalisée *« Le joint se fume comme une clope. Dès 9 heures du matin, on peut observer les personnes accueillies, fumer leur joint. Certaines peuvent consommer entre 5 et 10 joints en 4 heures, le matin. Les démarches administratives en vue d'une insertion s'avèrent difficiles dans ces conditions. « Les motivations diminuent au fur et à mesure des pétards... »*

Ces personnes semblent fumer dans l'idée *« d'oublier le monde dans lequel elles vivent »*. L'utilisateur s'enferme dans sa consommation, les liens sociaux s'en trouvent modifiés. Ceci n'est cependant pas la vision de tous les intéressés qui voient en ce produit une façon de commencer leur journée, de se réveiller.

Mais les dommages sociaux peuvent être aussi liés à des aspects économiques. En effet, la consommation de cannabis représente chez certains un budget non négligeable : *« Quand je dois acheter du matos, c'est une catastrophe : de la Skunk la dernière fois, 50g à 6€ le gramme, ça m'a fait 300€ en un mois ! Pour du shit, c'est entre 60 et 90€ le 25. Donc entre 120 et 180€ par mois. Donc au total pour un mois entre 220 et 390€ lorsque je dois tout acheter et lorsque je consomme ma propre production, 90€ ».*

L'aspect judiciaire est également à prendre en considération. Certains ont recours à des pratiques clandestines, afin d'assumer leur consommation, comme l'autoproduction et le deal : *« Assez rapidement, il a fallu assumer financièrement, et comme je suis débrouillard, j'ai fait le calcul. Avec un 25, je faisais des barettes⁴². Et puis après, à acheter une savonnette pour vendre des 25. J'allais à Paris, j'achetais une ou deux saves⁴³. Ça me revenait à 400 francs le 25 et je revendais ça 800⁴⁴. »*

Cette consommation d'un produit illégal n'est pas sans conséquences sociales : *« Quand tu t'inscris dans une consommation illégale, il y a un moment où tes échelles de valeur sont en décalage par rapport à la société »*. La répression participe au désir d'arrêter de fumer : *« Pour cesser d'être dans l'illégalité. Le système légal et pénal s'est durci depuis trois ans. Le fait de pouvoir être contrôlé lorsque je conduis me fait flipper. Au moindre contrôle ça sera la galère pour moi ».*

Les usagers réguliers de cannabis ou en demande de soins enquêtés considèrent que leur consommation fréquente de cannabis a peu ou pas eu de conséquences sur leur motivation à faire des choses habituelles (50%), sur leur mémoire (60%), sur leurs études (80%). La
--

⁴² Petit rectangle de résine de cannabis

⁴³ Diminutif employé pour désigner les morceaux de résine moulés en savonnette.

⁴⁴ Prix il y a environ 10 ans.

majorité a pas ou peu ressenti des effets indésirables liés à la consommation (77%), a pas ou peu eu de problème avec la loi (92%) ou consulté un professionnel à propos de la consommation (94%).

3. MODALITES DE CONSOMMATION

3.1. Les contextes possibles de consommation

Selon les usagers, de nombreux contextes peuvent être propices à la consommation: *« Pratiquement tous les contextes. Chez moi déjà, seule ou avec des potes. Ensuite, souvent quand je vais dans des bars avec des amis et qu'on peut être tranquilles. Y a pas spécialement d'interdits. Si j'ai envie de me trimbaler dans la rue avec mon pet à la main, je le fais, en faisant attention ... »*

Les consommations peuvent être régulières et fréquentes *« Je consomme du cannabis au réveil de temps en temps, systématiquement après le petit-déj', avant le travail... Je suis réglé comme une horloge, c'est un joint toutes les deux heures. Quel que soit le cadre ou le contexte, je trouve toujours un moyen de fumer. »*

Certains usagers adaptent leur usage au contexte et ne fument pas sur le lieu de travail ou avant un rendez-vous important.

Les usages de cannabis au travail se sont surtout révélés dans des professions considérées comme peu motivantes : *« Je n'avais besoin que de mes bras mais pas de ma tête. Cette consommation me permettait de m'y rendre sans trop ronchonner et de me laisser aller dans mes rêveries, alimentées par cette consommation. Ainsi la journée passait plus vite ! »* Mais elles se sont aussi révélées dans les métiers s'inscrivant dans les cadres culturel et festif ainsi que dans le « monde de la nuit ».

Le contexte festif est celui où l'usage de cannabis est le plus visible. *« Dans un rassemblement festif, l'usage de cannabis devient aussi présent que celui de l'alcool ou du tabac »,* rapporte une intervenante en réduction des risques. L'usage de stimulants n'étant pas étranger à cet usage : *« C'est, entre autre, la clope de celui qui a pris des stimulants ».*

Le joint, plus que l'alcool, reste un produit qui se partage. *« Aujourd'hui je remarque chez les personnes que nous rencontrons, quand elles roulent, elles ne sortent pas seules pour fumer, ou c'est extrêmement rare. Avec les bières elles sortent davantage seules »* décrit une intervenante de l'accueil de jour.

Pour les consommateurs de cannabis qui fréquentent les structures bas-seuil, tous les contextes semblent en effet propices pour rouler un joint. Ainsi, ce produit est problématique pour les professionnels qui tentent d'endiguer sa présence au sein de leur structure. Il l'est également dans bon nombre de structures travaillant auprès des jeunes. Les équipes éducatives sont souvent démunies face à ce type de comportement.

3.2. Les motivations dans le choix de consommer les différentes variétés de cannabis

L'aspect économique joue un rôle prépondérant dans le choix de la résine ou de l'herbe qui est en général plus chère.

La disponibilité du produit et la connaissance d'un réseau de vente sont liées: *« La beuh, dans mes connaissances, à part les gens, qui en font pousser, qui en ont régulièrement, il y en a pas beaucoup à vendre... J'achète du shit parce qu'on trouve ça plus facilement et que c'est moins cher. »*

Outre l'accessibilité et la disponibilité, les effets ont, eux aussi, leur importance, même si les ressentis diffèrent selon les personnes interviewées :

- *« La beuh, je trouve ça plus calme, plus sobre... beaucoup plus doux. Quand je fume du shit, on aurait tendance à rigoler, à scotcher... »* - *« La beuh me speede. Le shit m'endort. »*

La saveur est un facteur important dans le choix de consommation :

- *« C'est meilleur au goût, l'herbe »* - *« Le goût est très important : j'adore fumer de la beuh pour ça. Je crie au scandale quand quelqu'un met trop de tabac dans un joint de bonne zeb. Il faut que ça ait le goût du fruit. »* - *« Tu fumes pas de tabac quand t'as fumé un joint. Moi, en plus, je fume surtout pour le goût de l'herbe, comme un fumeur de bons cigares ».*

La pureté du produit est également prépondérante dans le choix. L'herbe aurait meilleure réputation que la résine : *« Il n'y a pas de produits en plus »* - *« En plus, la beuh, c'est de la matière première brute, que je contrôle depuis le jour où la graine a germé. Cette beuh a une histoire. »* Bien que certaines résines conserveraient leur réputation de qualité : *« Mais je ne dis pas que si on me fournissait gratuitement en*

Shawan, je passerais pas la première partie de la journée à fumer de la beuh et la seconde avec du Shawan ! Il y a quand même des bons shits même si la qualité est bien souvent aléatoire. »

Les usagers réguliers de cannabis ou en demande de soins enquêtés invoquent les raisons suivantes : pour la détente (80%), pour partager et être avec les amis (75%) et pour faire la fête (70%). Ils l'utilisent pour dormir (parfois 40%, toujours 35%), parfois pour la défonce (45%) et rarement pour se soigner (83% jamais)

3.3. Modalités de préparation et de consommation, matériel utilisé

Globalement, la préparation des joints, à part l'utilisation de grandes feuilles, n'a guère évolué. Ces feuilles, qui peuvent inciter de par leur taille à la consommation, interrogent les professionnels mais aussi les usagers.

Cependant, chez les consommateurs d'un certain âge, des descriptions mettent en évidence une évolution dans la préparation des joints. *« J'ai appris à rouler avec trois feuilles. Quand tu tirais une latte, t'avais pas l'impression que le joint ne se consumait pas dans sa longueur. On mettait des filtres en carton et on utilisait des Camel®. Après, ça a été plus de deux feuilles avec des filtres marocains et des clopes moins fortes. »*. Ces modalités de consommation dépendent peut-être davantage de l'évolution des personnes au cours de leur parcours de consommateur. Le filtre marocain est utilisé par beaucoup pour la raison suivante : *« Le filtre en carton n'est pas forcément apprécié par tous : il brûle la gorge »*.

L'arrêt du tabac motive certains à modifier le mode de consommation. L'herbe peut alors se fumer pure, dans les joints ou dans les pipes. D'autres, mais plus rarement, utilisent une aiguille. Ils accrochent une petite boulette de résine, approchent une flamme en dessous de celle-ci et inhalent la fumée.

D'autres spécialités peuvent être préparées en contexte festif. La réalisation de « tulipes » ou de joints de grande taille semble en faire partie. *« Sur un stand, un jeune m'a montré les photos de joints énormes qu'il avait réalisés en vacances avec ses potes »* rapporte un intervenant de RDR. C'est aussi l'avis d'un usager : *« Tous les 24 feuilles, les 50 feuilles, c'est un délire pour faire la fête. Ça fait partie de l'aspect culturel du cannabis. Plutôt que de rouler le cinquantième joint identique aux autres, pour t'occuper, tu te lances dans la composition d'une tulipe ! »*

L'usage de bangs est également observé. Une consommatrice nous explique de quelle façon elle réalise les siens : *« Le matériel qu'on utilise, c'est pour dépanner. En général, on prend une bouteille en plastique, une grande. Ensuite, tu prends un embout, un tuyau, quelque chose de solide qui ne va pas fondre. Nous en général pour la douille, on prend une feuille OCB. Ça crame plus facilement. Tu mets un fond d'eau dans ta bouteille. (...) il faut que le tuyau trempe dedans (...) Tu places le cône dans le tuyau. Il faut que tu fasses un trou dans la bouteille pour faire passer le tuyau. Après, on aspire par le goulot... »*.

Cet usage du bang interpelle une intervenante en réduction des risques qui voit de plus en plus de personnes qui ont rencontré des problèmes avec une utilisation trop massive de bangs.

Un consommateur évoque lui aussi l'augmentation de ce mode de consommation : *« La douille, ça se voit de plus en plus souvent... J'ai toujours vu ça depuis que je fume. J'ai quand même l'impression que ça se développe. »* Selon lui, le développement de l'usage du bang serait dû à la puissance de ses effets en comparaison de ceux d'un joint pour un consommateur de stimulants. Ce qui ressort aussi par ce témoignage : *« Le joint, c'est plus tranquille, ça remonte beaucoup plus doucement. En même temps, le joint, c'est plus doux, c'est plus convivial. Une douille, c'est vraiment si tu veux quelque chose de violent, c'est-à-dire que dans les minutes qui suivent, t'es une loque quoi... »*

La technique de la « soufflette⁴⁵ » semble ne plus se pratiquer.

D'autres modes plus marginaux, tels le Space Cake et l'huile, sont évoqués par les consommateurs : *« J'aime bien le Space Cake. Je fais du beurre de Marrakech avec les feuilles que je récolte, qui sont résineuses. Avec, on fait des pâtisseries et là, ça fout des bonnes baffes ! Mais c'est une défonce plus physique que fumer des joints. C'est un flux qui t'envahit, qui part dans les jambes, dans les bras... et vraiment un Space Cake très fort, ça te met vraiment « space » ! La montée est lente parce qu'il faut que*

⁴⁵ Souvent utilisée pour initier, la « soufflette » consiste à placer le joint côté allumé dans sa bouche afin de « souffler » la fumée en direction de la bouche ouverte d'un autre fumeur.

tu digères. Et le lendemain, tu sens encore les effets. Quand quelqu'un ne connaît pas le Rachacha, on le compare au Space cake. Pour redescendre, c'est idéal. Ou scotcher devant un film... »

« Et puis il y a l'huile, mais en huile, je ne connais que la locale. C'est une décoction de têtes et de feuilles dans de l'alcool à 90° non modifié ou du rhum, pendant 24 h. Tu presses pour avoir le jus. Tu fais chauffer jusqu'à ce que l'alcool s'évapore et tu récupères la substance qui reste dans le fond de la casserole. Tu mets sur une cigarette et tu fumes. Mais ce n'est pas la vraie huile, au sens étymologique du terme. C'est pas des pieds qui sont pressés et l'huile qui en ressort ».

Ces derniers modes énoncés tiennent plus d'anecdotes issues du patrimoine culturel des cannabiculteurs que d'usages répandus. Il est intéressant cependant de noter qu'un certain nombre d'objets annexes sont apparus depuis quelques années.

Depuis 2002, nous observons des fumeurs d'herbe de cannabis avec des petites boîtes rondes appelées « Greed » ou bien « cannabroyeur » qui servent à émettre les fleurs de cannabis de façon plus pratique qu'avec les doigts. Cet article est pour certains d'entre eux une véritable « révolution ». On le trouve en vente sur des stands lors de festivals et à présent dans certains magasins. Le principe est simple, la boîte s'ouvre en deux parties, à l'intérieur se trouvent de petits piques en fer ou en plastique, disposées en cercles afin de pouvoir s'emboîter les unes dans les autres lorsque la boîte est refermée. Il suffit donc d'« ouvrir la boîte, de disposer la « tête » (sommité florale du plan) sur les piques d'une des parties, de refermer la boîte et de tourner plusieurs fois dans les deux sens et le tour est joué ! ». L'herbe ressort alors hachée, prête à être mélangée avec le tabac.

Les usagers réguliers de cannabis ou en demande de soins enquêtés, déclarent consommer majoritairement le cannabis avec le tabac (toujours 47%), souvent 34%, jamais avec une pipe (82%), rarement avec une pipe à eau (jamais 55%, parfois 28%), elles n'en mangent jamais (83%).

3.4. Quantités consommées et fréquence de consommation

Les quantités consommées ainsi que les fréquences varient selon les individus. Ainsi, comme nous avons pu l'évoquer, certains « tireront sur le pétard » à l'occasion et d'autres auront une consommation quotidienne pouvant aller d'un joint à une vingtaine. D'une façon plus générale, la consommation est plus importante en espace festif, ou du moins durant le week-end.

Les usagers réguliers de cannabis ou en demande de soins enquêtés, déclarent avoir consommé au cours des 4 dernières semaines de l'herbe (souvent 43%, parfois 39%), de la résine (souvent 54%, parfois 22%) de l'huile (jamais 91%).

3.5. Les variétés de résine et d'herbe et leurs effets recherchés et ressentis

Il existe différents consommateurs de cannabis : les simples fumeurs et les passionnés.

Ceux du premier groupe ne connaissent bien souvent pas les différentes variétés : « Toutes les hollandaises, elles ont bonne réputation...Tu me dirais de les reconnaître, je saurais pas...On me dirait ceci ou cela, je serais un petit peu naïve, je croirais la personne. »

Un passionné par le sujet du cannabis, nous informera davantage : « Pour l'herbe, je connais l'africaine, la thaïlandaise, la ganga, l'hollandaise...Après, il y a toutes les beuhs type Indica, les hollandaises. Il y a la Skunk...JackFlash, Crystal, Orange bud... » Il précise son avis : « Tout ce qui est africaine, enfin la famille des Sativa, ce sont des beuhs aux feuilles fines, assez longues au taux de THC inférieur à celui des Indica, aux feuilles charnues et épaisses. Celles-ci, lorsqu'elles fleurissent, font des têtes compactes. Après il y a des résines qui, pour certaines, sont d'après moi, plus faibles en THC qu'une Skunk. Mais il y a des résines, entièrement composées de cannabis, qui ont des taux de THC très forts. Le Shawan, par exemple. Aussi fort qu'une grosse Skunk, ! Ca te casse pas. T'as une phase euphorique puis un bon coup de speed pendant un moment. Et là, tu te prends cette troisième phase un petit peu dépressive. Si tu as envie de maintenir cet état euphorique et ne pas avoir envie de dormir, tu refumes. Tu relances la chaudière. »

La variété possède son importance. D'elle, dépendront les effets éprouvés par le consommateur. Aussi certains s'y attacheront pour gérer leur consommation à leur façon : « Quand je récolte, je goûte les

différents pieds et j'établis une échelle de valeur vis-à-vis des effets. Pour savoir quoi fumer à chaque moment de la journée. »

Alors que le simple fumeur n'accordera qu'une attention minimale à ce qu'il fume, le spécialiste se fait plus difficile : *« En contexte festif, ça m'arrive de refuser un joint parce que ma façon de consommer, c'est surtout de la dégustation. J'ai pas d'intérêt à fumer un matos moins bon que le mien. »*

3.6. Les effets indésirables et leur mode de gestion

La majorité des adultes consommateurs considèrent que le cannabis entraîne une diminution des réflexes et de la vigilance. Cependant, certains estiment être plus concentrés et s'attachent à réduire la vitesse de conduite automobile ceci et, selon eux, à contrario des effets induits par l'alcool.

Les modes de gestion de la consommation de cannabis sont personnels et multi facettes. Selon un consommateur d'une trentaine d'années: *« T'apprends beaucoup sur toi. A un moment, quand j'ai commencé à beaucoup fumer, vers vingt ans, je me suis dit qu'il fallait apprendre à vivre en étant défoncé. Toutes les choses de la vie, j'ai appris à les faire en étant défoncé »*. Il s'adapte, pour maîtriser les effets psychoactifs du produit, en évaluant les effets de chaque variété : *« Quel que soit le cadre ou le contexte, je trouve toujours un moyen de fumer. Ca, depuis cinq, six ans. Je fais attention à fumer des types de beuh plus légères pour être moins à l'ouest »* Il est également vigilant aux produits connexes *« En plus, comme je fais attention à améliorer ce que les joints contiennent... Histoire de pas trop cracher mes poumons, je fais attention au tabac, au filtre... Il y a des périodes où je mets pas de tabac. Avec des filtres OCB, j'ai l'impression que moins de cochonneries passent. »*

Il semble effectivement que les usagers soient attentifs aux problèmes respiratoires engendrés par l'usage de cannabis associé au tabac. *« Il s'agit là peut-être d'une conséquence heureuse des campagnes de lutte contre le tabagisme. Les consommateurs de joints ont adapté à leur sauce les messages de prévention »* suppose un intervenant sanitaire.

L'apparition des grandes feuilles, phénomène nouveau de ces dernières années pose problème aux gros consommateurs : *« Maintenant, il y a les grandes feuilles. Je suis tombé dedans à pieds joints. Du coup, tu fumes des plus gros joints. Par contre, je roule, avec la feuille à l'envers, pour fumer moins de papier. »*

Des nausées ont été rapportées par plusieurs consommateurs. Voici un témoignage : *« C'est quand la beuh est trop forte, ou bien quand t'as pas fumé de la soirée, t'as picolé et là, tu tires sur un joint. Je te jure que ça te rend malade comme un chien.. »*

3.7. Les produits utilisés en association

L'alcool semble être le produit le plus associé : *« J'aime pas trop l'effet de l'alcool seul, je suis vite malade. Je préfère boire un peu moins et fumer du cannabis ainsi je passe un bon moment. Mais cette association reste dans les moments festifs. Ou alors en rentrant du travail, j'aime bien prendre une bière et un pétard. Cette sensation de flottement est alors très agréable »*.

En milieu festif, le cannabis est souvent présent chez les consommateurs de produits stimulants ou hallucinogènes. *« En milieu festif, quand tu ne consommes pas que du cannabis, le cannabis est là pour accompagner. C'est la clope de celui qui a pris des stimulants. C'est aussi un moyen de relancer la machine »*.

L'usage du bang semble d'ailleurs répandu chez les consommateurs de stimulants : *« Si tu as envie de sentir très fort l'effet du cannabis lorsque tu as pris des stimulants, tu prends un bang. C'est nettement plus efficace. »*

Par ailleurs, et pour les plus connaisseurs, les associations sont savamment étudiées : *« Oui, mais pas n'importe comment. Je fume pas un joint de shit après une trace de coke. Non, j'apprends aussi à faire les bons mélanges. Le bon joint de shit, je vais le fumer avant la trace de coke. Pour donner une petite touche hallucinogène aux effets de la coke, je vais fumer un joint de beuh. En pleine montée de taz, le top du top, c'est une beuh qui tache ! En phase de descente, tu vas fumer du shit. Si j'ai pris des stimulants toute la nuit, je vais faire un gros joint de shit et de beuh pour me donner un gros coup d'assommer. »*

Cependant, si certains apprécient le cannabis en association avec d'autres produits, d'autres sont plus réticents. Les effets hallucinogènes du cannabis ne se prêtent pas à toutes les associations et à toutes les personnalités : *« Moi, j'ai arrêté le cannabis. Je prenais d'autres produits et le mélange me rendait pas bien. Trop d'effets, de bad trips. Je suis plus produits sédatifs ou stimulants »*.

L'association avec la cocaïne est signalée par 50% des usagers réguliers de cannabis ou en demande de soins enquêtés.

4. MARCHE DU CANNABIS ET MODALITES D'APPROVISIONNEMENT

4.1. Disponibilité des différentes variétés de cannabis et leurs appellations respectives

Le terme «*aya*» est depuis cinq ans l'appellation la plus répandue pour la résine. Cependant, cette année, une nouvelle dénomination est apparue pour qualifier une résine, noire, malléable, de très bonne qualité : le «*Sum*». Nous vérifierons si cette nouvelle dénomination est le fruit d'une action marketing ou si elle recouvre bien un nouveau produit.

La disponibilité des différentes variétés est, avant tout, liée à la connaissance des réseaux d'approvisionnement.

L'herbe est une forme de cannabis moins présente que la résine. Cependant, du fait des contextes festifs, il arrive que différentes variétés circulent entre différents connaisseurs. L'autoproduction, outre la réduction du coût de la consommation, peut être une réponse des usagers au peu de disponibilité de l'herbe.

La résine, plus disponible, a moins bonne réputation que l'herbe. Elle est susceptible d'être davantage coupée. On trouve également les appellations de «*pollen*» et de «*gras*», indiquant une qualité supérieure.

«*Il y a quand même des bons shits même si la qualité est bien souvent aléatoire.*» En effet, des types de résine comme le Shawan peuvent circuler. Mais il s'agit de produits chers (7€/g). Leur acquisition nécessite une bonne connaissance des vendeurs. Dans ce cas, il s'agit souvent de consommateurs qui sont allés au Maroc et qui en ont rapporté des «*olivettes*». Ils en revendent une partie pour financer leur consommation et leur voyage.

Il a été remarqué que certaines résines, telles que l'«*Afghan*», ne sont plus disponibles depuis plus de cinq ans.

Il est à noter que l'huile de cannabis n'a pas été rencontrée ces dernières années, sauf issue de productions locales et donc nettement moins fortes.

Chez usagers réguliers de cannabis ou en demande de soins enquêtés, «*l'Aya*» est le plus fréquemment consommé (30%), puis le Marocain (14,5%), la Hollandaise (12%) et le Shit (10%).

4.3. Accessibilité

Le cannabis est très présent au sein de nombreux milieux festifs. Du deal de ville à celui que l'on retrouve sur les parkings de multiples rassemblements musicaux, différents accès sont possibles pour les usagers. Pour les plus prudents, il semble préférable d'éviter l'approvisionnement en milieu festif et privilégier le deal d'appartement : «*Le cannabis, en milieu festif techno, a un statut particulier. Autant tu vas pouvoir acheter différents stimulants ou opiacés sur place, autant tu vas te galérer pour trouver du matos. C'est moins facile de faire passer du shit en grosses quantités. Il vaut mieux venir avec son propre matos, il y a pas souvent grand-chose sur place. Les dealers se rabattent sur des choses faciles à cacher. Pour le cannabis, c'est plus des trucs d'appartement. Moi, j'ai quasiment jamais acheté à la sauvette dans la rue.*»

Les membres du GFAL remarquent à ce sujet une évolution dans le milieu urbain. Les cultures de placard seraient en effet devenues une économie parallèle à part entière. Ils observent également une évolution au sein des réseaux organisés qui alimentent le marché rennais. «*Le monopole n'existe plus pour ce produit. A présent il y a plusieurs réseaux. Les ravitaillements sont réguliers, quasi hebdomadaires et concernent des grosses quantités. Le gars qui participe au trafic uniquement en matière de transport, il ne s'occupe de rien d'autre que d'assurer le transport. Il fait deux transports par mois, il gagne à chaque fois entre 800 et 1000 euros. Il ne va pas (...) se lever tous les matins à 6H30 pour aller bosser pour gagner une fois le Smic. Terminé, il a deux jours de boulot par mois, 1600 à 2000 euros. Pourquoi aller se casser la tête ?*»

4.4. Prix

Une augmentation des prix a été constatée avec le passage à l'euro. Les prix et les quantités ont été modifiés pour faciliter les transactions financières. Ainsi, la barrette de résine se vend entre 15 et 20 €. Cependant, le poids de la barrette qui était auparavant estimé entre 1,5 et 2g, approcherait désormais les 3g. Cela s'explique par le passage à l'euro, qui a nécessité, pour faciliter les rendus de monnaie, de modifier le format et donc le prix des fameuses «*barrettes*». En ce qui concerne l'herbe, les prix oscillent entre 20 et 30 €/le sachet de 5g.

Les prix sont variables selon les circonstances. Un capteur, interrogé sur les prix, résume plutôt bien la situation : « *Ca dépend de tellement de facteurs : de la qualité, du type de produits, du moment par rapport aux récoltes, de la provenance.... Tout dépend si tu chopes ton produit à la tête ou à la queue du réseau.* »

Pour un novice, deux réseaux sont possibles : acheter à /ou avec des amis et acheter à des dealers dans la rue. Ce dernier recours, le plus onéreux, est utilisé en dépannage : « *Quand c'est pour dépanner, je vais à la place...et je prends une petite quantité. Genre pour 15 à 20 euros, et j'en ai pour deux jours. Sinon, c'est avec des potes, ce sera 12g à 40 euros* ».

Pour un connaisseur et amateur de « *bons crus* », les prix montent vite : « *Quand je dois acheter du matos c'est une catastrophe : de la Skunk la dernière fois, 50g à 6€ le gramme, ça m'a fait 300€ et un mois !* »

Le matériel périphérique, c'est-à-dire le matériel nécessaire à la réalisation d'un joint, ne doit pas être oublié : « *Fumer me coûte cher en temps mais aussi en argent. Je fume une douzaine de pétards par jour soit 350 dans le mois ! Avec le tabac, qui, comme il vient d'augmenter, représente une part importante du « budget fume ». A 5€ le paquet, cela représente environ 60€ ou 75€ par mois. Les feuilles, à 1,10€ le paquet de grandes feuilles. Avec un, tu fais une trentaine de joints, donc 12€* ». Un calcul nouveau, lié à l'augmentation considérable du coût du tabac.

4.4 Modalités d'approvisionnement

L'auto production :

Depuis environ trois ou quatre ans, des magasins consacrés à la culture du chanvre ou à la culture en hydroponie, et profitant d'un vide juridique, ont fait leur apparition en Ille et Vilaine. C'est le changement le plus marquant sans doute de ces dernières années. Cependant, cette année, les services répressifs ont saisi de nombreux sachets de « *Grainaouazo* »⁴⁶, ainsi que des livrets indiquant les taux de THC de chaque variété.

L'auto production semble de plus en plus répandue. Les amateurs y ont recours : « *L'autoculture, j'ai commencé cette année. Pour l'instant, les pieds sont perdus dans un champ, faut qu'on aille les voir au plus tôt ! C'est pour rigoler, parce que j'investirai pas pour acheter des lampes, pour acheter du matos pour faire ça en placard...* ». Les modalités d'approvisionnement sont diverses « *Ce sont des graines qui viennent de Hollande ou des graines achetées en magasin. Je connais un magasin qui a l'air de ne vendre que le matériel d'hydroponie... J'ai vu des publicités dans un journal musical gratuit.* » (consommateur).

Pour les passionnés, un matériel spécifique n'est pas nécessaire. Des engrais adaptés sont cependant disponibles en magasin.

D'autres plus soucieux d'obtenir une récolte, dans des délais rapides et en quantité suffisante, utilisent le matériel de « *culture en placard* ». Mais tout ceci semble peu dépasser le cadre de la consommation personnelle : « *Il y a peu d'herbe locale sur le marché. Il faut un aménagement industriel, une infrastructure énorme pour la faire pousser. Je ne suis pas sûr qu'il soit possible de faire des bénéfices. Et puis, à moins de bloquer le compteur EDF, c'est pas très discret de faire pousser sous lampes, vu ce que ça consomme* ».

Le GFAL a fait part de l'augmentation des enquêtes « *Certainement une grosse vingtaine cette année* ». Les gendarmes ont découvert du matériel pour la cannabiculture. Cela leur a permis de remonter jusqu'aux magasins qui vendent le matériel nécessaire à la culture du cannabis.

Il s'agit là de faits relativement nouveaux. Ils pensent que l'investissement que représente l'achat de tout le matériel pour cultiver en placard (qu'ils estiment à environ mille euros) et la consommation électrique, pousse obligatoirement ces cannabiculteurs à revendre à leur entourage, afin de pouvoir consommer gratuitement. Il semble que ces productions en intérieur, si elles sont bien menées et que les graines sont de qualité, puissent atteindre des taux de THC de 15/18%.

Echanges et dons :

La valeur du cannabis semble avoir évolué en milieu festif notamment: « *Il y a dix ans, c'était : « Vends-moi un bout de shit ! » Maintenant, c'est : « Donne-moi un bout de shit ! » C'est un*

⁴⁶ Les graines étaient vendues dans certains magasins sous la dénomination « *Grainaouazo, pour booster ton moine* ».

service, un produit de troc. C'est devenu comme l'argent. S'il te manque dix euros pour acheter un truc, tu donnes un bout de shit. »

Un consommateur évoquera aussi cet aspect : « *Le joint a une valeur relative. C'est fréquent de voir des gens que tu ne connais pas demander à tirer sur ton joint. Ça arrive qu'on te dépanne d'une crotte de shit...* » Le fruit des récoltes semble particulièrement être l'objet de dons : « *Si on vend entre nous nos récoltes ? Non, c'est du dépannage ou des cadeaux* » (un cannabiculteur)

Achats à des dealers :

Les dealers de rue ne sont pas forcément les plus appréciés. Ils sont chers et ont mauvaise réputation: « *Comme il y a un vrai marché, j'ai l'impression qu'il y a de plus en plus de gens qui sont là pour se faire du blé. Ils hésitent pas ceux-là, c'est la thune, la thune...! Et puis il y a le dealer classique, normal. Et la zone. Je préfère acheter aux zonards, c'est plus sympa. Tu discutes vraiment, et t'es mieux servi... La dernière fois que je suis allée voir les cailles, je me suis fait tirer 10 euros, alors...* »

Les consommateurs peuvent être revendeurs à différents échelons :

- A petite échelle : « *Si je prends mon exemple, même si c'est cher, quand t'as pris l'habitude de fumer tous les jours, tu trouves toujours un moyen pour en acheter. T'achètes en plus gros, en regroupant des potes, et tu te prévois ta part.* »

- Et à plus grande : « *Assez rapidement, il a fallu assumer financièrement, et comme je suis débrouillard, j'ai fait le calcul. Avec un 25, je faisais des barrettes. Et puis après, à acheter une savonnette pour vendre des 25. J'allais à Paris, j'achetais une ou deux saves. Ça me revenait à 400 francs le 25 et je revendais ça 800 (...). Ont donc suivi les aller-retours en train, les crises de parano, les moments où tu te dis qu'à tout moment les flics peuvent débarquer chez toi...C'était stressant. Oui, j'ai fait ça pendant quatre, cinq ans. Mais c'était toujours à Paris, les plans.* »

Achat à l'étranger

Il semble que le GFAL observe un phénomène relativement nouveau. Il s'agit de « *gens qui vont en Hollande acheter de multiples échantillons, ils vont à quatre. Ils montent là-bas pour goûter. Ils en achètent carrément 2000 euros d'échantillons de différents produits dans des petites pochettes, à deux grammes, deux grammes et demi. Ils planquent ça dans les bagnoles* ».

Les usagers réguliers de cannabis ou en demande de soins enquêtés, ont rarement leur culture personnelle (jamais 60%, parfois 22%), n'achète jamais sur Internet (97%) ou à l'étranger (76%), ils achètent plutôt à des amis (82%), moins souvent à des dealers (66%). Elle peut être donnée (70%).

5. REPRESENTATIONS DU CANNABIS ET RISQUES ENCOURUS

5.1. Les représentations du cannabis chez les usagers et les non usagers

La consommation de joints de cannabis est aussi banalisée que l'usage de tabac. D'usage très fréquent, elle s'est normalisée chez les jeunes. Les adultes quant à eux ne portent pas tous le même regard sur ce phénomène.

Divers propos en témoignent : « *herbe et shit étaient présents et quasi en possession de tous les membres de la soirée* ». Et selon des consommateurs « *Je vois, dans ma belle-famille, où pourtant tout le monde picole pas mal, le cannabis commence à s'intégrer. Maintenant, à la fin du repas, il y en a qui fument des joints. Ça ne choque plus, les gens s'ouvrent au sujet. C'est une banalisation, certes mais c'est aussi la preuve que l'interdit est inadapté* ». - « *chez les jeunes de notre âge, c'est devenu normal ! Ensuite, dans les adultes, ça dépend si ce sont des gens qui ont côtoyé, qui connaissent...* »

En effet, toutes les générations n'ont pas connu le cannabis. D'après ce qui nous a été rapporté certaines familles semblent avoir ouvert le dialogue. Le sujet peut être évoqué et discuté, la consommation peut être

visible : *« En famille, avec ma mère, j'ai le droit de fumer juste dans ma chambre ou en soirée. Du moment qu'il y a un suivi, que ça ne déborde pas, ça la dérange pas ».*

Les jeunes peuvent prendre une part active pour favoriser le maintien du dialogue en famille malgré leur consommation de cannabis *« J'ai aussi fait l'éducation de mes parents. J'ai pas pu leur cacher. Mon père a seulement fumé des clopes, ma mère rien... Et je les crois. Quand je voyais des articles sur le sujet, je les envoyais. Mes parents n'estiment pas que ce soit un motif suffisant pour se brouiller avec leurs enfants. »*

Des parents accompagnent leur enfant dans leur difficulté : *« Moi, ça fait quelques années que ça commence à me poser des problèmes de fumer. Mes parents sont là, ils m'encouragent dans ce sens (essayer de comprendre les problèmes) et en même temps acceptent le fait que je puisse fumer. On a brisé le tabou, un soir de 1998. Mes parents et moi parlions du cannabis et je leur ai fait voir comment on roulait un joint. Le joint a été fumé devant eux. Maintenant, je ne me cache plus. J'imagine que ça ne les rend pas jouasses, mais ça ne déclenche pas une hystérie. J'en ai marre de me cacher. C'est vraiment le pire. Ça m'apporte tellement en terme d'équilibre psychologique ! »*

D'autres sont plus réticents : *« Dans le reste de la famille, ils le savent mais c'est un sujet tabou. ».*

Aux yeux de ses consommateurs, le cannabis est considéré sous différents aspects.

Certains le voit avant tout comme un moyen de communication : *« Un moyen de rapprocher les gens... C'est peut-être un peu un cliché : il fume, donc c'est un mec sympa et tout ça... Peut-être que ça rassure de pouvoir se retrouver... C'est comme boire un verre, c'est le moyen d'apprendre à connaître la personne. »* L'aspect convivial et festif du joint prime ici : le cannabis est fédérateur.

Les membres du GFS parlent à ce sujet du rôle de « lubrifiant social » du produit, fonction qui est régulièrement évoquée par des consommateurs à problèmes *« Pendant très longtemps, le cannabis a été le produit miracle qui aide à avoir une certaine socialisation, à supporter le bahut, à supporter le patron... »* Cependant les effets s'inversent au fur et à mesure de l'augmentation de la consommation *« Et puis, il arrive un moment où la consommation devient plus importante et ce n'est plus de la lubrification sociale mais de la noyade totale ».* Mais, selon un membre du GFS, à un moment, l'utilisateur a été dans l'auto thérapeutique.

Il est ressenti comme un signe d'appartenance au groupe : *« Et les fumeurs, je les voyais comme des gens comme moi. Des gens cool, des gens avec qui tu te prends pas la tête comme avec l'alcool ».*

Ses effets sont souvent comparés à ceux de l'alcool : *« Avant, le support festif était l'alcool. Mais je me suis trouvé moins con quand je fumais que lorsque je picolais. D'une manière générale, c'est l'image que me renvoient les gens ».* En effet, dans les représentations, il semble que se distingue une comparaison entre l'alcool et le cannabis. Comparaison peu étonnante puisque l'alcool est le produit psychoactif le plus présent.

Les vertus apaisantes du cannabis sont évoquées par plusieurs usagers : *« Pour être moins speed, plus tranquille, moins angoissé ».* Il tiendrait une fonction d'antidépresseur : *« Honnêtement, si je ne fumais pas, je prendrais des antidépresseurs. L'euphorie que cela me procure, j'en ai besoin. Je me lève, j'ai la « tête dans le cul ». Je me roule un joint, je retrouve la parole, je suis agréable. Comme un antidépresseur. Je ne sais pas dans quelle mesure je pourrais vivre, en étant dépressif et en même temps surexcité, car je suis quelqu'un d'hyperactif. Le fait de fumer, ça m'aide à me poser et à m'endormir. »*

La représentation des non-usagers qui décrivent ce produit et les messages de prévention ne sont pas toujours perçus positivement par les consommateurs et pourraient présenter aux yeux de certains des contre-effets : *« La drogue, c'est tout, sauf de la merde ! Il y a rien eu de pire comme spot de prévention ! Du jour où j'ai commencé à fumer des joints, j'ai découvert que ce n'était pas le cas. Du coup, tout ce qui était mise en garde, je n'y croyais pas. Je n'allais pas plus loin... »*

Malgré l'étendue et la banalisation de l'usage, un fossé existe entre les non-usagers et les usagers. Le produit typique de la fête n'est plus le même. La consommation de cannabis peut occasionner des effets dans les relations amicales : *« Pour ceux qui fumaient, cela a permis de conserver le lien.... Pour les autres, on s'est trouvé vraiment en décalage. Les soirées « fume », c'est vraiment des moments où tu t'explores la tête, mais où le degré de communication et où le niveau intellectuel n'est pas très haut. C'est pas facile à vivre »*

quand tu fumes pas. Et ce qui arrive, c'est que tu te retrouves à être avec des gens, dont le seul point commun est de fumer des joints ! Heureusement, il y a des vraies relations amicales. »

5.2. La représentation des risques en lien avec cette consommation

La représentation des risques est relative à la perception qu'ont les usagers de leur consommation. Certains se situent dans un usage quotidien mais n'identifient pas de problématique à leur consommation : « *Oui, des problèmes respiratoires. Et puis l'alimentation... Et qu'est-ce qu'il y a d'autre ? ...c'est tout ce que je vois...* »

Un consommateur, dans un questionnement autour de l'arrêt de sa consommation de cannabis, nous présente ses motivations pour arrêter, et par là-même sa représentation des risques :

- 1- *« Pour cesser d'être dans l'illégalité. Le système légal et pénal s'est durci depuis trois ans.*
- 2- *Pour lutter contre un sentiment de plus en plus présent de « schizophrénie ».*
- 3- *Fumer me rend toujours un peu paranoïaque. Mon humeur est instable.*
- 4- *Cela m'enferme dans une bulle, m'isole de mon entourage.*
- 5- *Fumer me démotive. Je dors plus que d'habitude (ou qu'il ne faudrait).*
- 6- *Ma consommation quotidienne n'est pas sans avoir des conséquences sur mon activité professionnelle.*
- 7- *Fumer me fait tousser « gras » et je commence à m'essouffler de plus en plus facilement. Cela me donne des pointes en bas des poumons.*
- 8- *Parce que je sais que je cours des risques au niveau de ma santé : cancer entre autres.*
- 9- *Pour retrouver une libido « normale ».*
- 10- *Je ne me vois pas assumer une fonction parentale en étant dans cet état au quotidien. Pourtant fumer me détend, me calme, m'aide à prendre du recul sur les choses, à relativiser. C'est aussi une occupation. Mais le contexte actuel, notamment en matière de contrôles de cannabis au volant, aurait tendance à m'encourager à arrêter bien que je sois meilleur conducteur en ayant fumé. Je me concentre mieux sur la route. Je n'ai jamais eu aucun accident. »*

Le groupe focal sanitaire s'interroge sur les dommages de l'usage chez les adolescents qui initient une consommation très jeunes (11 ans) et qui se construisent physiquement et psychologiquement pendant leur adolescence en fumant du cannabis. Ils soulignent la nécessité d'ouvrir le dialogue afin de promouvoir une prévention efficace : « *Plus les premières consommations sont précoces, plus les gamins risquent d'en consommer beaucoup. Dans leur vie future il sera très difficile de diminuer ou d'arrêter...Il faut mettre l'accent sur la prévention, mais pas stigmatiser cette consommation auprès des ados.* »

Les risques encourus sont souvent méconnus. Les informations se transmettent fréquemment par les pairs. Un intervenant sanitaire en milieu scolaire fait état de consommations de plus en plus précoces et problématiques. Il souligne l'importance de donner des informations fiables aux jeunes : « *Un rajeunissement de l'âge des consommations et il n'est pas rare d'avoir des gens de quatorze ans qui vont fumer vingt bangs par jour, donc là on est vraiment dans de la dépendance. Ce que je pourrais voir, c'est une banalisation du cannabis, une méconnaissance des risques encourus, tant au niveau légal qu'au niveau de la santé, que les transmissions des infos se font par les pairs. Elles son, parfois erronées autour des risques pris. Mais j'ai l'impression qu'il y a une soif d'informations fiables de la part des jeunes et qui ne soit pas non plus dramatisantes* ».

Les représentations que peut avoir un usager sur sa propre consommation peut différer de celles de professionnels de santé. Cela a une incidence sur la poursuite de la consommation et sur le recours à une demande de soins : « *Je pense que pour des professionnels de la santé, je me situe dans un « usage problématique » alors que moi, ça ne m'a jamais posé de problèmes. Je ne me renferme pas, je fume pas sur mon lieu de travail, je n'ai pas de difficulté de concentration. Des professionnels, eux s'attarderaient sur l'aspect quantitatif : elle fume cinq pets par jour, elle rentre dans la catégorie à problèmes...* »

Par ailleurs, les membres du GFS faisaient remarquer que chez certains consommateurs, le cannabis apparaissait comme aussi dangereux que le tabac. Il est en effet de plus en plus courant d'entendre certains fumeurs dire « *J'ai arrêté de fumer des clopes, je fume plus que des joints* », alors que la consommation de « joints » devient rapidement équivalente à celle des cigarettes.

CONCLUSION :

Le cannabis est très diffusé en Bretagne et dans tous les milieux. Les saisies et interpellations pour usages de drogues sont nombreuses et se sont intensifiées. La consommation est banalisée et tend à devenir normative. L'initiation est plus précoce, la durée de consommation tend à s'allonger et la fréquence d'utilisation a augmenté.

Le cannabis est consommé pour ses effets favorisant la détente, facilitant la fête et antidépresseurs mais également pour son faible coût. Les conséquences négatives décrites sont d'ordre psychique, psychiatrique et physique et peuvent avoir des répercussions sur la vie socioprofessionnelle. Des dépendances cannabiques sont mises en évidence par des usagers comme par des professionnels. Cependant les trois quarts des personnes enquêtées n'ont pas ou peu ressenti d'effets indésirables à la consommation.

Les consommateurs ne sont pas tous bien informés des risques encourus tant sur le plan légal que sanitaire. Le dialogue et la prévention sont nécessaires. Cette dernière doit s'attacher à apporter des éléments de connaissance validés afin d'en favoriser l'efficacité.

Evolution des pratiques d'injection et de partage du matériel d'injection sur le site

Thème approfondi

1. INTRODUCTION

Le milieu urbain est un terrain riche en recueil de données sur l'évolution des pratiques d'injection et de partage du matériel. En effet, avec l'apparition des traitements de substitution et l'application des politiques menées en matière de réduction des contaminations VIH et Hépatites, un lien s'est établi entre les usagers et les professionnels du domaine socio-sanitaire et a permis de recueillir différents éléments pour cette investigation en milieu urbain.

A contrario, sur le milieu festif, il a été difficile d'observer des évolutions en terme de fréquence et de prévalence des pratiques d'injection dans la mesure où, sur la région Bretagne, nous ne possédons pas de données à ce sujet qu'elles soient quantitatives ou qualitatives. En effet, aucun outil d'évaluation n'a, à notre connaissance, été mis en place dans ce domaine. C'est pourquoi nous établirons plutôt des remarques qu'une réelle observation de l'évolution de cette pratique en milieu festif.

2. EVOLUTION DES PRATIQUES D'INJECTION DANS L'ESPACE URBAIN

2.1. Qui sont les injecteurs ?

Les usagers observés sont des personnes sans domicile, dites en «*errance* ». Elles fréquentent les structures bas-seuil, telles que le restaurant social, l'accueil de jour ou le programme d'échange de seringues. Certes, les difficultés sociales, les carences affectives, l'histoire des personnes sont liées à la toxicomanie, comme le déclare un infirmier : «*Ils veulent oublier leurs conditions de vie, leur histoire et pour cela « se défoncent »* ». Mais avant d'aller plus loin dans la description d'un tel public, il est important de préciser que cette population est dite «*captive* ». Par là, nous entendons qu'amenées à fréquenter les structures du social et du sanitaire, ces personnes peuvent être observées tandis que d'autres tranches de population, ne fréquentant pas ce type de dispositifs, ne seront pas décrites. Aussi, en aucun cas, une généralité telle que «*tous les injecteurs sont des gens qui vivent dans la rue* » ne peut être faite. De nombreux cas témoignent du contraire.

Parmi les usagers injecteurs, différents profils sont observés :

Des mineurs. Ceux-ci se tiennent à l'écart des accueils bas-seuil, connaissant l'obligation de signalement de mineurs en difficulté. Rencontrés par certaines équipes mobiles, ils semblent se situer dans des pratiques à risques, avec une hygiène de vie décrite comme «*déplorable* ». Les différentes ressources existantes d'aide aux mineurs ont été épuisées ou ne correspondent pas à leurs désirs. Ils accèdent aux produits par le biais de consommateurs plus âgés.

Les plus âgés. Ils disposent d'un réseau de connaissances leur permettant d'avoir un statut «*enviable* », par rapport à l'accès aux produits. Ils ont donc une position élevée dans la hiérarchie du groupe que constitue le public de rue. Leur influence est grande sur les plus jeunes en quête de modèle identificatoire. Ils peuvent être des initiateurs.

Des jeunes adultes. Agés de vingt à trente ans, ils ont un parcours de consommation plus ou moins long, selon leur histoire ou leurs rencontres. C'est sans doute la tranche d'âge la plus observée. La représentation masculine est majoritaire. Il est impossible d'établir un profil général dans la mesure où les histoires sont différentes. Les initiations ont pu avoir lieu notamment sous influence, sur impulsion ou après réflexion. Il semble cependant, d'après les propos de deux consommateurs, que l'injection et le passage à cette pratique sont plus compulsifs qu'il y a dix ans. Nous aborderons plus loin cette différence de conception de l'usage entre les jeunes injecteurs et les «*vieux de la vieille* ».

Des personnes qui présentent des profils psychiatriques, diagnostiqués ou non, induits ou révélés par l'usage de psychotropes.

Les éléments identitaires des personnes faisant usage de drogue par injection ont évolué et se sont diversifiés « *Il y a 25 ans, c'était l'époque des junkies (...) L'identité de l'injecteur était marquée, il y avait un sens, du « militantisme ». Le shoot était porté par l'époque !* » Si, dans les années 70 et 80, les injecteurs étaient plus particulièrement présents au sein des mouvements punk et rock⁴⁷, il semble qu'aujourd'hui, la « teuf » soit le mouvement dans lequel les « nouveaux injecteurs » s'inscrivent, avec peut-être moins d'éléments distinctifs qu'il y a vingt ans.

Malgré l'évocation de ces différents profils, il est peu aisé de décrire les « injecteurs ». Le sujet est sensible. Même si les politiques de prévention et l'accès à la substitution ont facilité la reconnaissance de cette problématique, elle demeure un sujet tabou.

Contrairement à d'autres pratiques, comme le bang ou le sniff, l'injection n'est pas une pratique rendue visible. Une affirmation que l'on retrouve chez toutes les personnes interrogées, quoique avec quelques nuances. Le milieu des « injecteurs » communique peu sur ce sujet avec les « non-injecteurs » en raison du regard négatif porté sur ce mode de consommation. : « *Le regard des autres ? C'est un regard qui me voit comme un potentiel agresseur, un type en manque, prêt à sauter à la gorge de n'importe qui ! Alors j'en parle pas à n'importe qui* ».

Il s'agissait d'un questionnement au départ de cette investigation, questionnement dont la réponse semble de plus en plus évidente. La société, en règle générale, perçoit de façon négative, non seulement la pratique, mais aussi l'utilisateur.

Il arrive cependant que les usagers ne cachent pas leur pratique. Qu'elle ait lieu au sein d'un accueil de jour, aux yeux des habitants d'un immeuble ou devant les membres du squat, l'injection n'est pas sans interpeller ses spectateurs. Si certains usagers présentent une pudeur et une volonté de ménager l'entourage, d'autres cèdent davantage à un désir de procéder au shoot dans de brefs délais ou dans des conditions plus aisées, comme cela peut être le cas dans les structures bas-seuil.

2.2. Les pratiques d'injection

2.2.1. Produits injectés et associations de produits

Héroïne

Jusqu'à l'arrêt des prescriptions de Skénan® LP®, l'héroïne était un produit peu présent en milieu urbain. C'est sans doute pour cela qu'il est courant d'entendre des remarques sur les nouveaux injecteurs « *ces personnes qui ne sont même pas entrées dans le circuit par le biais de la came* ». Il existe comme un conflit de générations entre les injecteurs. Certains correspondent à une génération qui a adhéré au mouvement punk-rock et à son idéologie et pour lesquels l'usage d'héroïne a fait partie intégrante du parcours de toxicomanie. Les plus anciens ont vu arriver les produits pharmaceutiques comme des traitements palliant le manque d'opiacés. Par contre, les plus « nouveaux » ont directement connu ces produits pharmaceutiques, qu'il s'agisse de produits de substitution, de sulfate de morphine ou de benzodiazépines, sans forcément passer par la « *case Héroïne* ». Cette consommation coïncide notamment avec le contexte actuel de répression autour des produits illicites et les réponses pharmaceutiques à la problématique de la dépendance.

Néanmoins, il apparaît que les usages se rejoignent dans un cadre festif. L'héroïne, selon les témoignages des usagers et du Groupe Focal Sanitaire, est davantage observée en milieu festif bien qu'au cours du dernier trimestre sa disponibilité semble augmenter en milieu urbain. C'est pourquoi, nous vous invitons à vous référer à la partie concernant l'injection de ce produit en milieu festif.

Skénan® LP®

A partir de 1999-2000, une utilisation importante de ce sulfate de morphine est constatée à Rennes, chez les usagers d'opiacés, particulièrement par voie intraveineuse. De 2002 à juillet 2004, le « *Sken*⁴⁸ » est, sans conteste, le produit le plus injecté sur Rennes. Cette année 2004 a vu la diminution voire l'arrêt des prescriptions⁴⁹ de ce produit perçu par certains usagers comme un traitement de substitution aux opiacés et par d'autres comme un produit de « *défonce* ». Contrairement au Subutex®, dont l'injection occasionne de multiples dégâts, et à la Méthadone®, non-injectable, le Skénan® LP®, présenté sous forme de micro-billes, s'injecte

⁴⁷ Pour cela, nous pouvons nous référer à Bloody, personnage emblématique du journal d'ASUD.

⁴⁸ Abréviation employée par les usagers pour parler du SkénanLP®

⁴⁹ Ce sujet est davantage développé dans la partie consacrée au Skénan.

relativement facilement. Ses effets, s'ils ne sont pas ceux de l'héroïne, s'en rapprochent cependant : sensation de chaleur, de bien-être et démangeaisons.

Valium®

Ce benzodiazépine, que les usagers se font prescrire sous toutes ses formes mais dont ils affectionnent évidemment la solution injectable, est présent chez le public de rue depuis 2002. Ce produit est peu toléré par le système veineux, provoquant une sensation de brûlure au point d'injection. S'avérant corrosive en usage répété, l'injection de Valium® est à l'origine de multiples complications sanitaires, notamment des abcès et des scléroses veineuses. Des répercussions qui semblent plus nombreuses aux yeux des professionnels de la santé que celles liées à l'injection de Skénan® LP.

Les usagers procèdent à des « tirettes » : *« Lorsqu'ils s'injectent le Valium®, ils pompent d'abord du sang jusqu'à remplir la seringue et réinjectent le tout pour diminuer la sensation de brûlure »*. En usage hospitalier, selon le GFS, le Valium® peut être injecté par voie intraveineuse lente mais, dans ce cas, il est alors dilué avec 10cc d'eau stérile ou en perfusion dans des poches de 50cc⁵⁰ ou plus. Mais les seringues les plus utilisées par les injecteurs sont de 2cc. L'injecteur utilise entre 1,3cc et 1,5cc de l'ampoule de Valium®, il ne reste qu'entre 0.5 à 0.7cc pour y mettre l'eau stérile. L'injection en intramusculaire peut être pratiquée par les usagers pour diminuer la douleur. Il apparaît cependant que la voie intraveineuse soit l'option la plus choisie.

Recherché pour ses effets calmants, tranquillisants, hypnotiques, le Valium® est également associé à d'autres produits psychoactifs comme le Skénan®, le Subutex® et l'alcool. Certains l'utilisent, afin de ne pas ressentir les angoisses liées à l'arrêt, pour se sevrer du Skénan® ou du Subutex®. L'utilisation du Valium® devient une alternative à la dépendance des opiacés mais pas à l'injection.

Le Valium® est également utilisé pour faciliter la descente de la prise de produits tels que la cocaïne et les amphétamines, comme nous l'aborderons dans la partie consacrée au milieu festif.

Médicaments

D'autres médicaments dérivés de leur usage semblent être injectés mais de façon moindre. Il s'agirait de benzodiazépines, prescrits à titre thérapeutique comme le Tranxène®, Séresta®, Témesta® et Rivotril®. L'évolution qui peut être constatée concerne l'entrée dans l'usage par injection, comme l'évoque un usager : *« Les jeunes débutent l'injection avec ces produits et non avec l'héroïne »*. Cette consommation avait auparavant, lorsque la dépendance était installée, pour but d'éviter le manque. Elle peut aussi intensifier les effets. *« L'utilisation des médocs, s'ils étaient utilisés pour la défonce, c'était calculé. Par exemple, je prenais un Rohypnol® une heure avant de m'injecter de l'héroïne. Ce médoc me permettait de mieux en sentir les effets. »*

Cocaïne

Pour des raisons certainement liées à la diminution de son prix, la cocaïne semble de plus en plus consommée. Bien que son usage soit le plus souvent rencontré dans le cadre festif, car son coût demeure élevé, la cocaïne est présente chez le public de rue « injecteur ». La consommation de ce produit entraîne pour certains une dépendance psychologique, avec des aspects compulsifs et un recours à des pratiques illégales afin de subvenir à cette consommation. Abcès et thromboses veineuses sont nombreux chez les injecteurs compulsifs. Faute d'un accès illimité au matériel stérile, les consommateurs n'utilisent pas toujours une aiguille neuve à chaque injection. En conséquence directe d'un comportement compulsif, les règles d'hygiène et de sécurité sont moins respectées. En effet, pour des personnes rencontrant des difficultés pour trouver un point d'injection, les artères peuvent être utilisées occasionnant des troubles vasculaires et infectieux : *« Un jeune homme entre 30 et 35 ans, sans domicile a été hospitalisé trois semaines après s'être injecté de la cocaïne basée à l'ammoniaque en artère humérale. Ceci a eu pour conséquence une thrombose artérielle et une belle infection. »*

Ecstasy

D'un usage habituellement festif, son utilisation par injection peut devenir plus régulière parmi les consommateurs vivant dans la rue. Initiées lors d'un moment festif, ces consommations peuvent s'étendre sur plusieurs jours. Une tolérance du produit s'installe et de plus grandes quantités sont alors « nécessaires ». Employé par les injecteurs confirmés, ce produit peut être l'occasion d'expérimenter l'injection. Un usager nous

⁵⁰ Cc = ml

faisait part d'effets intenses se manifestant rapidement et disparaissant lentement : « *Les effets sont immédiats et terribles ! Il y a des remontées trois jours voire même une semaine ou deux après. Il y a des sueurs très importantes. Les yeux sont larmoyants, et gonflés. Les pupilles sont dilatées plusieurs jours. Les « coups de déprime » sont plus durs à gérer et l'envie d'en reprendre plus importante.* »

Alcools

A titre anecdotique, mais ce récit est peut-être révélateur des comportements excessifs en cas de manque, nous rapportons ici un cas, rencontré par une professionnelle de la santé cette année, d'injection de vin blanc : « *Un jeune homme, sans domicile fixe, âgé entre 20 et 25 ans, s'est injecté du vin blanc. Il se trouvait alors en manque. Il me raconta le lendemain, toujours en état de manque, qu'il n'avait pas le choix, n'avait plus de fric, qu'il était trop mal* ».

Polyconsommation

La polyconsommation est un terme qui revient souvent chez les professionnels de la santé, à propos de la consommation des injecteurs sur ces dernières années.

Les benzodiazépines, les opiacés, la cocaïne, le speed et les œstasys sont consommés en alternance. Il semble, outre les différents effets psychoactifs, que le terme de dépendance soit particulièrement lié à la pratique.

Des usagers s'injecteraient de plus en plus de médicaments, de speed et d'ecstasy. Cette évolution, mise en lien avec la diminution du Skénan® LP, est constatée tant par les intervenants que par les usagers : « *Il y a deux ans, ils s'injectaient le Skénan® LP, ok, mais pas tous les autres produits. Ils les gobaient* ».

Alors que les associations de produits semblent être le quotidien des injecteurs, le cannabis, habituellement présent dans les polyconsommations, possède une place particulière. Si certains semblent en tolérer les effets, un nombre conséquent d'injecteurs ne les apprécient pas : « *Je ne supporte pas les effets de parano. D'ailleurs, j'ai du mal à comprendre qu'il y en ait qui fument quand ils sont en manque !* »

2.2.2. Pratiques à risques

Polyconsommations hasardeuses

Celles-ci semblent plus fréquentes chez les jeunes injecteurs. Les motivations de ces mélanges semblent obscures aux professionnels : « *Je me demande parfois si ces consommateurs réfléchissent aux effets escomptés, attendus ou si c'est de la défonce rien que pour de la défonce* ».

Selon le GFS, une moins bonne qualité des produits, une utilisation de produits détournés de leurs usages et des effets attendus mais non ressentis, participent à ce type de mélange et cette « *frénésie de shoots* ».

Piquomanie

Cette phrase « *Ils s'injectent n'importe quoi, c'est l'action qui prime sur le produit* » est récurrente chez les intervenants. Face aux injections d'eau ou de différents alcools, le geste-même de l'injection semble compulsif. La piquomanie⁵¹ est forte chez de nombreux injecteurs, ce qui peut les pousser à des pratiques à risques. L'attachement au geste est d'ailleurs une source d'inquiétude importante pour les personnes qui s'approprient à intégrer un programme Méthadone® et un sujet inévitable de travail pour les professionnels de la toxicomanie.

Des points d'injection dangereux

Les personnes, ayant épuisé les points d'injection possibles sur les membres supérieurs, n'ont souvent comme seule ressource que d'injecter à des endroits qui mettent leur santé ou leur vie en danger. Cela peut être les membres inférieurs, la veine jugulaire ou les voies artérielles et notamment la carotide. Différentes conséquences sanitaires ont été décrites : des veines variqueuses (varices) avec la destruction des valvules nécessaire au bon retour veineux, des phlébites liées aux thromboses veineuses avec le risque d'embolie pulmonaire, des abcès, des endocardites.

Il semble, selon le GFS, que les injections par voie artérielle soient en augmentation.

⁵¹ Terme employé pour désigner le comportement compulsif autour du rituel de l'injection.

Connaissances anatomiques

Certains éléments comme le sens de la circulation du sang ne sont pas connus des usagers. La plupart ignorent qu'en ne tenant pas compte de ce sens de circulation, ils fragilisent leurs veines et risquent des thromboses : « *C'est dans la représentation corporelle, à la limite, ils connaissent leur schéma de veines ou d'artère mais ils ont pas les risques que ça implique derrière.* » (GFS)

Utilisation du matériel d'injection

Les pratiques à risques peuvent être liées à la réutilisation des filtres. En effet, lorsqu'il y a pénurie de produit, beaucoup d'injecteurs réutilisent les filtres. Après les avoir trempés dans de l'eau, ils aspirent, à l'aide de la seringue, dans le filtre, les résidus de produit. Certains utilisent les corps de seringue de 2cc afin de conserver ces fameux cotons. Cette pratique peut entraîner des poussières, des veinites⁵², des abcès.

L'utilisation des tampons alcoolisés semble aléatoire. Ils seraient utilisés après coup, pour exercer une compression sur le point d'injection et nettoyer celui-ci.

L'utilisation de la cuillère de table, maintes fois réutilisée, ne serait plus de mise que chez les usagers les plus anciens. Le Stéricup® est désormais entré dans les mœurs, bien qu'il soit réutilisé plusieurs fois. Cependant le filtre contenu dans l'emballage est peu prisé : « *Il y a rien qui passe. Je préfère les filtres de clope.* ».

Le rituel propre à bon nombre d'injecteurs de « *la vieille école* », « *pour conjurer le mauvais sort* », d'humecter l'aiguille avant de procéder à l'injection demeure prégnant, malgré les nombreuses informations des acteurs de la réduction des risques.

Partage du matériel

Bien que l'évocation d'un virus détruisant à long terme le système immunitaire ne soit pas très parlante pour des personnes qui ont du mal à se projeter, les messages de prévention semblent avoir été entendus. Cependant le partage de matériel a lieu dans certaines situations. En effet, malgré l'accès facilité au matériel stérile, celui-ci peut faire défaut au sein d'un groupe. Différer la consommation n'est alors pas à la portée de toutes les volontés. Des accidents, liés à la perte de vigilance induite par certains produits, peuvent également se produire : « *La conscience se modifie un peu et puis d'un coup toc et « Ah j'avais marqué la mienne et c'est pas celle que j'ai dans les mains ! »* »

2.3. Injection et Subutex®

L'injection de Subutex® possède une image négative. Celle-ci est liée aux dommages sanitaires de type circulatoires et infectieux causés notamment par l'amidon de maïs . « *Je me suis injecté du Sub' avant d'avoir le Skénan®, c'était affreux. J'avais tout le temps des abcès, j'étais gonflé des mains, de partout. Non, je n'en reprendrai pas. Au moins le Skénan®, ne fait pas ça.* » En outre, la consommation de Subutex® n'entraîne pas d'effets de « défonce » : « *L'injection de Subutex®, c'est un échec pour la défonce alors qu'avec le Skénan® l'utilisateur est plutôt satisfait* », selon un intervenant en toxicomanie.

En lien sans doute avec la présence du Skénan®, le Subutex® fut peu consommé entre 2000 et 2004 par les injecteurs sur notre site. Avec la baisse de disponibilité des sulfates de morphine, nous assisterons peut-être à une recrudescence de l'usage de « *Sub'* ». Quelques injecteurs, malgré tout, l'utilisent actuellement. Le considérant comme un traitement de substitution, ils l'injectent, probablement dans l'espoir d'en potentialiser les effets : « *Le fonctionnement du Subutex® est le même qu'avec une came de mauvaise qualité, « il ne me défonce pas parce que je ne le prends pas en, hein ..., si je me le mets en taquet peut-être que* », et par « *amour de la pompe* ». La confusion de l'utilisateur entre substitution, injection et défonce complexifie la prise en charge par les professionnels médico-sociaux et éducatifs.

⁵² Veinites : inflammation des veines

2.4. Accessibilité du matériel d'injection sur le site

Outre la délivrance en pharmacie, deux distributeurs et un programme d'échange de seringues permettent l'accès au matériel stérile sur le site.

Les distributeurs-échangeurs de seringues, implantés comme solution de dépannage, possèdent leurs limites. Ils sont souvent vides, des personnes les utilisant comme mode unique d'approvisionnement. De plus, depuis leur installation, de nombreux actes de vandalisme ont été commis. Par ailleurs, des dysfonctionnements, tels que l'absence actuelle de plastification des kits, gênent son utilisation. L'humidité déposée sur les boîtes gêne ou empêche en effet la délivrance du matériel.

Un programme d'échange de seringues⁵³, possédant un local d'accueil spécifique, permet également l'accès au matériel. La file active en augmentation depuis l'ouverture de cette structure semble se stabiliser en 2004. Outre l'échange de matériel, ce programme d'échange de seringues est un espace de parole et d'écoute reconnu par les usagers, espace au sein duquel ils peuvent parler des problématiques qu'ils rencontrent, s'informer et être orientés. Depuis cette année un infirmier du centre de soins spécialisé pour toxicomanes intervient une fois par semaine. Il donne des conseils sanitaires et oriente vers les structures de soin.

2.5. Dommages associés à l'injection

Selon le GFS, une baisse des conséquences liées à l'injection a été observée : « Une baisse, cette année des lymphangites et des abcès, on en a eu mais les médecins anesthésistes semblaient noter une baisse significative cette année, avec une situation quand même catastrophique due à des injections souillées ».

Les dommages sanitaires les plus fréquents sont liés à la teneur des produits et particulièrement aux produits de coupe ajoutés aux produits circulant sur le marché clandestin. Voici le cas d'une jeune femme ayant successivement injecté de la cocaïne, du speed et des ecstas : « Elle présentait sur ses bras, aux différents points d'injection, une petite infection locale (un point de pus de la même grosseur que pourrait être un bouton d'acné). Elle me disait alors que les 3 autres personnes qui étaient avec elle présentaient les mêmes affections ».

L'usage de la cocaïne par injection, outre le risque de présence de produits de coupe, entraîne un comportement compulsif. Le nombre répété de shoots occasionne des dommages sur les veines et multiplie les risques d'infection.

La détérioration du système veineux est un dommage à long terme. Au fur et à mesure que les personnes ont recours à cette pratique, les points d'injection envisageables se raréfient. La découverte d'un point d'injection fiable s'apparente alors au plaisir. La veino-toxicité de certains produits, comme le Valium®, est un facteur aggravant de la détérioration.

L'infection par VIH-SIDA n'est plus aussi présente que dans les années quatre-vingt, quatre-vingt-dix. Si les usagers injecteurs qui ont vécu cette période, où les contaminations et les deuils ont été nombreux, ont conservé un comportement attentif, il n'en est pas de même pour les plus jeunes.

3. EVOLUTION DES PRATIQUES D'INJECTION EN MILIEU FESTIF

3.1. Caractéristiques des usagers injecteurs ou : « Pourquoi est-il si difficile d'établir des profils-type ? »

Dans le cadre festif, il est relativement difficile d'entrer en contact avec les usagers injecteurs, à moins qu'il ne s'agisse de personnes connaissant déjà les intervenants, en milieu urbain.

L'injection est difficile à pratiquer dans des lieux festifs. Selon un capteur « *Injecter en milieu festif, je comprends si le mec a un coin où s'isoler, s'il est là pendant trois jours. Sinon, c'est la galère, juste pour une soirée... Il faut le trouver l'endroit où le préparer* ».

Celui qui injecte, est perçu comme un individu qui ne peut plus gérer sa consommation. Pour les non-injecteurs, la vision d'un shoot, ou même de sa préparation, renvoie à une image beaucoup moins festive que le gobage ou le sniff. Cette vision implique une notion de dépendance dans l'imaginaire collectif, une vision qui ne s'inscrit pas

⁵³ Géré par l'association AIDeS.

dans le cadre festif. Aussi, cette pratique se déroule, en général, à l'abri du regard des « non-injecteurs » : *« Pas devant nous. Le mec va dans une autre pièce. Au pire, s'il est chez lui et qu'il n'y a qu'une pièce, il nous tourne le dos ».*

Se cacher est considéré comme une forme de respect des autres et des valeurs partagées en « teuf » : *« Je pense qu'on est la majorité à faire comme ça, à faire attention. Surtout si t'as connu les teufs avant de shooter. Déjà par les valeurs que la teuf véhicule : « Tu respectes le site, tu respectes les gens... » Si tu vas dans les teufs et que tu as commencé à shooter plusieurs années après avoir connu les teufs, ces valeurs, tu les as assimilées ! »*

La notion d'intimité et notamment la pudeur, le refus de laisser voir aux autres l'état de son corps, même s'ils sont eux mêmes injecteurs, est à prendre en compte : *« Il y a aussi une question de honte. Si je me shoote c'est tout seul en général. Ou bien avec des toxes qui ont plusieurs années d'expérience. Rarement avec des jeunes toxes. J'ai pas envie qu'ils voient mes bras ou d'autres parties de mon corps pour voir dans quel état elles sont. Automatiquement, t'es moins gêné de le faire devant quelqu'un qui est plus allumé que toi, tandis que de te dévoiler devant quelqu'un qu'est moins allumé que toi... »*

Le rapport au produit a également son importance. Un désir d'intimité avec le produit est, en effet, souvent rapporté. C'est se retrouver seul avec le produit, être entièrement disponible pour en éprouver les effets : *« Je suis content de me retrouver seul avec le produit. »*

Pour toutes ces raisons, il apparaissait difficile aux personnes interrogées de définir des caractéristiques d'usagers : *« C'est super rare qu'on le fasse à plusieurs. C'est une pratique personnelle. J'ai rarement vu quelqu'un fixer devant moi dans une teuf. Ça arrive d'en discuter mais il y a vraiment peu de gens, je rencontre peu de personnes qui fixent ».*

Néanmoins, à partir des témoignages, quelques informations ont pu être recueillies. Les usagers injecteurs décrits semblent posséder les mêmes caractéristiques que les usagers rencontrés en milieu urbain. Il s'agit essentiellement d'hommes, dans une tranche d'âge de vingt à trente-cinq ans. Selon les observations des acteurs de terrain et des usagers, les femmes seraient moins présentes en milieu festif qu'en milieu urbain : *« Des filles qui shootent dans mon entourage j'en connais très peu. Je dirais une proportion de 20% de femmes et 80% d'hommes. Sinon en teuf, je n'ai vu que des mecs se shooter. J'ai pas de souvenirs en ce qui concerne des filles. »*

En terme de caractéristiques socioculturelles, les usagers injecteurs ne se distinguent pas particulièrement des non-injecteurs au sein d'un rassemblement festif. Sachant qu'évidemment l'utilisateur qui a une consommation prégnante par injection présentera généralement de plus grandes difficultés d'insertion sociale et professionnelle.

3.2. Les produits consommés par injection

Héroïne et autres opiacés

L'héroïne est le produit le plus souvent associé à l'image de l'injection. S'il semble peu présent sur le milieu urbain rennais et c'est une tendance qui se modifierait ces derniers temps, il l'est davantage en milieu festif et particulièrement dans les rassemblements techno de grande envergure. Chez les usagers injecteurs, ce sont les termes de « came » ou de « brown » qui sont le plus souvent utilisés. Le terme de « Rabla », perçu comme « commercial » est rare.

En injection, l'héroïne, du fait de son peu de disponibilité et de son coût élevé (entre 30 et 40€g) pour la brune, plus de 70€ pour la blanche, (produit très rare), est particulièrement consommée en tant qu'« extra⁵⁴ » : *« En Bretagne, tu choppes la came au même prix que la coke ou plus cher ». C'est un produit souvent décrié en raison de la forte présence de produits de coupe. Il est très fréquent d'entendre dire par les plus anciens qu'« il n'y a plus de bonne héroïne : la qualité est mauvaise. C'est une manière de donner de l'intensité au produit. Quand tu ne sens plus un effet, injecter, ça redonne un coup de fouet au produit ».*

⁵⁴ L'« extra », c'est l'espoir avoué ou non d'une personne d'envisager une consommation de l'ordre de l'exception. Chez beaucoup d'usagers anciennement injecteurs, « sevrés » ou sous substitution, l'« extra », c'est ce moment où ils vont pouvoir de nouveau goûter au plaisir, pendant un laps de temps qu'ils espèrent être capables de gérer.

Des initiations peuvent avoir lieu dans ce cas de figure : *« Dans la manière de consommer, le phénomène d'escalade est très présent, puisqu'il y a une donnée économique et une recherche d'effets comme les premiers (effets) ressentis. »*

Apprécié par les usagers injecteurs se situant dans une recherche de plénitude, d'apaisement, c'est le produit de la descente. Ses effets valent aussi à l'héroïne d'être appréciée en association avec la cocaïne. Certains l'utilisent ainsi: *« A une demi-heure d'intervalle. C'est de la coke, et puis une injection de came pour redescendre »*. D'autres l'associent dans la même préparation, façon *« speed-ball »* en injection, et certains ne l'utiliseront que pour *« redescendre »*.

Skénan® LP

Dans un territoire comme la région rennaise, même en cadre festif, le Skénan® LP est un produit à évoquer. Il circulait encore dernièrement, en milieu festif, au sein de groupes de personnes ne disposant pas de moyens ou de réseaux fiables pour obtenir de l'héroïne de qualité. Face à une héroïne coupée, le *« Sken »* avait un aspect plus pur. Suite à la diminution des prescriptions, le Skénan® pourrait prendre un caractère d' *« extra »*..

Subutex®

Le Subutex® est peu présent en milieu festif. Il y a bien eu, au cours des années précédentes, des rumeurs autour de consommations de buprénorphine dans le cadre festif, mais aucune recherche n'a abouti à des informations concrètes. Le *« Sub »* est perçu comme un traitement de substitution, à usage quotidien, par les usagers injecteurs et non comme un produit à usage récréatif. En outre, le Subutex® ne peut être mélangé avec un opiacé : il pourrait en anéantir les effets ou provoquer une crise de manque. C'est un fait bien connu des usagers, qui, pour beaucoup ont vécu cette expérience désagréable : *« Pris du Subutex®. Je l'ai fait une fois. Ça ne m'a rien fait. Enfin, si : une crise de manque. Je m'en souviendrai. Je me suis tapé une crise de manque énorme (en association) avec le Skénan®. »* Il pourra, dans certains cas, servir de monnaie d'échange face à des consommateurs novices, intrigués par ce produit habituellement utilisé par les *« vrais toxicomanes »*. Mais c'est une démarche qui semble marginale.

Cocaïne

Chez beaucoup d'usagers injecteurs, la cocaïne est un produit typique de la fête, de l' *« extra »*. Elle est notamment considérée comme telle, au même titre que l'héroïne, en raison de son coût élevé.

L'injection de cocaïne permet d'intensifier les effets du produit : *« Si je trouvais une façon de consommer la coke et qui fasse autant d'effets que le shoot, je pense que je ne la shooterais plus. Enfin bon, y'a peut-être aussi le geste qui reste... »*

Il semblerait que la cocaïne, au même titre l'héroïne, serait de meilleure qualité que les autres produits du milieu festif : *« Depuis 2 ans, des prods t'en trouves de moins en moins, la qualité est moins bonne. Sauf pour la came ou la coke parce que tu peux plus facilement connaître des gens qui vont eux-même « à la source », en Hollande ou en Espagne. Le produit est moins coupé que si tu es obligé de passer par 4 ou 5 personnes »*.

La cocaïne est fréquemment consommée en amont ou en parallèle de l'héroïne en raison de ses effets stimulants. Cette dernière est même, pour certains, indissociable de la cocaïne pour gérer la descente et éviter les bad trips: *« Je ne connais pas de gens qui ne s'injectent que de la coke. Si ça existe, je sais pas comment ils font pour la descente ! Même avec du shit, tu peux pas ! ... je peux pas shooter de la coke si j'ai pas de came pour redescendre. C'est indissociable, sinon je « bad trip ». Avant de me faire le shoot et avant la montée je vois déjà la descente. La coke c'est quelques minutes de montée, 15 quand elle est vraiment bonne, pour 3 ou 4 heures de descente ! »*

Ce sera la même chose pour un autre capteur : *« Disons que s'il me reste de la coke, il me reste de l'héro. Si je consomme de la coke seule, je suis tout énervé, je n'arrive pas à dormir. Alors si j'achète de la coke, j'achète de l'héro pour la descente⁵⁵ »*.

La *« coke »* ne semble pas être, selon certains usagers, un produit fréquemment présent lors de l'initiation : *« Pour moi, l'idée du shoot est surtout lié à la came ... J'ai du mal à imaginer que quelqu'un commence à shooter avec de la coke. »*

⁵⁵ La descente est un moment, un passage très présent aux yeux des injecteurs. En effet, ils ont tous assimilé le fait que l'injection intensifiant les effets d'un produit, la descente en serait amplifiée. C'est pourquoi ce passage fait tout autant partie des motifs de consommation que la recherche de plaisir.

Les avis divergent sur les effets des différents modes de consommation du free-base⁵⁶. Pour l'un des consommateurs fumer, c'est «*Comme la gâcher ! Je préfère la shooter que la fumer, c'est plus intense* » tandis que pour un autre : «*C'est la même montée,. A quelques secondes d'intervalle. La base, c'est quand tu recraches la fumée, que tu montes, et le shoot, c'est quand tu l'injectes.* »

Ce dernier est un fumeur de cocaïne de longue date. Son passage à l'injection est lié à une recherche d'intensification des effets, d'efficacité et d'économie «*Je fais plus de shoots dans un gramme. Plus qu'avec le free-base. Je fais une vingtaine de shoots dans un gramme, tandis que je fais dix bases avec un gramme. D'ailleurs au niveau des bases, dans un groupe de baseurs, tu en auras souvent qui font les deux : qui basent et qui s'injectent. C'est mon cas. Je base, et si quand je rentre chez moi, il en reste, je l'injecte.* »

Le rapprochement entre la pratique d'injection et les comportements compulsifs autour du free-base est abordé : «*Pour la coke, ça fait comme le free-base, ils arrêtent pas. C'est non-stop. Ils sortent pas du camion, ils s'injectent tant qu'ils en ont.* » Le rapprochement de ces deux pratiques et le passage de l'une à l'autre furent évoqués par plusieurs usagers.

MDMA

L'injection de MDMA en poudre ou de comprimés d'ecstasy a été plusieurs fois rapportée en milieu urbain. Elle est également présente en milieu festif mais c'est une consommation moins fréquente chez les injecteurs que celle de cocaïne ou d'héroïne. Les effets du MDMA par injection sont forts, ils sont décrits comme une violente montée, des bouffées de chaleur et des nausées. Les effets de la montée et ses effets «*scotchants* » ne sont pas appréciés par tous.

En outre, la qualité des «*ecstas* » est souvent remise en cause : «*Avec de la coke ou de la came, quand tu as l'habitude, tu goûtes sur la langue et tu vois si le produit est « bon » ou pas et si tu peux le shooter. Avec un ecsta, tu peux pas. Depuis 8 ans que je suis « là-dedans », rien qu'à l'aspect, je peux pas voir si c'est un ecsta bon ou pas !* ». Il semble, en effet, que peu de précautions sont prises lors de l'injection de MDMA. Au mieux, une quantité réduite de produit est d'abord injectée, pour appréhender les effets. Mais, dans un souci de préserver les points d'injection par exemple, peu de personnes agiront ainsi.

Amphétamines type speed

Le speed est présent chez les usagers injecteurs. Il est apprécié pour ses effets considérés très stimulants. Un acteur de terrain compare ainsi la personne ayant consommé du speed par injection à «*un taureau en colère, dont on a maintenu les cornes, et qu'on lâche subitement.* » On retrouve ce produit dans les espaces festifs underground, type «*punk* » ou «*hardcore* ».

Ce mode de consommation reste cependant peu répandu : «*J'ai vu quelques exceptions au début où je faisais des teufs. Des mecs qui shootaient du speed, mais c'était occasionnel.* » Cela peut s'expliquer par l'intensité et la durée des effets des amphétamines lorsqu'elles sont gobées ou sniffées, une intensité et une durée qui ne nécessitent pas forcément une amplification par le biais de l'injection.

Une consommation visant à pallier le manque d'un produit sera évoquée : «*J'ai vu un mec, une fois, qui injectait des amphétamines. Du speed. Il avait le profil « teufeur sur le retour, cloîtré chez lui en manque de coke* ».

Kétamine

Il y a quelques années, la kétamine a été présente en usage récréatif chez les injecteurs,. Elle est devenue rare aujourd'hui sur le site. Sa consommation par injection est exceptionnelle.

Benzodiazépines

Les benzodiazépines sont présents en milieu festif pour leurs effets particulièrement apaisants lors de la descente. Le Valium® injectable est utilisé pour ces effets. On retrouvera également le Rivotril®.

L'Artane®, bien que possédant une mauvaise réputation, est utilisé par les plus jeunes : «*Ils vont vers ce produit parce qu'il leur permet « de voyager avec les hallucinations », « d'être complètement déconnectés de la réalité »* ». Un état d'excitation peut survenir en cas d'intoxication.

⁵⁶ Forme fumable de la cocaïne. Il s'agit en fait de crack

La disponibilité de ces produits en milieu festif est liée à la présence de personnes bénéficiant soit d'une prescription, soit d'un accès au réseau hospitalier. Ils seront utilisés en produits de troc.

En fait, tous les produits ayant la possibilité d'être injectés, qu'ils soient sous forme liquide ou soluble, peuvent apparaître en espace festif : *« J'ai entendu aussi, mais sans le voir, des mecs qui shootaient des « petris⁵⁷ » ou des micro pointes. Tu te demandes comment ils faisaient. J'ai entendu ça aussi pour l'Opium »* Il ne s'agirait actuellement que de cas isolés de personnes voulant repousser leurs limites ou vivre une expérience complètement nouvelle. Chaque usager peut énoncer un nombre impressionnant de récits de personnes ayant consommé ceci, cela... Mais il ne s'agit que d'anecdotes et non de tendances nouvelles.

3.3. Pratiques à risque au sein des groupes d'injecteurs

Les risques liés à l'injection, qui sont les mêmes qu'en milieu urbain, sont nombreux en milieu festif. Ce dernier, espace de toutes les consommations, ne se prête pas toujours à l'adoption de mesures de réduction des dommages : *« ... niveau prise des risques sanitaires, en teuf, c'est énorme. C'est déjà difficile d'organiser un chill-out pour que les gens se reposent. Alors t'imagines une shooting-room ! Et pourtant, c'est ce qu'il faudrait ! Ca m'est arrivé de voir, dans les environs de Rennes, tous ceux de Rennes, en train de galérer devant un stand pour avoir, ne serait-ce qu'une lampe-torche ! Même si c'est pas aussi grave qu'un partage de seringue, tu n'y vois rien, tu te charcutes, tu mets la moitié du produit à côté. »*

La salle d'injection est en effet un sujet fréquemment évoqué par les usagers. Ces derniers se situent dans une demande simple d'un endroit abrité et éclairé. La présence d'un accompagnateur durant le shoot serait appréciée : *« L'idéal, ce serait une salle de shoot avec un infirmier. Quand t'es plus capable ou quand t'es dans l'impossibilité de le faire. Ca éviterait des abcès. Moi, je prenais plaisir d'aller à la shoot-room de Genève, parce que t'étais entouré de professionnels de la santé. C'est pas qu'il pouvait rien t'arriver, mais tu savais que si ça se barrait en bad-trip ou en OD (over dose), il y avait du monde »*.

Le partage de matériel entre usagers est évité par la plupart. Il est considéré comme le premier risque. Les usagers sont relativement bien informés. Mais plusieurs facteurs jouent dans la possibilité d'éliminer ce risque.

Tout d'abord l'accès au matériel stérile. Il n'est, en effet, pas aisé de venir avec son propre matériel, lorsque l'on sait que les entrées seront contrôlées. Aussi, la disponibilité du matériel, et donc la possibilité d'en éviter le partage, dépend bien souvent des structures sanitaires et sociales présentes sur le site. *« En plus niveau matos, c'est la croix et la bannière. Je pense que la prévention, si elle est là, il faut qu'elle soit totale. Si on file pas de kits, déjà ceux qui shootent, ils vont se sentir de plus en plus exclus. Et on se sent déjà assez exclu comme ça ! »* Lorsque l'obstacle de l'accès au matériel est franchi, le discours de prévention est assimilé et apprécié ainsi que la diversité des moyens mis à disposition : *« En plus, c'est cool, en teuf, il y a de l'acide citrique de distribuée en gélules. C'est mieux qu'un citron »*. Face aux difficultés d'accès au matériel d'injection, il est évoqué la nécessité d'espaces de réduction des risques en périphérie des espaces festifs : *« Si c'est un milieu festif payant, les assos sont à l'intérieur. Mais les gens qui shootent sont sur le parking, ils sont pas à l'intérieur. Alors que les problèmes, c'est souvent sur les parkings qu'on les rencontre. Il faut faire plus de réduction des risques à l'extérieur »*.

La récupération du matériel usagé est un sujet préoccupant. Il émane du discours des usagers, d'une part, une réelle volonté de respecter les autres personnes présentes sur le rassemblement, et d'autre part, une conscience de l'importance des containers de récupération des seringues usagées. La question des contrôles à la sortie revient régulièrement. Il semble qu'elle ne favorise guère la responsabilisation des usagers autour de la question du matériel d'injection usagé : Par crainte des contrôles à la sortie *« Tu la balances (la seringue) en pleine nature. Tu peux pas la foutre dans une poubelle, sinon, il y en a un qui risque de se piquer avec. »*

L'état de conscience de l'usager joue un rôle prépondérant dans la réduction des risques liée au partage de matériel. Plus la consommation de produits croît au cours de la nuit, plus le risque de ne plus identifier son propre matériel ou de dédramatiser l'idée du partage s'intensifie. Certains ont développé des stratégies *« Je mets un bout de scotch noir sur ma seringue, comme ça, tout le monde sait à qui elle est »* ou bien *« Il suffit de jeter la pompe systématiquement ou de péter l'aiguille, aussitôt après le shoot. Tu ne seras pas tenté plus tard de la reprendre et personne ne pourra se tromper. Mais il faut qu'il y en ait des pompes ! »*

⁵⁷ « Trips » en verlan.

Les initiations

Comme dans le milieu urbain, les personnes ne sont pas toujours informées lors de leur initiation, des risques liés à l'injection et des moyens de les éviter. L'initiation semble tenir une place prépondérante dans les pratiques qu'aura l'usager par la suite. Ainsi, il fut déclaré au sein du GFS : « *C'est toujours très compliqué parce que ça dépend de qui initie. Des fois, on a un peu peur pour l'initiation quand on voit les pratiques qu'ont les initiateurs* ».

Pour certains, il y a toujours un initiateur : « *De toute façon, ton premier shoot, c'est impossible de te le faire toi-même. Ca doit exister, mais ce sont des cas exceptionnels. T'y connais rien au shoot, t'arrive là-dedans, tu sais pas combien il faut en mettre dans la cuillère, tu sais pas ce qu'il faut mettre dans l'eau... Tu sais pas quelle quantité il faut mettre de citron...* »

Un avis qui n'est pas partagé par tous : « *Moi, j'ai fait tout seul. On ne m'a pas vraiment initié. J'ai observé et j'ai reproduit la même chose sur moi. J'en ai parlé à personne, au début.* »

Les dealers pour captiver leur client peuvent jouer le rôle d'initiateurs : « *Le mec, il t'en donne au départ, il te met bien dedans et puis stop, il te dit : « Ecoute, mec, ça va bien comme ça mais maintenant, il faut que tu payes ! » Et t'es bien dedans ».*

Une intervenante en toxicomanie évoquait un autre aspect de l'initiation basé sur une certaine responsabilité : « *A un moment donné, la personne se sent en confiance. Il y a beaucoup de témoignages qui relatent que les initiateurs ne veulent pas, et puis à un moment donné, la personne est tellement pressante qu'ils finissent par le faire. Mais au départ, la plupart des gens refusent d'initier les plus jeunes ».*

Le « trip de l'expérience » peut constituer une motivation pour le passage à l'injection : « *J'éprouvais à la fois un regret, un grand regret d'avoir fait ça et en même temps, du plaisir. Ca y est, j'avais fait le tour ».* C'est aussi le désir d'intensifier les effets du produit.

L'initiation en milieu festif ne semble pas se pratiquer, nous avons eu peu d'éléments à ce sujet : « *C'est vraiment pas l'endroit pour commencer. Ou alors des inconscients, des gamins... en teuf, il faut vraiment être dans un sale état pour en arriver à se laisser faire un shoot. Ou hyper influencé. Parce qu'il y a l'influence de l'initiateur. C'est quand même pas une chose que tu fais à la légère ! Tu décides pas : « Tiens, ce soir, je vais en teuf, je vais me faire mon premier shoot ! » »*

3.4. L'injection dans l'espace festif techno perçue par l'ensemble des acteurs concernés sur le site

Pour les associations, force est de constater que la plupart des observations recueillies concernent les rassemblements festifs techno de grande envergure. Cela semble s'expliquer par le fait que le milieu techno est sans doute l'espace festif dans lequel la consommation de produits psychoactifs est la moins dissimulée. Le teknival est reconnu comme une zone de non-droit, une scène ouverte de la consommation de produits psychoactifs, a contrario d'autres rassemblements comme les festivals, où le rapport à la loi et à la morale est plus prégnant.

Ainsi d'autres rassemblements de moindre envergure ou de cultures différentes auraient peut-être davantage tendance à masquer leurs pratiques et usages. Ainsi, un intervenant d'une association de réduction des risques a observé au sein du milieu punk que l'injection est mal considérée et cachée. Les échanges de produits ne s'affichent pas non plus : « *Au contraire des teufs, le milieu punk n'assume pas du tout la réalité des consommations. Celles-ci peuvent donner lieu à des confrontations très violentes. C'est vraiment plus discret. Tout ceci fait que le contact en terme de réduction des risques est plus difficile : nous appuyons là où ça fait mal ! Nous ne sommes plus dans le schéma : « C'est vachement bien ce que vous faites ! » C'est plutôt : « Quoi ! Il y a des drogues ici ? »*

Pour le collectif de réduction des risques en milieu festif, l'Orange Bleue, la question de l'injection se pose également lors des grands rassemblements festifs techno : « *Comment répondre aux demandes des usagers injecteurs ?* » Un groupe de réflexion spécifique sur cette thématique fut créé afin d'apporter des éléments de réponses aux interrogations des intervenants.

Au sein de ce groupe de réflexion, le constat fut fait d'une visibilité croissante de cette pratique aux abords du stand, lors des deux derniers teknivals des Transmusicales. Des injections, de cocaïne en l'occurrence, avaient eu lieu dans des conditions difficiles, sans possibilité de respect de certaines règles d'hygiène visant à réduire les risques liés à cette pratique.

Le groupe de réflexion énonça d'abord différents constats :

1. En terme de demande, il semble que les personnes usagères de produits par voie intraveineuse, au sein de l'espace festif, soient surtout à la recherche d'un endroit éclairé et calme, à l'abri. L'accès à un tel endroit leur permettrait de procéder à la préparation de l'injection et donc à la manipulation du matériel, dans des conditions plus sereines et plus propres. La possibilité de s'isoler dans un espace permettrait également de s'abriter des interventions extérieures.
2. D'après les intervenants présents au sein du groupe, la réputation des associations de réduction des risques en milieu festif est également à l'origine de ces demandes. Le monde des injecteurs est petit et si, à un moment, un endroit où injecter et un accompagnement ont été accordés, la nouvelle s'est répandue rapidement. Les personnes, sachant l'existence d'interlocuteurs facilitant la réduction des dommages liés à l'injection, formulent désormais plus facilement leur demande.
3. Cependant, la présence d'un interlocuteur, voire d'une personne pouvant accompagner dans la préparation de l'injection n'est pas réclamée ouvertement par les usagers. Seules sont formulées la demande de matériel stérile et celle d'un endroit à l'abri. Il existe d'ailleurs deux types de demandes, différenciant ainsi les usagers : la demande de matériel seule et la demande de matériel jointe à celle d'un accès à un espace de consommation. Cette dernière correspondrait à des usagers qui ne bénéficient pas de véhicule ou d'un quelconque endroit où s'isoler, qu'il soit ou non en situation de marginalité.

Si dans un tel cadre, il semble difficile qu'un usager puisse procéder à une injection dans de bonnes conditions, il pourrait cependant s'imprégner de quelques notions élémentaires d'hygiène et de réduction des risques et des dommages. Le contact et les discussions avec les injecteurs ne sont pas simples à provoquer en milieu festif. La passation des kits, dans un souci de préserver la tranquillité de l'utilisateur, se fait discrètement et ne permet guère d'amorcer un dialogue. Ce peu d'échanges s'observe aussi à propos de la récupération des matériels usagés qui sont, en effet, peu rapportés par les usagers.

Les expérimentations questionnent l'éthique des intervenants : Que faire ? Doit-on dans ce cas, faciliter l'accès au matériel ? Une interrogation qui renvoie les intervenants à leurs propres représentations face à cette pratique. Il semble en tout cas que la plupart des personnes n'expérimentent pas seules. Aussi, l'éducation et la responsabilisation des initiateurs semblent être un moyen d'intervenir, mais cela exige d'identifier ces initiateurs et de créer une relation de confiance.

Les représentations que la plupart possédaient sur la consommation par injection ont été évoquées : « *C'est un geste difficile à accepter* », « *c'est une image violente* », « *c'est une façon extrême de rechercher le plaisir* », « *c'est un petit suicide* », « *une volonté de blesser le corps* », « *cela renvoie à une impuissance* »...

L'injection, et plus particulièrement aux yeux des intervenants issus du domaine sanitaire, est un geste habituel de soins. Il est, dans ce cadre festif, détourné pour d'autres motifs, et peut renvoyer un intervenant à ses limites : refus de voir ce geste détourné, difficultés à le voir pratiqué dans des conditions d'hygiène déplorables...

A l'issue de ce groupe de réflexion, il s'est avéré que l'équipe, pour diverses raisons, ne créera pas de salle d'injection. Néanmoins, un projet autour d'un espace spécifique pour remettre le matériel d'injection, au sein de l'Orange Bleue, devrait être mené. Outre la passation de kits discrets et complets axés sur la réduction des risques, à travers des brochures et du matériel, cet espace spécifique devrait proposer un point d'eau afin de faciliter l'hygiène et un espace non de consommation mais de repos, de parole et d'écoute. Il devrait être testé lors d'un prochain grand rassemblement techno.

. CONCLUSION

Au cours de cette investigation portant sur les trois dernières années, le recours à l'injection, comme mode de consommation semble être resté plutôt stable. Les derniers événements en milieu urbain, comme la diminution des prescriptions de Skénan® LP tendent même à supposer une baisse récente de cet usage. Une hypothèse qui sera à confirmer en 2005. La consommation compulsive de cocaïne et le souhait d'en intensifier les effets, tout en économisant les quantités, peuvent néanmoins tenir une place prépondérante dans le choix de l'injection comme mode d'administration. Ce produit n'aurait-il pas remplacé l'héroïne des « *junkies* » ?